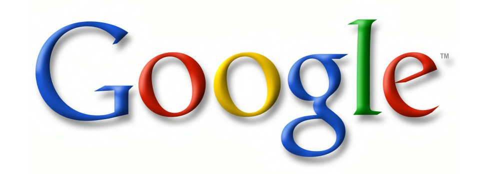
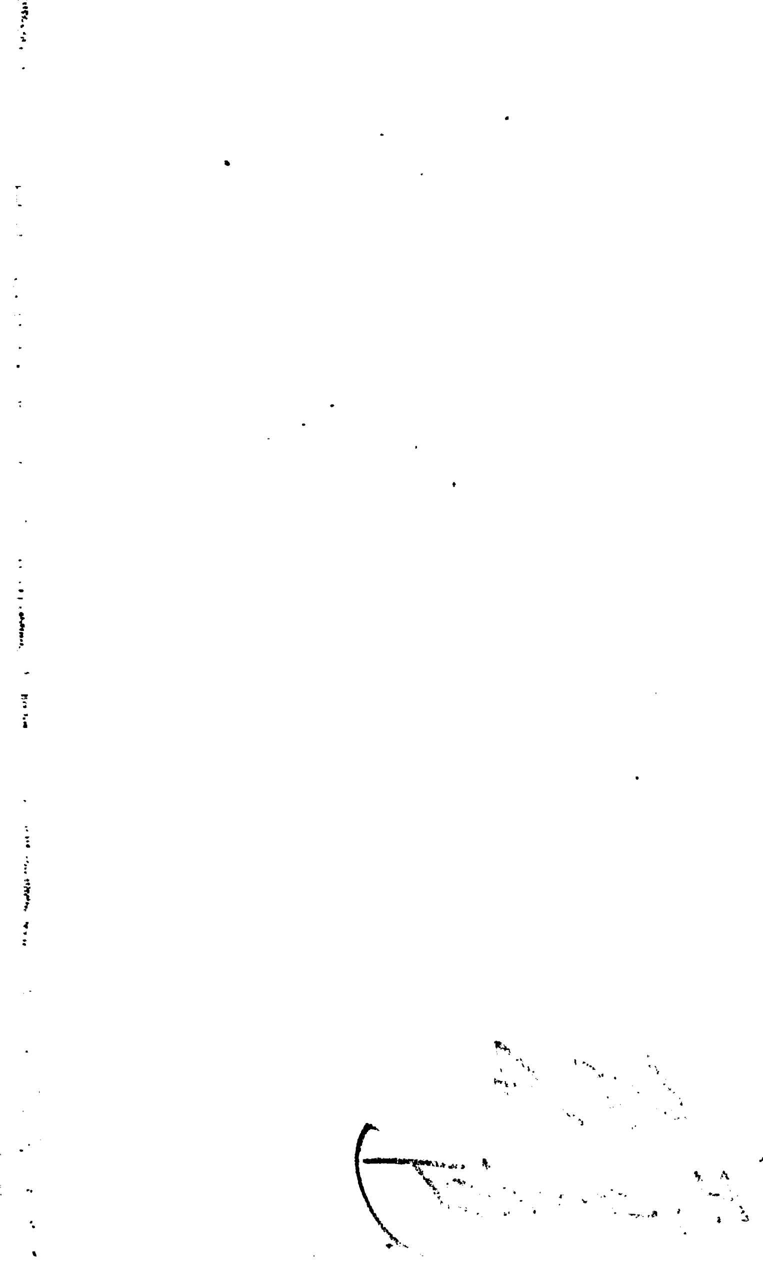






H. TAINE

SA VIE

ET SA

CORRESPONDANCE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

ESSAI SUR TITE-LIVE; 8e édition. Un vol. in-16, broché. . . . Ouvrage couronné par l'Académie française.	3 fr. 50
ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 9e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 8e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
DERNIERS ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE; 3e édition. Un vol. in-16, broché	3 fr. 50
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE; 11e édition. Cinq vol. in-16, brochés..	17 fr. 50
LA FONTAINE ET SES FABLES; 17e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
LES PHILOSOPHES CLASSIQUES DU XIXe SIÈCLE EN FRANCE; 9e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
VOYAGE AUX PYRÉNÉES; 17e édition. Un vol. in-16, broché. . .	3 fr. 50
Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché.	4 fr. »
NOTES SUR L'ANGLETERRE; 13e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché..	4 fr. »
NOTES SUR PARIS, vie et opinions de M. Fréd.-Th. Graindorge; 15e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
CARNETS DE VOYAGE : notes sur la province. Un vol. in-16, br.	3 fr. 50
UN SÉJOUR EN FRANCE DE 1792 A 1795; 6e édition. Un vol. in-16, broché.	3 fr. 50
VOYAGE EN ITALIE; 13e édition. Deux vol. in-16, brochés . . .	7 fr. »
Le même, avec gravures. Deux vol. in-16, brochés.	8 fr. »
DE L'INTELLIGENCE; 10e édition. Deux vol. in-16, brochés . . .	7 fr. »
PHILOSOPHIE DE L'ART; 12e édition. Deux vol. in-16, brochés..	7 fr. »
LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE; 25e édition. Douze volumes	39 fr. 50
1re partie. — L'ANCIEN RÉGIME. Deux volumes.	7 fr. »
2e partie. — LA RÉVOLUTION. Six volumes. . . . . *L'Anarchie.* Deux volumes. *La Conquête jacobine.* Deux volumes. *Le Gouvernement révolutionnaire.* Deux volumes.	21 fr. »
3e partie. — LE RÉGIME MODERNE. Trois volumes. . . . . . *Napoléon Bonaparte.* Deux volumes. *L'Eglise, l'Ecole.* Un volume.	10 fr. 50
TABLE ANALYTIQUE. Un vol.	1 fr. »
CORRESPONDANCE. Quatre volumes. Chaque volume	3 fr. 50
DU SUFFRAGE UNIVERSEL ET DE LA MANIÈRE DE VOTER. Brochure in-16.	» 50

59131. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris. — 4-1907.

H. TAINE

SA VIE

ET SA

CORRESPONDANCE

TOME IV

L'Historien (suite). — Les dernières années

(1876-1893)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1907


110216

AVANT-PROPOS

Ce quatrième et dernier volume de la Correspondance *de M. Taine comprend les lettres des dix-sept dernières années de sa vie, de* 1876 *à* 1892. *Nous tenons à exprimer une fois de plus ici tous nos remerciements à ceux qui ont bien voulu nous les communiquer. On trouvera en appendice quelques lettres antérieures à* 1876, *parvenues trop tard pour être publiées à leur date, mais dont nous n'avons pas cru néanmoins devoir priver le lecteur. Nous donnons également en appendice les dernières pages tracées par la plume de M. Taine, sur l'*Association, *ainsi qu'une esquisse de plan retrouvée après sa mort, qui indique jusqu'à un certain point comment il concevait ce livre sur l'*Association et la Famille, *qu'il n'a pas eu le temps de rédiger.*

H. TAINE

SA VIE ET SA CORRESPONDANCE

CHAPITRE I

PREMIER VOLUME DE « LA RÉVOLUTION »
ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Recherches aux Archives. — La crise politique du 16 mai. — Publication du premier volume de la Révolution. — Deuxième candidature de M. Taine à l'Académie française, son échec sur le fauteuil de M. Thiers. Il est élu le 15 novembre 1878 sur celui de M. de Loménie. — Correspondance.

Le premier volume des Origines de la France Contemporaine, l'*Ancien Régime*, avait paru en décembre 1875, et M. Taine, sans perdre une journée, s'était déjà replongé dans le travail préparatoire à ses volumes sur la *Révolution*. Tout l'hiver de 1876, il l'employa en recherches aux Archives et Bibliothèques (Archives nationales, Archives des Affaires Etrangères, Archives de la Préfecture de Police, etc.). Au
temps de 1876, nous le retrouvons installé dans sa pro-
.té de Savoie[1], frayant lentement son chemin dans l'énorme

Il prit cependant le temps, cet été-là, de faire sur George
d un court article, paru dans le *Journal des Débats* du

masse de notes prises durant l'hiver, et sentant peu à peu se former dans son esprit, à la place de l'image o ficielle à laquelle « il avait cru comme les autres[1] », cette conception de la Révolution à laquelle aboutit son grand ouvrage, « en dehors de toute intention ou arrière-pensée politique ». Labeur énorme, poursuivi méthodiquement dans le calme cadre savoyard, interrompu parfois des semaines durant par la fatigue et l'épuisement.

Durant l'hiver 1876-1877, M. Taine, afin de réserver toutes ses forces à son travail, demanda à se faire suppléer dans son cours à l'École des Beaux-Arts par M. Georges Berger.

La crise du 16 mai le troubla profondément : dès le premier jour il avait perçu ce que cette tentative désespérée de réaction contre les périls de gauche devait rencontrer d'obstacles. Vivant en dehors de tout parti et de toute action politique, il était particulièrement à même de juger des possibilités, et son esprit lucide mesurait déjà tout ce qu'avait d'irrésistible la marée grondante et montante de la démocratie. Personnellement il répugnait au gouvernement par les masses, et ses études historiques ne faisaient qu'accroître cette répugnance; mais le 16 mai lui apparut comme devant accentuer irrémédiablement le malentendu entre la classe cultivée et les classes inférieures. La préoccupation et la tristesse des choses publiques, firent cet été-là, sur M. Taine leur effet habituel, il se vit forcé d'interrompre son travail, et de se borner à la préparation d'une nouvelle édition de l'*Intelligence*. La mort subite, à Londres, de son beau-frère, M. Chevrillon, vint encore ajouter à sa tristesse et à ses fatigues.

Il se décida alors à publier à part et en un premier volume tout ce qu'il avait d'écrit sur la Révolution, c'est-à-dire les trois premiers livres. Primitivement, M. Taine comptait

2 juillet 1876, et recueilli dans les *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*.

1. Voir lettre à E. Havet du 22 décembre 1881.

n'avoir que trois volumes en tout pour son ouvrage, dont un seul pour la Révolution. A la date à laquelle nous sommes arrivés (décembre 1877) il prévoyait deux volumes pour la Révolution[1]; le travail s'allongea sous ses doigts, et il fut amené à en avoir trois. — Le premier volume parut en mars 1878.

On sait quel accueil bruyant lui fut fait, et par la presse et par le public. Du jour au lendemain il fut traîné dans la boue par les uns et porté aux nues par les autres : pour un homme qui, comme lui, traitait les questions en simple historien et savant, les paroles des uns et des autres étaient assez indifférentes, sa correspondance de toute cette période le montre surabondamment. Ce fut au lendemain de tout ce bruit que les amis qu'il avait à l'Académie, M. Alexandre Dumas étant parmi les plus chauds, l'engagèrent à se présenter sur l'un des trois sièges alors vacants, ceux de M. Thiers, de Claude Bernard et de M. de Loménie. Après beaucoup d'hésitation, il se décida à se porter sur le fauteuil de M. Thiers, contre Henri Martin, M. Renan étant en même temps candidat sur le fauteuil de Claude Bernard.

Mais M. Taine, qui se présentait simplement muni de son bagage littéraire, philosophique et historique, avait omis de compter avec les passions politiques qu'il avait déchaînées. Une fois sur place, à Paris, où, en juin, il était venu pour faire ses visites académiques, il se rendit compte que « la bataille était acharnée et avait pris un caractère tout politique et personnel ». Le 15 juin, M. Henri Martin était élu, l'emportant de trois voix sur M. Taine.

Ses amis n'en furent que plus ardents à le pousser à se représenter sur le seul fauteuil restant vacant, celui de le Loménie, pour lequel on devait voter en novembre. disait à M. Taine que l'élection était assurée, qu'il ̶ait même pas une visite à faire, qu'il pourrait rester

[1] ̇oir lettre à M. E. Templier, 6 décembre 1877.

tranquillement en Savoie assis à sa table de travail, et qu'on le nommerait en son absence. Il n'était pas de ceux « qui trouvent la vie insupportable faute de l'habit vert », et pensait « que c'était bien assez d'avoir fait une fois déjà le voyage et la corvée ». « Je donnerais toutes les satisfactions d'amour-propre pour avoir une idée de plus, ou pour bien prouver une idée que j'ai », écrivait-il à Alexandre Dumas. Cette fois enfin, l'événement devait donner raison à ses amis; il fut élu le 14 novembre 1878, au premier tour, par vingt voix sur vingt-six votants, son seul concurrent, Édouard Fournier, s'excusant fort de se présenter contre lui et ne le faisant que pour prendre rang (il eut quatre voix). Il y eut un bulletin blanc, et un bulletin *nul* portant le nom de Leconte de Lisle qui ne se présentait pas : on sut plus tard que ce bulletin nul était celui de Victor Hugo qui, par une tempête, avait traversé la mer pour le déposer!

Dans la suite M. Taine jouit beaucoup de son milieu académique; il était assidu aux séances hebdomadaires, qu'il comparait volontiers à un club supérieur de gens intelligents et bien élevés. Sur le moment, il fut surtout sensible à l'affection que ses amis lui avaient témoignée, et à la joie des siens. « Si j'ai désiré réussir, disait-il, c'est principalement à cause du plaisir que cela devait faire à deux personnes : ma mère et mon beau-père. » A dix-huit mois de là, il devait voir coup sur coup disparaître précisément les deux personnes qui s'étaient tant réjouies de son élection.

A FRANCISQUE SARCEY[1]

Paris, 3 janvier 1876

Mon cher Sarcey,

Je viens de voir un auditeur de tes conférences sur l'*Ancien Régime* [2]. Grand merci, quoique ce soit bien tard. Mais je n'étais pas sûr de pouvoir te dire merci. En 1855 ou 1856, quand j'eus publié mon livre sur les philosophes classiques et M. Cousin, notre pauvre Paradol me fit froide mine : il ne fallait pas dire de mal de gens qui étaient contre l'Empire et pour la liberté. J'appris ce jour-là que la politique ne tolère pas l'histoire indifférente et la critique libre. Je suis bien content que ce ne soit pas le cas aujourd'hui. Dis à About que je vais écrire la Révolution comme j'ai écrit l'Ancien Régime, en pur naturaliste, en dehors de toute intention ou arrière-pensée polémique. Au reste tout le second volume est déjà contenu dans le premier et, quant au troisième, je me sens aussi dégagé que pour les autres.

Hier, dans *le Temps*, à propos de la lettre d'un abonné, tu discutais mon opinion sur le costume convenable à nos pièces classiques. L'abonné n'a pas bien lu; j'ai dit

. Voir t. I, p. 27, note 3.

Il s'agit probablement de conférences faites à la Salle des ...cines, où à cette époque, chaque jeudi, Sarcey parlait des ...es nouveaux.

simplement comme toi que le costume et le décor de Persépolis ou de Pompéi faisaient disparate dans *Esther* ou *Britannicus*. Rien de plus.... Je ne demande pas qu'on reprenne le tonnelet et les robes à queue du XVIIe siècle. Que faut-il faire? Je n'en sais rien; ce n'est pas mon affaire, mais c'est peut-être la tienne et celle de M. Perrin.

Amitiés à toi et à About.

A SA MÈRE

Boringe, 14 mai 1876

... Je suis heureux d'être à la campagne ; quand je ne trouve pas mon idée, je prends mon chapeau et vais me promener, souvent alors l'idée vient.

J'avance tous les jours un peu quoique lentement ; la masse des préjugés est si forte ! La Révolution française vue de près et dans les documents authentiques est toute différente de ce qu'on imagine ; j'ai besoin de garder toutes les avenues, car elle est une religion, et l'on fondra sur moi comme sur un blasphémateur....

A M. GASTON PARIS[1]

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 17 mai 1876.

Cher ami, tous mes compliments. A trente-six ans l'Institut, le Collège de France, vous avez tous les sacrements; il ne vous reste plus que le mariage : je vous le souhaite pour « Mme Gaston Paris » comme pour vous.

J'ai reçu votre carte-poste huit jours après le projet autographié, il était trop tard pour envoyer mes observations à notre Comité[2]; d'ailleurs j'en avais peu à faire. Je regrettais seulement qu'on eût retranché après *version* le complément si essentiel au moins pour l'avenir : *sans dictionnaire*. — Autre regret, c'est qu'en tête, dans une page distincte, on n'ait pas noté les cinq ou six propositions essentielles et indépendantes les unes des autres comme autant de piliers distincts et à part, pour frapper l'œil du ministre. Ces points sont :

1° Baccalauréat en deux parties, la première à

1. Gaston-Bruno-Paulin Paris, philologue, membre de l'Académie française, né à Avenay en 1839, décédé en 1903. M. Gaston Paris comptait parmi les plus chers et les plus intimes amis de M. Taine.

2. M. Taine faisait alors partie, comme M. Gaston Paris, d'une Commission extra-administrative qui s'était constituée pour étudier la question de la réorganisation de l'enseignement supérieur. Cette Commission comprenait, avec M. Taine et M. Paris, MM. Bréal, Boutmy, Berthelot, Hérold, Liouville, Monod, Renan, etc...; elle se
issait chez M. Hérold. Ses travaux aboutirent à un rapport qui
adressé au Ministre de l'Instruction publique et qui concluait
constitution, en France, d'Universités; ce rapport a été publié
M. Liard, vice-recteur de l'Université de Paris, dans le tome II
on ouvrage sur l'*Enseignement supérieur en France* (appen-
).

17 ans, la deuxième après deux semestres d'université;

2° Dans tous les examens, deux portions, l'une obligatoire, l'autre au choix du candidat;

3° Les quatre facultés réunies en un corps universitaire ayant la personnalité civile mixte;

4° Trois sortes de professeurs, les titulaires, les adjoints ou agrégés, les docteurs autorisés, chacun pouvant faire les cours et conférences privés qu'il voudra;

5° La moitié au moins des rétributions d'un cours privé appartenant au professeur ou docteur qui le fait.

Ces cinq points peuvent être acquis isolément; ce sont autant de thèmes indépendants et complets sur lesquels le ministre pourra broder des variations, ce qui n'empêche pas de lui soumettre en plus le plan complet autographié

Je travaille ferme, sans savoir si je réussirai; la question des dimensions et proportions est bien difficile.

A vous.

A ERNEST RENAN[1]

Menthon-Saint-Bernard, 3 juin 1876

Mon cher ami, cela ressemble à la musique des sphères; vous êtes très heureux de l'entendre et vous avez trouvé le vrai moyen de l'exprimer. Il y a beaucoup de Platon en vous, presque un poète, et peut-être est-ce

1. Après l'envoi des *Dialogues et Fragments Philosophiques*. Paris, 1876.

là la plus vraie philosophie. Pourtant j'aimerais à vous voir revenir sur un point et discuter avec une précision scientifique l'une des deux certitudes que vous admettez, à savoir (p. 22) que le monde a un but et travaille à une fin mystérieuse.... Cette assertion est très bonne pour la foi, pour la morale; on peut s'en servir pour se consoler, voir les choses en beau, avec espérance dans une perspective infinie; mais je rangerais cette croyance plutôt parmi les probabilités que parmi les certitudes.

Il y a quelque chose, dites-vous, qui se développe par une nécessité intérieure, par un instinct inconscient analogues au mouvement des plantes vers l'eau ou la lumière, à l'effort aveugle de l'embryon pour sortir de la matrice, au besoin intime qui dirige les métamorphoses de l'insecte. Soit, mais si ces mécanismes qui semblent l'effet d'une cause finale sont eux-mêmes, comme les naturalistes l'admettent aujourd'hui, les [effets][1] d'une cause efficiente? Si Darwin a raison? Si la matière organique par le seul fait de l'adaptation et de la sélection arrive à l'évolution? Si les phénomènes que vous citez *simulent* la préconception d'un but comme la flamme qui semble toujours vouloir monter, comme l'eau qui semble toujours vouloir descendre? « ...Un *nisus* « universel pour réaliser un dessein, remplir un moule « vivant, produire une unité harmonique, une conscience[2]? » J'ai bien peur qu'une telle façon de parler e soit qu'une métaphore, une solution commode comme

1. Le mot manque sur l'original.
2. Page 24 des *Dialogues et Fragments Philosophiques.*

l'attraction de Newton (peut-être au fond la prenez-vous ainsi). Vous présentez vous-même l'objection la plus forte en montrant que ce *nisus* n'est pas universel, que les conditions environnantes y sont hostiles quelquefois sur cent, que quatre millions d'œufs de morue avortent pour un qui éclot, que la période glaciaire a tué tous les grands pachydermes de la Sibérie, etc. Bref je voudrais vous voir analyser froidement par le détail la théorie des causes finales. Que la solution de Darwin soit vraie ou non, peu importe ; un autre procédé analogue a pu produire l'organisation vivante ; mais, à prendre la question dans toute sa généralité, il résulte de son hypothèse que les effets accumulés d'une cause efficiente (l'utilité d'accommodation au milieu, les survivances des plus aptes à vivre) peuvent donner au spectateur l'illusion d'une cause finale. En ceci, grâce aux naturalistes, la métaphysique a depuis vingt ans fait un pas.

Merci du souhait et des paroles d'encouragement que vous m'adressez dans votre préface[1]. Je ferai de mon mieux tant que j'aurai la force de penser et d'écrire ; mais je n'oserais répéter vos belles paroles : « Je sens en « moi quelque chose de jeune et d'ardent ; je veux ima- « giner quelque chose de nouveau ».

1. Page III. « Verrons-nous enfin de meilleurs jours ?... En attendant, notre tâche est bien simple : redoublons de travail. Je sens en moi quelque chose de jeune et d'ardent ; je veux imaginer quelque chose de nouveau. Il faut que M. Hugo et Mme Sand prouvent que le génie ne connaît pas la vieillesse. Il faut que Taine, About, Flaubert fassent dire que leurs meilleures œuvres jusqu'ici n'ont été que des essais.... »

C'est vous, mon cher ami, qui êtes l'homme jeune, le cerveau intact; jamais votre style n'a été plus naturel, ni plus dégagé; pour moi, l'âge de la fraîcheur est passé depuis longtemps. Donnez-nous ce quelque chose de nouveau que vous entrevoyez, science ou rêve; tâchez que Berthelot[1], lorsqu'il se sentira trop las de souffler ses fourneaux, nous donne son *De natura rerum*, sa science idéale, comme il l'appelle, l'ensemble de ses conjectures sur le monde physique; mais, pour Dieu, qu'il laisse là son Kant, un philosophe surfait dont pas une théorie n'est debout aujourd'hui et qu'Herbert Spencer, Stuart Mill, toute la psychologie positive ont relégué à l'arrière-plan derrière Hume, Condillac et même Spinoza.

Si vous allez à Ischia, n'oubliez pas de venir ici passer quelques jours, à l'aller ou au retour. Ma femme rappelle à Madame Renan sa promesse. A vous.

A M. FRANCIS CHARMES[2]

Menthon-Saint-Bernard, 28 août 1876

Mon cher Monsieur,

Je vous suis bien obligé d'avoir trouvé le temps d'écrire un second article[3] sur l'*Ancien Régime*. Je vous

1. La préface des *Dialogues et Fragments Philosophiques* est essée à M. Marcelin Berthelot.
2. Voir tome III, p. 176.
3. *Débats* du 28 août 1876. Le premier article était du 5 février

lisais presque tous les jours dans *les Débats*, et je vous voyais si chargé par la politique courante que je n'espérais plus d'article. Voilà ce que c'est que d'être jeune et, de plus, bienveillant. Pour moi, la jeunesse est passée, et, depuis deux mois, j'ai une sorte d'indigestion intellectuelle à propos de la Révolution, en sorte que j'ai dû laisser là l'écriture et attendre le retour de la verve.

Tout ce que vous dites est bien aimable pour moi, et vous marquez très exactement mon point de vue sur la nécessité et les devoirs d'une aristocratie. Nous n'en avons plus; les nobles et le clergé n'en sont plus une; en 1789, si le parti révolutionnaire l'avait permis, ils contenaient des éléments nécessaires; depuis, par la persécution et faute d'emploi, ils sont devenus hors d'usage, et ce qu'on appelle les principes de 1789, les lois de l'Assemblée Constituante, ont détruit les germes futurs d'une autre aristocratie. C'est l'Assemblée Constituante qui a été la plus funeste; la Législative et la Convention n'ont fait qu'appliquer, continuer; son système emprunté à Rousseau a été de faire de la France une poussière d'individus séparés, égaux, comme autant de grains de sable : pour les maintenir ensemble et les pousser en grosses masses, le Consulat les a enfermés dans des compartiments extérieurs sous une pression mécanique. L'effet est celui que nous voyons encore aujourd'hui.

précédent. (Cf. F. Charmes, *Études Historiques et Diplomatiques* Paris, 1893.)

Amitiés à Dottain[1], notre directeur en chef; je crois que Molinari[2] est devenu voyageur pour la maison; quand il reviendra, je lui demanderai ce qu'il pense de Claudio Jannet : les *États-Unis depuis la Guerre de Sécession* (chez Plon). L'avez-vous lu? Un Américain qui était chez moi le mois dernier le trouva parfaitement vrai, sauf le préjugé catholique. M. Jannet est un élève de M. Le Play.

Encore mille remerciements et cordiales amitiés.

A M. JOHN DURAND[3]

Menthon-Saint-Bernard, 8 octobre 1876

Mon cher ami, j'apprends avec plaisir que vous êtes arrivé en bonne santé et que tous les vôtres vont bien.

Ma fatigue de tête est à peu près passée, et depuis un mois j'ai recommencé à écrire; mais j'ai trouvé de grandes difficultés auxquelles je ne m'attendais pas. Je suis à peine à moitié du deuxième livre. Il me faut exposer et juger l'œuvre de l'Assemblée Constituante, ce qui exige des recherches et des réflexions sur toutes sortes de points spéciaux, sur la nature de l'État, des

1. Ernest Dottain, mort en 1880, ancien professeur au lycée de ennes, publiciste et littérateur, a fourni une collaboration considérable aux *Débats* à partir de 1864.
2. G. de Molinari, économiste belge, né à Liége en 1819, membre orrespondant de l'Académie des Sciences morales et politiques.
3. Voir tome II, p. 349, note 1.

constitutions, de l'aristocratie, de la propriété, des corps ou personnes collectives, de l'Église catholique, de la décentralisation, et en général sur tout le droit civil et politique.

Je suis arrivé, si je ne me trompe, à dégager des principes; mais je me trouve si loin des idées ordinaires, surtout des idées qui ont cours en France, que j'ai besoin de toute mon attention; il faut être clair et prouver, et le travail d'élaboration est énorme. De plus l'ouvrage s'allonge sous ma main; j'ai bien peur d'avoir deux volumes sur la Révolution et de n'avoir pas fini avant un an au moins. Mais je suis suppléé cet hiver dans mon cours aux Beaux-Arts[1], et, si la santé ne me manque pas, je ne lâcherai pas mon travail avant de l'avoir fini.

Dites-moi d'avance quand vous ferez une édition corrigée de votre traduction à New-York, je m'arrangerai pour vous envoyer mes observations sur les quatre livres de l'*Ancien Régime* que je n'ai pas encore revisés.

M. Rae[2] et sa femme ont passé dix jours en Suisse en revenant d'Amérique; ils sont chez moi depuis deux jours et partent demain. M. Rae me paraît souffrant, et je crois sa santé très ébranlée. Nous avons relu ensemble quelques pages de votre traduction, je vois que pour un Anglais les mots n'ont pas toujours le même sens que pour un Américain. Par exemple à la sixième ligne de votre préface, il met *none of these* au lieu

1. Par M. Georges Berger.
2. Voir tome III, p. 161.

de *neither*. A la quatrième il met *amongst* au lieu de *between*. A la dernière page de la préface, sur les échantillons des robes de la reine, il met *marked out* au lieu de *pinned*, et au lieu de *varieties of dresses* il met *patterns of dresses*. Moi je lui dis que dans un siècle il y aura deux anglais, celui de New-York et celui de Londres.

Nous reviendrons à Paris vers la fin de novembre. Le temps est doux, charmant, c'est le plus bel été de la Saint-Martin; notre raisin achève de mûrir, et, contre toute attente, il est probable que nous aurons une bonne vendange. Vous trouverez dans *les Débats* de bonnes lettres de Molinari sur les États-Unis et le Canada. M. Rae arrive du Canada, il en fait le plus grand éloge et dit qu'à l'ouest d'Ottawa il y a un territoire long de 1200 milles, large de 120, où la terre végétale a 10 pieds de profondeur, et où les bestiaux peuvent passer l'hiver en plein air.

Amitiés de tous, et à vous bien affectueusement.

A MADAME FRANCIS PONSOT[1]

Octobre 1876

Chère Madame,

Je prends la liberté de répondre à quelques lignes où ----s parlez de l'incertitude sur l'éducation de votre fils; pense qu'à son âge et avec le caractère que vous

[1] Voir tome I, p. 275, note 4.

décrivez, il souffrirait beaucoup et profiterait médiocrement dans un lycée, surtout étant interne. Le casernement de nos lycées, la quantité excessive de devoirs, la surcharge du travail mécanique et des écritures à livrer à heure fixe, la manière d'enseigner les langues, tout abstraite et adaptée non à des têtes d'enfants, mais à des esprits faits, voilà des inconvénients déplorables, et qui sont capables d'ôter pour toujours à un enfant le goût du travail intellectuel. Nous faisons des dégoûtés, des révoltés, et nombre de perroquets. Le mal est beaucoup moindre quand l'enfant est externe. Je pense qu'il serait bon, non seulement pour sa santé, mais encore pour son esprit, de rester avec vous jusqu'à onze ou douze ans. D'ici là, il faut qu'il tâche d'apprendre des langues vivantes par l'usage, ou au moins par la méthode Robertson ; le latin, lui-même, peut être promptement appris par cette méthode. Si vous voulez la regarder vous-même, et si vous avez quelques loisirs en hiver, en quinze jours, vous pourrez commencer à enseigner ; je crois que vous savez l'allemand ; on peut commencer par là. Quant aux mathématiques, le mieux est de commencer par la pratique, l'arpentage, le solivage, le dessin linéaire, ce que le maître d'école de l'endroit peut toujours enseigner.

Agréez, chère Madame, mon souvenir bien affectueux et ma respectueuse sympathie.

H. Taine.

P. S. Je voudrais vous soumettre encore une idée pour l'éducation de votre fils. Dans le pays où vous êtes, il doit y avoir des moyens de bien apprendre l'espagnol par des réfugiés, des commerçants, qui ont des relations avec l'Espagne. Savoir bien une langue, de façon à la parler, à l'écrire couramment, correctement, est aujourd'hui un avenir, surtout quand il s'agit de l'Espagne, pays arriéré, que les gens laborieux, cultivés, des autres nations exploitent à son profit et à leur profit, au point de vue industriel et commercial, vous le savez mieux que moi. Au point de vue littéraire et scientifique, je puis vous assurer qu'il y a là une mine vierge, capable de faire la réputation d'un Français ; le grec et le latin sont infiniment moins fructueux.

A M. ÉMILE BOUTMY[1]

Menthon-Saint-Bernard, 31 octobre 1876

Mon cher ami, j'espère que le bail[2] est signé et que vous n'avez pas à subir une prétention de la dernière heure. J'apprends avec beaucoup de plaisir que la rentrée promet. Vous ne me dites pas si votre séjour à Lyon, vos entrevues avec de gros financiers vous ont

1. Émile Boutmy, membre de l'Institut, fondateur de l'École ıre des Sciences Politiques, né en 1835, mort à Paris en 1906. Boutmy fut pendant quarante ans le plus intime ami de M. Taine.
2. Relatif à l'installation de l'École libre des Sciences Politiques ns le local du 15, rue des Saints-Pères.

laissé des espérances de fondations ou autres bienfaits.

Nous partirons d'ici vers le 9 novembre; je suis rappelé à Paris par des affaires de famille. Tous les miens vont bien.

J'ai fini hier ce que je pouvais espérer d'achever avant de partir : des deux parties de l'œuvre de la Constituante, la première, toute destructive, est rédigée ; j'écrirai la seconde, l'œuvre de la construction, cet hiver, et, si je puis, le livre suivant sur les *Effets de la Constitution*, à savoir l'anarchie organisée, permanente et croissante. Il me restera deux livres pour l'été prochain : les *Nouveaux Pouvoirs*, c'est-à-dire le petit groupe de fanatiques violents qui, dans chaque bourg, ville, et à Paris, prennent de force le pouvoir et l'exercent contre la loi ou en vertu de la loi; ici, le mécanisme des élections et de l'administration est curieux ; vous verrez, entre autres, comment a été nommée la Législative, elle n'est qu'un club qu'a remplacé un autre club plus violent, la Convention, lequel a lui-même été dominé par un autre club plus violent, la Commune. En vertu du système inventé par la Constituante, il se fait une sélection de fous furieux et effrayés. Dernier livre : le *Triomphe du Parti et de la Doctrine*, à savoir les théories et la pratique de la Convention, à Paris et en province; j'ai tous les documents, moins ce dernier; j'irai aux Archives cet hiver pour étudier les missions révolutionnaires et thermidoriennes.

J'espère en être quitte des questions de droit ou théoriques ; il me semble que j'y ai vu clair; il fallait

les mettre au début, dans le passage de l'ancien régime au nouveau. Après cela, il ne s'agit plus d'équité ; la société démolie comme au xe siècle se reconstitue comme elle peut, et, à la fin, militairement.

Je tiendrai grand compte de vos observations, et j'espère que vous me rendrez le service de lire mes deux premiers livres vers février, quand je les aurai achevés et recopiés. Je me livre en ce moment à l'impression des faits ; il n'y a pas d'autre moyen d'écrire ; j'ai devant les yeux des hommes vivants et agissants, je parle comme si j'étais dans la mêlée. Mais je n'imprimerai pas avant de m'être ressaisi, et d'avoir vu l'ensemble avec votre aide. Présentement, je suis persuadé qu'il y avait deux routes également ou presque également ouvertes, et qu'on a pris la mauvaise. Quand je dis également ouvertes, je parle *in abstracto* ; étant données les circonstances, les passions et les idées, disette, misère du paysan, envie bourgeoise et française, règne du Contrat Social, les lois de la Constituante et la culbute finale étaient inévitables. Mais ma discussion a justement pour objet de montrer que les passions et idées susdites étaient malsaines et fausses, et qu'avec plus de bon sens et de bonne volonté, il y avait de quoi mieux faire ; jamais nous ne retrouverons une aristocratie et un clergé aussi bien disposés, et nous pataugeons dans les fondrières de la mauvaise --ute où, par sottise et envie égalitaire, nos ancêtres us ont fourvoyés. Sans hésiter, je définis le gouverne-nt de l'Assemblée Constituante le règne de l'im-

prévoyance, de la peur, des phrases et de la niaiserie.

Toujours sous correction et après examen, de concert avec vous. En tout cas, quelle que soit ma conviction, je l'écrirai sans marchander les paroles. Ne demandant rien à personne, je me donnerai le luxe de la parfaite sincérité.

A vous, et à bientôt, mon cher et vieil ami.

A M. JULES SOURY[1]

Paris (sans date)[2]

Mon cher Monsieur,

J'achève aujourd'hui même un gros morceau de mon livre et je vais vous lire, ou plutôt vous relire ; mais c'est en écolier, non en juge. Je ne sais pas un mot de sanscrit ni d'hébreu, toutes ces études sur l'ancien Orient me sont étrangères, et je ne puis qu'écouter les hommes compétents. Ce que vous dites sur les temps primitifs d'Israël, sur l'Égypte, sur l'Asie Mineure, m'intéresse au plus haut degré ; mais, comment décider entre vous et Renan sur la forme primitive du culte de

1. Jules-Auguste Soury, philosophe français, né à Paris en 1842.

2. Il est probable, d'après le contexte de cette lettre, qu'elle a été écrite en décembre 1876 à la suite de l'envoi du livre de M. Jules Soury, *Études historiques sur les Religions, les Arts, la Civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce*, ouvrage publié à la fin de l'année 1876.

Jéhovah ? J'écoute, je retiens, je m'informe, rien de plus ; je ne puis qu'être sensible à la vraisemblance des idées et au charme du style. C'est une bien belle phrase que la page 87 et aussi la page 293, et il y en a des centaines d'égale force. Sur la Grèce et l'époque moderne, je suis moins désarmé. Enfin, je vais jouir de votre livre, et je vous prie d'agréer, avec tous mes remerciements, les sentiments de vraie considération que m'inspirent vos études si vastes, si multipliées, si spéciales, si bien reliées par une philosophie centrale. Ici, ma seule note critique. Cette philosophie qu'on retrouve chez vous partout n'est-elle pas une poésie subjective et personnelle comme celle de Renan, simple *placitum*, effet et résumé de votre goût, de votre caractère, de votre tempérament. Et pour la rendre objective, ne faudrait-il pas balancer votre plaidoyer par le plaidoyer contraire, soutenir, dans deux pages successives, d'une part le pessimisme et la réduction de tout à un jeu d'atomes, d'autre part l'optimisme et la réduction de tout à des idées, c'est-à-dire à des formes ou directions abstraites ? Les deux se valent, le choix est à l'écrivain, qu'il les choisisse tous les deux. A vous.

A M. ALEXANDRE DENUELLE

Menthon-Saint-Bernard, 21 mai 1877

Mon cher père, la triste nouvelle[1] était dans *le Temps* en même temps que dans votre lettre. Le pauvre Libon aurait dû se retirer il y a deux ans, quand il est venu nous voir ici. — Avis à nous tous de ne pas outrepasser nos forces.

Plus je réfléchis à la dernière démarche du Maréchal, plus je la trouve imprudente. C'est la charge de Reichshoffen après la bataille perdue ; la défaite n'en est que plus désastreuse. A mon sens la bataille sociale et politique est perdue depuis longtemps, le suffrage universel à lui seul suffirait pour démolir la France. Restait à adoucir le passage, à faire passer les républicains par les affaires, à leur apprendre au contact des choses la distance de la théorie et de la pratique. Gambetta, rapporteur du comité des finances, n'est plus si disposé à désorganiser d'un coup notre système financier. M. Camescasse a vu certainement les difficultés de l'administration en administrant. Il n'y a pas jusqu'au conseil municipal de Paris qui ne devienne moins sot à force d'écouter des rapports sur les écoles, la voie publique, l'octroi et le reste. — Puisque nous sommes livrés aux bêtes, il faut les apprivoiser et surtout leur donner à manger. Elles au pouvoir, nous aurons une France

1. La mort de M. Le Libon, cousin germain de M. Denuelle. Voir t. III, p. 3, note 2.

inférieure à l'Italie et à peu près au niveau de l'Espagne; mais nous ne pouvons pas avoir mieux.

La tentative du Maréchal ne fera que les exaspérer et hâter leur règne. Même avec la dissolution pour laquelle il n'aura qu'une voix de majorité dans le Sénat, il ne me semble avoir aucune chance de succès. Les élections lui renverront une Chambre aussi radicale ou encore pire. Il faut partir de ce principe que la classe supérieure, les gens riches, bien élevés, de bonne famille n'ont aucune influence en France; ils ne mènent pas l'opinion, au contraire. Le boutiquier, l'ouvrier, le paysan n'a qu'à demander pour qui ils votent; il vote lui-même aussitôt pour le candidat opposé. Les nouveaux préfets vont faire sonner bien haut le péril social; comme on est tranquille depuis dix ans, l'électeur n'y croira pas, il est trop ignorant, il ne peut voir à distance, il aime bien mieux croire à sa propre sagesse, écouter les gens qui lui disent que son instinct démocratique a raison. — Gambetta de son côté va être obligé d'enfler sa voix, de promettre davantage, de lâcher son avant-garde rouge, toute sa meute. Il reviendra au pouvoir plus engagé et plus cassant, et le Maréchal n'aura qu'à donner sa démission. Je vois dans quatre mois Gambetta Président de la République. Au lieu d'une descente lente vers la démocratie grossière, nous aurons sans doute un saut brusque.

A M. ÉMILE BOUTMY

Menthon-Saint-Bernard, 22 mai 1877

Mon cher ami, vous m'avez offert vos services pour combler mes lacunes. En voici une pour laquelle je vous demande votre assistance et celle de M. Leroy-Beaulieu.

Il s'agit des perceptions réellement effectuées par le Trésor pendant la Révolution. Je voudrais savoir ce qui a été perçu réellement, notamment de 1789 à 1793, tant des impôts anciens directs et indirects que des impôts nouveaux établis à partir de 1791.

Le livre de M. de Parieu[1] sur l'histoire des impôts, sur la propriété et le revenu donne-t-il ces renseignements ?

Voici les documents que j'ai ou que j'ai eus *in extenso* :

1° Compte général des revenus et dépenses fixes (1er mai 1789).

2° Mémoire adressé à l'Assemblée nationale par M. Necker (21 juillet 1790).

3° Mémoires sur les finances présentés à l'Assemblée nationale par M. de Montesquiou le 9 septembre 1791.

4° Mémoire du ministre Clavières (5 octobre 1792).

5° *Idem* du même (1er février 1793).

6° Rapport de Cambon (1er février 1793).

Je ne parle pas de ceux qui suivent. Grâce à ces do-

1. F. Esquirou de Parieu, *Traité des Impôts*, 1re édition. Paris 1862-64.

cuments, je puis suivre à peu près sûrement l'état annuel ou semestriel ou même mensuel des perceptions directes ou indirectes. Surtout le n° 3 (par M. de Montesquiou), très développé, donne l'état complet, d'après les comptes rendus de M. Necker (1er mai 1789 à 1er mai 1790)) et de M. Dufresne (8 derniers mois de 1790, et 6 premiers mois de 1791).

Mais justement dans ce rapport se trouve un nœud qu'ici, faute de documents supplémentaires, je ne puis couper. Dans ce rapport, qui [est] au tome IX de la réimpression du *Moniteur* (dernières pages) (mais plus complet aux Archives et à la Bibliothèque Nationale), on voit page 822 (dernière ligne) que les recettes générales (taille vingtième capitation), qui, au 1er mai 1789, étaient estimées à 155 millions par an, n'ont rapporté du 1er mai 1789 au 1er mai 1790 que 27 millions, et pendant les 8 derniers mois de 1790 absolument rien. — Ce dernier point est absolument incroyable, d'autant plus que dans les comptes de M. Dufresne, pour les 6 premiers mois de 1791, on trouve que les impositions directes et foncières arriérées de 1789 et 1790 ont rapporté pendant les 6 premiers mois environ 40 millions. — De plus, par plusieurs décrets, l'Assemblée les avait maintenues expressément. Elles n'ont donc pu échapper pendant 8 mois à la perception, je n'en trouve aucune trace. M. de Parieu dans son e, et M. Leroy-Beaulieu, si instruit, peuvent-ils éclaircir ce point? — Il m'est essentiel, car j'ai, par documents manuscrits des archives, les marques de

la répugnance profonde du contribuable à payer. Je sais que les impôts rentrent très peu (en moyenne, au lieu de 44 millions par mois, il en rentre 4) et le chiffre officiel des rentrées de l'impôt direct pour les 8 derniers mois de 1790 serait le couronnement de mon édifice.

Que dites-vous de notre coup de théâtre politique? Je comprends que M. Gambetta même sucré par J. Simon ait paru amer au Maréchal, et que, sentant l'amer à travers le sucre, il ait craché le tout. Ceci le conduit à donner lui-même sa démission dans quatre mois. Même avec des préfets nouveaux, on ne manie pas aisément le suffrage universel; c'est un énorme animal présomptueux, myope, et qui n'acceptera pas le mors ni la bride; d'autant plus que depuis six ans, il s'est guéri, il a beaucoup mangé, il n'est plus mâté ni effarouché comme en 1870. — Il renverra une Chambre aussi mauvaise, et Gambetta reviendra avec une meute plus aboyante qu'il sera obligé de lâcher parce qu'il aura dû donner de la voix. — Sans parler des dangers du dehors, je vois la fin de l'année comme très sombre. Dites-moi si vos appréhensions coïncident avec les miennes.

Compliments pour votre million si bien gagné[1]! N'oubliez pas votre promesse de venir vous délasser à Menthon aussitôt que vous pourrez. A vous.

1. Don de la duchesse de Galliera à l'École des Sciences pol tiques. Voir t. III, p. 276.

A M. ÉMILE BOUTMY

Menthon-Saint-Bernard, 1er juin 1877

Mon cher ami, merci de toutes vos peines; arrêtez-vous là; j'ai causé avec Levasseur qui m'a paru n'en pas savoir davantage. Ceci, par parenthèse, est une preuve du peu de sérieux avec lequel on a fait l'histoire de la Révolution. Je me suis arrangé pour laisser un trou dans ma rédaction que je boucherai à Paris l'hiver prochain. Pardon de tout le tracas que je vous ai donné et encore merci.

Mon impression est la même que la vôtre sur la crise; ajoutez une considération : notre épicière d'Annecy disait hier à ma femme que tous les commis-voyageurs à qui elle a affaire déclarent que les commandes sont suspendues et le commerce enrayé depuis le 16 mai. — Si cela est, quel argument électoral contre le nouveau Cabinet! Toutes les raisons politiques sont faibles auprès d'une perte de cinquante francs, quand il s'agit de persuader un épicier, un marchand de vin, un petit boutiquier. — Par malheur, il me paraît certain comme à vous que la défaite du Maréchal sera le triomphe des radicaux, et que Gambetta, six mois plus tard, passera pour un réactionnaire. — Voilà déjà que ; légitimistes, les orléanistes, les bonapartistes se disputent « à qui dévorera ce règne d'un moment ». idemment le Maréchal a cru que le poids de son m entraînerait dans les élections le plateau de la

balance. Comme il se trompe! Le suffrage universel ne prend conseil que de lui-même, et sauf les cas d'impressions violentes comme celle de la guerre en 1871, comme celle des 45 centimes et de la bataille de juin en 1848, l'instinct égalitaire démocratique, la défiance contre les riches et les nobles, le portera toujours de l'autre côté. — C'est pour cela que je regrette tant les sottises de 89. Jamais les nobles n'ont été si libéraux et n'ont tant valu; depuis ils se sont raccornis, étriqués d'esprit, et rendus de plus en plus impossibles.

Lisez les deux volumes de *Speeches* de Macaulay; ce sont des chefs-d'œuvre; quel bonheur de naître dans un pays où l'on peut être libéral! — Ces *Speeches* sont supérieurs à tout ce que j'ai lu depuis Pascal; la noblesse morale, le bon sens politique, la philosophie y sont admirables; on ferait bien mieux de nous donner ces discours au collège que les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon. Cela donne confiance en la raison humaine, en l'influence de cette raison sur les masses; et vous savez si j'ai besoin d'y croire! Toute l'époque que j'étudie me pousse dans le sens contraire, il me semble toujours que je vis dans une maison de fous.

Amitiés de tous, et venez aussitôt que vous serez libre. *Yours.*

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 2 juillet 1877

Mon cher ami, vos deux nouvelles sont bien tristes, et il n'y a rien absolument à dire ni à faire qu'à vous serrer la main, à vous et à nos pauvres amis[1]. J'ai des enfants, je sais ce que j'éprouverais en pareil cas. Pendant bien longtemps, cette idée m'a détourné du mariage. Je trouvais la vie trop triste pour la donner à d'autres, et je me disais qu'avoir une femme, des enfants, c'est faire comme la tortue, quand elle avance hors de son écaille la tête ou les pattes pour qu'on les lui coupe. A présent ma tête et mes pattes sont hors de l'écaille, et demain peut-être on me les coupera. — A mesure que l'homme se cultive davantage, il devient plus sensible, malheur énorme qui compense et au delà tous les bienfaits de la civilisation.

Vous êtes bien obligeant de vous intéresser à mon gros livre; j'ai travaillé de toute ma force et fini avant-hier le troisième livre qui est énorme. Le titre est *la Constitution Appliquée*. Je vais entamer le quatrième, *les Nouveaux Pouvoirs*, c'est la formation du Jacobin, du club, par suite la direction des élections, et le pouvoir passant toujours aux plus violents, jusqu'au 31 mai 1793. Si je puis rapporter en décembre ce quatrième livre miné, je serai content. Je travaillerai tout l'hiver au

1. M. et Mme Delaroche-Vernet venaient de perdre une petite

cinquième, mais il me faut encore un an avant de paraître. Je fais de mon mieux pour bien prouver et documenter ce que j'écris, et j'en ai besoin. Il est certain pour moi à présent que depuis 1828 et le livre de M. Thiers nous vivons dans une illusion voulue sur cette époque. Le drame, la poésie, la philosophie plus ou moins humanitaire ont grandi tous ces gens-là; par exemple Robespierre n'était qu'un pion, un cuistre littéraire, un bavard d'académie de province.

Je lis Herbert Spencer, *Principles of Sociology*, 1er volume. Il faut que vous le lisiez; les chapitres sur l'homme primitif, notamment sur la croyance aux *Ghosts*, au *double* de soi-même, sont des plus instructifs et de la plus haute portée. — Cela renouvelle et transforme toute la mythologie. N'étant pas mythologue ni surtout sanscritiste, je ne puis pas juger s'il a raison dans ses attaques contre Max Muller et contre les mythes célestes attribués aux maladies du langage; mais je voudrais voir Renan et Bréal lire son livre; il y a là une grande originalité, des masses de documents, et un point de vue psychologique tout nouveau.

Et puis, mon cher ami, il n'y a que ces grandes généralités pour vous verser l'opium nécessaire; sans cela les malheurs domestiques, les prévisions politiques nous donneraient trop souvent l'envie de nous noyer. Ce n'est pas la peine, la nature et l'évolution toutes seules nous noieront assez vite, nous et notre œuvre. Si vous veniez, si vous nous faisiez ce plaisir, je tâcherais de vous parler moins tristement. Et pourtant parler, rai-

sonner même sur les choses tristes, cela soulage; car raisonner est une action.

Adieu, mon cher Paris, soignez-vous bien, serrez d'avance les mains à ces pauvres Delaroche-Vernet, et travaillons, c'est ce qu'il y a encore de plus supportable. A vous.

A M. ÉMILE BOUTMY

Menthon-Saint-Bernard, 8 juillet 1877

Mon cher ami, tâchez d'abréger votre séjour à Lyon et chez M. Naville; j'ai peur que vous ne nous donniez pas assez de temps. Si les élections se font à Paris vers le commencement de septembre, vous voudrez peut-être retourner. En ce cas, supposé que vous soyez chez nous vers le 20 août, vous nous feriez la ration trop courte.

La duchesse de Galliera a-t-elle vu votre œuvre, et connaît-elle par ses yeux la fondation à laquelle elle vient de coopérer[1]?

J'ai la même impression que vous sur la situation politique. Le coup de tête du 16 mai ne peut que mal tourner dans les deux sens; c'est une complication de plus dans une maladie organique lente, qui, à elle seule, suffisait pour nous miner. — A mon sens, la F‑‑nce, depuis 1789, est un cheval vicieux monté par de n‑ vais cavaliers; dans les accidents la faute princi-

[1] ‑oir ci-dessus page 26, note 1.

pale est tantôt au cheval, comme en 1789 et en 1848, tantôt au cavalier comme en 1850 et en 1877. La classe supérieure ne se rend jamais un compte exact des dispositions de la nation. La nation s'emporte et rue, même quand son gouvernement est très acceptable. Ma pensée est que les républicains deviendront de plus en plus radicaux et les conservateurs de plus en plus cléricaux, mais que finalement l'avantage restera aux démocrates; leurs conquêtes égalitaires subsistent, même lorsqu'elles sont absurdes, par exemple le suffrage universel de 1848 et le service militaire obligatoire de 1872, avec ce volontariat ridicule qui semble fait exprès pour interrompre et arrêter toute haute culture. La conséquence est qu'on finira par vouloir supprimer absolument la haute classe, comme cléricale, inutile, gâtée. Cela se peut aux États-Unis où l'hérédité est faible, où le fils d'un millionnaire devient commis à 18 ans, où l'homme qui a fait fortune mange son bien, lègue aux établissements publics et ne songe pas à fonder une famille. Mais comment faire en France? Il y a là un obstacle presque invincible pour la démocratie. — En thèse générale, chez nous comme en Suisse, je ne vois dans la démocratie moderne qu'un emploi pour la haute classe : exclue de la direction politique, elle peut devenir un clergé laïque, un conseiller scientifique d'espèce indépendante et supérieure; je ne vois d'autre avenir, pour un homme de bonne famille et riche, que la culture d'une science, surtout d'une science morale, la carrière de nos amis les Leroy-Beaulieu.

Merci de votre intérêt; j'ai fini le 1er de ce mois mon troisième livre (*la Constitution Appliquée*). Il est énorme, deux cents pages d'impression. Je commence le quatrième, *les Nouveaux Pouvoirs*. Vous savez que ces commencements de parturition sont toujours très pénibles. Si j'ai fini ce quatrième livre avant de rentrer à Paris, je serai content. Vous êtes bien bon de vouloir me lire ici; il y a deux livres recopiés et lisibles; je serai heureux d'avoir votre avis et vos critiques.

Amitiés de tous et souhaits de bonne santé, je vous serre la main bien affectueusement.

A M. CHARLES RITTER [1]

Menthon-Saint-Bernard, 19 juillet 1877

Monsieur,

Je regrette beaucoup de ne pas vous avoir vu cet hiver; si vous revenez à Paris, je suis toujours chez moi le mardi toute l'après-midi, chaque semaine, et je serai heureux de causer avec vous de littérature anglaise et de toute autre chose. Je n'ai pas reçu votre brochure [2] avec votre lettre; elle m'arrivera sans doute dans quelques jours.

1. Voir tome III, p. 200, note 1.
2. Il s'agit d'une traduction de quelques *Fragments* de George Eliot.

Ce serait à vous d'écrire l'étude à laquelle vous m'invitez et je vous y engage fort; rien ne prépare mieux à décrire un talent que de l'aimer. Pour moi l'âge est venu; je ne puis guère espérer plus de dix ou douze ans de lucidité et de travail; et c'est peu pour les deux ou trois idées que je voudrais encore écrire. J'ai renoncé à la critique littéraire, et je passe la plume aux hommes plus jeunes. Deux contemporains anglais, peut-être trois, sont dignes de les tenter. Élisabeth Barrett Browning qui n'a fait qu'un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre d'un tel ordre que Tennyson, ni aucun des poètes du siècle (sauf Byron) n'a rien d'égal. Herbert Spencer, qui n'est pas un bon écrivain, mais qui est l'esprit le plus contemplatif, le plus grand généralisateur de l'Europe. Enfin George Eliot, qui est un psychologue et un moraliste d'espèce supérieure. A mon sens, il n'y a, parmi les écrivains vivants, qu'un seul romancier qui la dépasse, c'est Tourgueneff; il est encore plus *objectif* qu'elle; de plus, c'est un écrivain parfait, un styliste, et, ce qui est unique au monde, un styliste simple; enfin il fait court, et j'ajouterai en dernier lieu qu'il est grand poète; voyez sa nouvelle intitulée *Apparitions* et en regard *le Juif*; son dernier roman, *Terres Vierges*, est à mes yeux le dernier mot de l'art, et, de plus, un chef-d'œuvre de psychologie. — Eliot va aussi loin dans la connaissance des sentiments, dans la génération graduelle et insensible des caractères. Mais elle moralise (*Adam Bede*, *Deronda*, etc.), on voit qu'elle a été méthodiste, qu'elle a prêché en

public. D'autre part, elle écrit mal, obscurément, avec des mots disproportionnés; son éducation et ses lectures ont versé dans sa tête tout le vocabulaire et toutes les idées spéciales des sciences, de la physiologie, de l'économie politique, de la psychologie, de la métaphysique même; tout cela regorge dans ses romans; elle voit les choses à travers ces lunettes qui sont perçantes, mais prêtent leur couleur aux objets. D'ailleurs, elle compose mal, elle traîne en longueur, elle a des hors-d'œuvre disproportionnés, elle ne sait pas faire une fable (*Deronda*, *The Mill on the Floss*, *Felix Holt*). — C'est un grand génie, mais un artiste incomplet.

Vous voyez que je me laisse aller au bavardage; mais c'est un plaisir que de causer avec un homme de son métier. Agréez tous mes remerciements et l'expression de ma vive sympathie.

A M. ÉMILE BOUTMY

Menthon-Saint-Bernard, 10 août 1877

Mon cher ami, venez le plus tôt et restez le plus longtemps possible. — Peut-être vous me remettrez à flot. Depuis le 1er juillet, je suis à sec; les idées ne viennent plus. J'ai raté plusieurs fois et fini par abandonner mon quatrième livre. Depuis quinze jours, j'essaie e me renouveler en changeant de travail; je corrige on *Intelligence* pour une nouvelle édition; mais je ne is pas si cela me profitera.

Quoi qu'il arrive en politique, ce sera pour le pis. J'entrevois avec grande crainte un coup d'état, une restauration bonapartiste. D'autre part, si les républicains l'emportent aux élections, comme je le crois, la discorde sera horrible entre eux et le Maréchal, et s'ils deviennent maîtres du gouvernement, ils verseront sur leur pente jusqu'au fond des dernières sottises. Je n'ai nulle espérance d'aucun côté.

Je vous serre la main et vous attend au plus tôt. Présentez, je vous prie, mon respect à M. et Mme Naville et dites-leur ma gratitude pour l'accueil plus qu'obligeant qu'ils m'ont fait à Genève. A vous.

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 15 octobre 1877

Mon cher ami, je suis content d'apprendre que vous êtes revenu en bonne santé; à force de voyages comme celui-ci [1], vous aurez sur le bout du doigt, non seulement l'Europe des livres, mais l'Europe vivante. Plus je vous suis, plus il me semble que toute votre vie est employée à vous donner la culture la plus haute et la plus complète. Tant mieux pour nous et pour vous.

J'ai passé, en effet, une semaine près de ma sœur

1. M. G. Paris arrivait d'Upsal où il était allé avec M. Boissier représenter le Collège de France aux fêtes de l'Université.

Chevrillon à Londres[1]; elle revient à Paris dans trois semaines environ; elle a loué pour ma mère et pour elle dans notre quartier; je pense que ses deux fils iront à l'École Alsacienne. Ç'a été un voyage pénible et un séjour non moins pénible. J'en suis revenu avec des palpitations de cœur et un pouls beaucoup trop rapide. J'avais vigoureusement travaillé en mai et juin. Puis la fatigue était venue, la source intérieure ne coulait plus, j'avais dû suspendre en juillet et août. Ce voyage m'a remis à bas, et depuis j'ai dû vivre en parfait oisif. La machine vieillit et commence à se détraquer.

Vos félicitations sur mes deux volumes prêts m'ont un peu attristé; avec ces défaillances de santé, il me faudra maintenant plus d'un an pour finir la Révolution. J'en prends mon parti; du reste il y a longtemps que je suis entré dans mon automne, et que je regarde avec curiosité et sympathie ces printemps un peu verts, parfois un peu secs, mais pleins de promesses, qu'on rencontre le dimanche[2] dans votre cabinet.

Je suis tout à fait de votre avis sur Boissier[3]; il y a plus de quinze ans que je le connais. C'est un galant homme et un ami sûr.

1. M. Chevrillon venait de mourir subitement à Londres.

2. Dès cette époque, M. Gaston Paris avait chez lui ces réunions du dimanche, auxquelles M. Taine était assidu, et où se rencontrèrent durant trente années tant de hautes intelligences françaises et étrangères.

3. « ... Ce voyage a été fort agréable, par la variété et la nouveauté de ce qui m'a passé sous les yeux, et par la charmante compagnie dans laquelle je l'ai fait. J'ai trouvé dans Boissier non seulement un homme d'esprit — je le connaissais pour tel —

Ma mère va bien, après avoir été mal et avoisiné une pneumonie, mal si dangereux pour les vieillards. Ma femme et mes enfants, mon beau-père vont bien. C'est moi qui suis la patraque incapable de tout effort ou activité, au physique comme au moral.

Je vous serre la main bien amicalement.

AU PRINCE IMPÉRIAL[1]

Menthon-Saint-Bernard, 16 octobre 1877

Monseigneur,

Je serais heureux si mon étude sur les *Origines de la France Contemporaine* méritait l'approbation que vous voulez bien lui donner. J'ai fait cette étude en simple historien : n'ayant jamais pris part aux luttes politiques,

mais un homme du caractère le plus aimable et d'un cœur excellent. Aussi reviendrons-nous de cette promenade amis intimes, étant partis simples connaissances. C'est là une acquisition qui vaudrait un voyage plus lointain et surtout moins amusant.... » (G. Paris à H. Taine, 11 octobre 1877).

1. Louis-Eugène Napoléon, Prince Impérial, né le 16 mars 1856, tué en Afrique par les Zoulous, sous l'uniforme anglais, le 1er juin 1879.

Le Prince Impérial avait écrit la lettre suivante à M. Taine, après la lecture de l'*Ancien Régime* :

Camden Place, Chislehurst, le 8 octobre 1877.

Monsieur, tous ceux qui sont désireux de s'éclairer sur la situation de notre pays et de rechercher les causes de l'instabilité de notre état social vous doivent de la reconnaissance

placé en dehors de tout parti, et sentant bien que mon éducation comme mes aptitudes me confinent pour toujours dans la vie de cabinet, j'ai tâché de rendre service, dans la mesure de mes forces, en disant aux Français ce qu'étaient leurs grands-pères. A mon sens, ils ont besoin de le savoir ; l'histoire de la Révolution, par exemple, est encore dans les archives ; j'ose ajouter que l'histoire du Consulat et de l'Empire n'est guère mieux connue. On n'a pas compris le sens et la portée des trois ou quatre grandes institutions fondées au commencement du siècle : Université, Institut, Concordat, Code civil, Administration ; il a fallu que le cours des événements en dévoilât les conséquences. La structure de la France est une anomalie dans l'Europe ; elle a manqué, en 1789, la transformation qu'ont réussie les nations voisines ; il lui en est resté une sorte de luxation de la colonne vertébrale, et une telle lésion ne peut se guérir que très lentement, par une infinité de précautions.

Si je ne me trompe, quand un malade est dans cet

pour votre ouvrage sur les origines de la France moderne. On ne peut exposer d'une manière plus séduisante le résultat de plusieurs années de recherches laborieuses et de méditations profondes. J'ai tenu à m'acquitter personnellement de ma dette de gratitude en vous écrivant ces lignes. Non seulement votre livre est venu répondre à un besoin de ıon esprit, mais il m'a donné une véritable satisfaction de ɛur. Éloigné de mon pays, j'y vis du moins par la pensée, t grâce à vous, Monsieur, j'ai pu passer de longues heures ı France. Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

NAPOLÉON.

état, la première condition pour qu'il guérisse, c'est qu'il sache sa maladie; cette connaissance le rendra sage, lui ôtera l'envie de faire des mouvements précipités, violents et faux. Depuis 1828, nos historiens, nos littérateurs, nos poètes, nos romanciers s'appliquent à lui persuader qu'il est très bien portant, mieux bâti que ses voisins, en état de faire les plus rudes exercices. Il n'est pas encore corrigé de cette erreur, mais il s'en corrige insensiblement, d'abord par les horribles maux qu'il éprouve, ensuite par le raisonnement sérieux et suivi. Les sciences historiques, morales, politiques, économiques sont, depuis la Révolution, arriérées chez nous et comme engourdies ; rien de semblable à l'élan, à l'organisation de la science allemande. Mais nous commençons à combler cette lacune. Je me permets de vous signaler deux institutions qui, dans cette province de la pensée humaine, nous préparent un État-Major intellectuel. L'une est l'École des Hautes Études fondée par M. Duruy avant 1870; l'autre est l'École libre des Sciences Politiques fondée en 1872 par l'initiative privée. Cette seconde école surtout fera ce qu'un homme isolé, un historien ne peut pas faire; je vois en elle un centre où le politique véritable, l'homme d'action, trouvera un jour l'ensemble des renseignements qui le conduiront à une connaissance approfondie, méthodique, progressive, de tous les grands intérêts européens.

Mon livre n'est qu'un document parmi ceux qui sortiront de cette école, un mémoire à consulter par les hommes qui sont ou qui peuvent devenir des hommes

d'État. J'ai rencontré souvent de pareils mémoires aux Archives : leur but était atteint quand ils étaient lus par les cinq ou six personnes qui pouvaient en faire usage. Je voudrais que cela m'arrivât, et puisque vous m'avez lu, Monseigneur, cela commence à m'arriver.

Daignez agréer, Monseigneur, les assurances de mon respect.

A SA MÈRE

29 novembre 1877

... Tu vois qu'en politique les choses ne s'arrangent guère. Le discours de M. Germain explique la hausse continue; il y a deux milliards qui n'osent se placer. Le ton de la Chambre devient de plus en plus absolu : c'est celui d'une Convention; il semble qu'elle veuille pousser le Maréchal à un coup d'État. Je suis inquiet, et je voudrais être à Paris pour voir de près les choses.

A M. ÉMILE TEMPLIER[1]

Paris, 6 décembre 1877

Mon cher Monsieur,

Après avoir réfléchi et consulté mes amis, je crois qu'il vaut mieux publier d'abord à part un premier vo-

1. Voir tome II, page 164, note 2.

lume sur la *Révolution*. Je vous demande votre avis, voici mes raisons :

Le second volume ne sera prêt que dans un an au plus tôt; je suis fatigué, j'ai été obligé de suspendre mon travail. Ce serait beaucoup de faire attendre le public si longtemps, et je vois, d'après divers renseignements, que les acheteurs du premier volume désirent avoir la suite dès à présent.

Le premier volume de la *Révolution* (2e partie de l'ouvrage) est complètement fini, recopié, avec les renvois au bas de la page, les titres et sommaires. Il fait un ensemble assez net, et comprend toute la période de dissolution.

Le volume suivant formera aussi un ensemble assez net, et comprendra la période de reconstitution du pouvoir central. Il me semble donc qu'on peut diviser la publication, imprimer d'abord la première partie et la seconde dans un an. Vous m'avez dit vous-même que, si les deux volumes étaient prêts, vous souhaiteriez un intervalle de trois mois entre la publication du premier et celle du second.

Ce volume prêt aura la dimension de l'*Ancien Régime*, environ 540 pages, même justification. Il comprend les trois livres suivants :

1° *L'Anarchie spontanée.* — La Province et Paris jusqu'au 14 juillet 1789. La Province et Paris jusqu'aux 5 et 6 octobre 1789.

2° *L'Assemblée constituante et son œuvre.* — L'Assemblée, sa composition, ses idées, pression du dehors

sur elle. — Son œuvre de destruction et son œuvre de construction.

3° *La Constitution appliquée.* — Tableau de la France depuis octobre 1789 jusqu'au mois d'août 1792.

Le volume qui est en cours de rédaction comprendra deux livres[1] :

1° *Les Nouveaux Pouvoirs.* — Composition et progrès du parti jacobin depuis 1789 jusqu'au 31 mai 1793 (expulsion des Girondins).

2° *Le Triomphe du parti et de la doctrine* (Gouvernement, théories, législation, idéal de la Convention).

Si cela vous convient, je voudrais commencer l'impression dès à présent, et ne publier qu'en mars 1878, afin d'avoir le loisir de faire une révision scrupuleuse, et aussi pour éviter à mon livre l'apparence d'une manœuvre de parti. Je désire garder ma position purement historique et scientifique, il me déplairait beaucoup d'être enrôlé dans la polémique courante, et d'ici au mois de mars il y a chance que la crise actuelle s'apaisera.

Voulez-vous me donner un rendez-vous? Je vous apporterai le manuscrit qui est en bon état et bien lisible; je vous en lirai des morceaux et nous en conférerons.

A vous bien amicalement.

1. M. Taine pensait alors n'écrire que deux volumes sur la *Révolution.*

A M. ERNEST HAVET[1]

Paris, 24 mars 1878

Cher maître,

En vous envoyant ce livre[2], je savais bien qu'il vous choquerait; et, si bienveillante (trop bienveillante) que soit votre lettre, je vois que vous avez fait un effort pour ne pas me montrer votre blessure. Pardonnez-moi mes duretés; vous savez que j'ai écrit en conscience, après l'enquête la plus étendue et la plus minutieuse dont j'aie été capable. Avant d'écrire, j'inclinais à penser comme la majorité des Français; seulement mon opinion était une impression plus ou moins vague et non une foi. C'est l'étude des documents qui m'a fait iconoclaste. Le point essentiel de notre différend, ce sont les idées très différentes que nous nous faisons des principes de 1789. A mes yeux, ce sont ceux du Contrat Social; par conséquent, ils sont faux et malfaisants, comme je l'avais montré dans l'*Ancien Régime*. Rien de plus beau que les formules *Liberté*, *Égalité*, ou, comme le dit Michelet en un seul mot : *Justice*. Le cœur de tout homme qui n'est pas un drôle ou un sot est pour elles. Mais, en elles-mêmes, elles sont si vagues qu'on ne peut les accepter sans savoir, au préalable, le sens qu'on y attache. Or, appliquées à l'organisation sociale,

1. Voir tome I, p. 224, note 1.
2. La *Révolution*, tome I.

ces formules en 1789 signifiaient une conception courte, grossière et pernicieuse de l'État. C'est sur ce point que j'ai insisté d'autant plus que la conception dure encore, et que la structure de la France, telle qu'elle a été faite de 1800 à 1810 par le Consulat et l'Empire, n'a pas changé. Nous en souffrirons probablement encore pendant un siècle et peut-être davantage; cette structure a fait de la France une puissance de second rang; nous lui devons nos révolutions et nos dictatures; je compare le mal à une attaque de syphilis; mal guérie, palliée, l'altération intime subsiste toujours; elle nous a donné 1848, avec le suffrage universel qui est un chancre toujours coulant, et les accidents tertiaires de 1870-1871; deux doigts du malade, l'Alsace et la Lorraine, sont tombés, et, si nous ne suivons pas le régime indispensable, il est à craindre que d'autres membres ne tombent encore.

Pour que ce régime soit suivi prudemment et rigoureusement, il faut que le malade sache sa maladie; cela lui ôtera l'envie des grandes secousses et des exercices violents. Mon livre, si j'ai assez de force et de santé pour l'achever, sera une consultation de médecins. Avant que le malade accepte la consultation des médecins, il faut beaucoup de temps; il y aura des imprudences et des rechutes; au préalable, il faut que les médecins, qui ne sont pas encore du même avis, se mettent d'accord. Mais je crois qu'ils finiront par s'y mettre, et les raisons de mon espérance sont celles-ci : On peut considérer la Révolution française comme la première appli-

cation des sciences morales aux affaires humaines; ces sciences en 1789 étaient à peine ébauchées; leur méthode était mauvaise, elles procédaient *a priori*; leurs solutions étaient bornées, précipitées, fausses. Combinées avec le fâcheux état des affaires publiques, elles ont produit la catastrophe de 1789 et la très imparfaite réorganisation de 1800. Mais, après une longue interruption et un véritable avortement, voici que ces sciences recommencent à fleurir; elles ont changé complètement de méthode; leurs solutions seront toutes différentes, bien plus pratiques. La notion qu'elles donneront de l'État sera neuve. Peu à peu, de l'Académie des Sciences Morales jointe à l'Académie des Inscriptions, cette action descendra dans les Universités, dans le public pensant, comme les notions de l'électricité, de la chaleur, descendent de l'Académie des Sciences.

Insensiblement, l'opinion changera; elle changera à propos de la Révolution française, de l'Empire, du suffrage universel direct, du rôle de l'aristocratie et des corps dans les sociétés humaines. Il est probable qu'au bout d'un siècle une pareille opinion aura quelque influence sur les Chambres, sur le Gouvernement. Voilà mon espérance : j'apporte un caillou dans une ornière; mais dix mille charrettes de cailloux bien posés et bien tassés finissent par faire une route.

Encore une fois, excusez-moi de heurter un sentiment qui, dans un cœur comme le vôtre, est peut-êt une religion. Mais avec des dieux différents nous avon peut-être au fond tous les deux le même sentimer

intime. Je résumerais nos différences en un mot : la Reine légitime du monde et de l'avenir n'est pas ce qu'en 1789 on appelait la *Raison*, c'est ce qu'en 1878 on nomme la *Science*.

A vous de cœur.

A M. X.[1]

Paris, 27 mars 1878 (?)

Monsieur et cher Collègue,

Je vous remercie deux fois, et pour votre article et pour l'obligeance que vous avez eue de me l'envoyer. Il expose très exactement mon point de vue qui est purement historique et pas du tout politique. Quand j'ai commencé mes études sur l'*Ancien Régime* et sur la *Révolution*, j'avais les idées régnantes, et ce sont les faits, les textes authentiques, le détail de l'histoire étudiée dans ses sources, qui m'ont conduit aux jugements que j'ai écrits. Aussi les injures des hommes de parti me laissent-elles parfaitement tranquille. A mes yeux l'opinion de ces messieurs est indifférente, ils ne savent pas la question.

... J'aime toujours Barbizon et j'y suis retourné depuis la guerre. Mais il me semble qu'à cette date je n'ai dû vous parler de mes études historiques; j'écri-

1. Le destinataire de cette lettre nous est inconnu.

vais alors un gros livre qui a paru en 1870, *l'Intelligence*; c'est en 1871, pour payer ma dette et être utile autant que je le pouvais, que je me suis mis à regarder de près notre histoire contemporaine et à fréquenter les Archives. Je vois avec plaisir que celles de Melun confirment mes recherches; aujourd'hui, à la Bibliothèque, j'ai trouvé une histoire récente de la Révolution à Amiens; c'est sur un théâtre restreint la même série de faits que j'ai trouvée pour toute la France. Un magistrat de Fontainebleau, M. Constant, a publié l'histoire du Club de Fontainebleau; relisez-la, vous verrez quels singuliers politiques étaient ces braves gens qui, de leur seule autorité, s'improvisaient législateurs.

Agréez, cher Monsieur, avec mes vifs remerciements, l'assurance de mon souvenir le plus sympathique et de mes sentiments les plus distingués.

A M. ALEXANDRE DUMAS[1]

Paris, 24 avril 1878

Mon cher Dumas,

Vous vous rappelez notre conversation d'hier soir, le conseil qui m'a été donné de me présenter pour l'un quelconque des trois fauteuils, mes difficultés à l'en-

1. Alexandre Dumas (fils), auteur dramatique et romancier, membre de l'Académie française, né à Paris en 1824, mort en 1895.

droit du fauteuil de M. Thiers. Écrivant sur le même sujet que lui, dans un autre sens et avec une autre méthode, mon élection à sa place pourrait sembler un acte dirigé contre lui, et j'hésiterais à m'y prêter, parce que sa conduite de 1870 à 1872 m'a donné du respect et de la reconnaissance pour sa personne. D'ailleurs, le principal personnage en lui est l'homme politique ; or, sur toute l'époque qui va de 1815 jusqu'à nos jours, je n'ai que des velléités d'opinions ; mon jugement est en voie de formation, et je ne sais pas parler de ce que j'ignore.

Par ces motifs de bienséance et d'incompétence, je suis plutôt conduit vers une des deux autres places. Il restait à savoir si mon ami Renan en souhaitait une, avec une préférence décidée. Je l'ai vu tout à l'heure ; il n'en est rien, et il m'autorise à vous le dire. Il remet comme moi son élection, si on veut la faire, au groupe des personnes qui consentent à s'en occuper. Il les laisse entièrement juges ; c'est à elles de consulter leurs convenances et les possibilités. — Si on le désignait pour le fauteuil de M. Thiers, il accepterait de grand cœur ; on y a pensé dès l'abord pour lui, avant la mort de Claude Bernard, et il en était tombé d'accord. Il m'a même dit en finissant : « Faire l'éloge de M. Thiers me plairait ; c'est un sujet difficile. » — Je suis sûr qu'il ne choquerait personne et serait agréé ne par Mme Thiers ; en effet, avant la mort de ıde Bernard, elle l'avait agréé. Pendant trois ans, il né tous les quinze jours avec M. Thiers, que je n'ai

vu qu'une fois dans ma vie. De plus, il a écrit plusieurs livres politiques. Il est donc aussi désigné que je le suis peu.

Voyez, je vous prie, si vous et vos amis vous ne pourriez pas partir de là, présenter Renan pour remplacer M. Thiers, et penser à moi pour un des autres fauteuils. Cela aurait divers avantages, entre autres celui-ci : que les partisans de Henri Martin me feront une guerre acharnée, et fléchiront aisément devant Renan. Et aussi cet autre avantage que M. Ollivier devant répondre au successeur de M. Thiers, il y aura collision si Henri Martin est le successeur, et point de collision si ce successeur est Renan. Vous savez que M. de Sacy et M. Boissier sont pour moi de bons amis ; je ne puis mieux faire que de m'en remettre à vos conseils et à vos sympathies. A vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Paris, 26 avril 1878

Mon cher Dumas,

Les choses académiques sont bien compliquées. Renan, que j'ai rencontré aujourd'hui devant le pont des Arts, me dit qu'il est trop lié avec Henri Martin, qu'il ne veut pas se présenter contre lui. Ceci change tout à fait la thèse d'hier et remet sur le tapis la proposition de M. d'Haussonville.

Après avoir réfléchi, je comprends que mon impression ne doit pas décider; mes amis sont mieux placés que moi pour juger des bienséances et compétences, vous surtout qui tâtez tous les jours le pouls au public. J'aurais mieux aimé parler sur M. Claude Bernard ou sur M. de Loménie que sur M. Thiers; mais si vous jugez que je peux faire convenablement l'éloge de M. Thiers et si cela rentre mieux dans les combinaisons électorales, je suis à votre disposition ; en cas de succès, je ferai de mon mieux et, sans faire une biographie politique, j'aurai une assez belle matière.

Voici donc ma conclusion : je me remets entièrement entre vos mains pour poser ou ne pas poser ma candidature pour n'importe quel fauteuil, quand et comment il vous plaira, en vous priant seulement de remarquer : 1° qu'en aucun cas je ne veux faire de concurrence à Renan, et que, si sa candidature est posée pour un fauteuil, je renonce à celui-là; 2° que je souhaite n'être présenté qu'avec la presque certitude du succès.

Pardon de ces revirements, mais c'est la faute des revirements d'autrui. Tout ce que je sais, c'est que si jamais l'écheveau se débrouille pour moi, ce sera grâce à vous et à un ou deux autres; encore sur ces deux ou trois, n'y-a-t-il que vous qui, comme connaisseur des gens et des choses, puissiez y voir clair. A vous.

A M. FRANCIS CHARMES

Paris, 27 avril 1878

Mon cher Monsieur Charmes, vous êtes bien aimable et bien obligeant[1], et personne, depuis vingt-cinq ans que je suis au journal, n'a mieux pris le ton et l'esprit des *Débats*. De plus, personne n'a si bien pris la position moyenne, libérale et conservatrice. Vous êtes vraiment en ce moment-ci les vrais *Débats*, au point de vue politique et au point de vue littéraire. Avec une si parfaite tenue, vous ne pouvez manquer d'atteindre prochainement le but mérité de votre ambition très légitime, et je souhaite pour nous tous que vous deveniez un de nos députés.

Le justiciable fait toujours des chicanes au juge; me permettez-vous celle-ci? Jusqu'au milieu de juillet de 1789, mes sources sont les intendants et subdélégués, vu qu'ils ont presque seuls la correspondance. Mais à partir de là, mes sources sont surtout les comités *élus*, puis à partir de décembre 1789 les autorités locales élues et de plus en plus démocratiques. Mes sources sont donc plus impartiales que vous ne le supposez.

Encore merci et tout à vous bien affectueusement.

1. *Débats* du 27 avril 1878, article de M. Francis Charmes sur la *Révolution* (recueilli dans *Études historiques et diplomatique* Paris, 1893).

A M. ALEXANDRE DUMAS

17 mai 1878

Mon cher Dumas,

Votre procédé avec moi a été si franc et si amical que j'ai recours à vous et vous prie de prendre ma place pendant mon absence. Voici ma lettre de candidature à l'Académie ; veuillez la remettre, au moment que vous jugerez opportun, ou ne pas la remettre, et même, au besoin, la retirer, si visiblement les chances me devenaient contraires. Si elles continuent à être favorables, avertissez-moi par un mot ; je tiens à remplir tous les devoirs de candidat, et je reviendrai de Savoie cinq ou six jours avant l'élection, pour faire les visites obligées.

Ma situation est très simple : je considère comme un grand honneur d'appartenir à l'Académie, mais je n'y songeais point lorsqu'on est venu me trouver ; on me dit que la majorité de l'Académie consent à me porter ; je suis très fier et très heureux d'une pareille offre, et je l'accepte, pourvu que les amis qui me l'ont faite ne se soient pas laissé tromper par excès de bienveillance à mon endroit ; il se peut qu'ils aient trop espéré pour moi ; il se peut que, d'ici à l'élection, quelque sonnage politique se présente pour faire l'éloge de Thiers : dans ces deux cas, faites pour moi comme r vous ; j'ose m'attribuer les sentiments que vous ez vous-même, soit pour persister, soit pour me

retirer; votre jugement sera le mien; je ne puis que gagner à emprunter la netteté de votre caractère et la discrétion de vos procédés. Dans cette candidature, quelle qu'en soit l'issue, je ne suis qu'un homme de lettres, un simple critique amateur de psychologie et d'histoire; je n'ai épousé aucun parti religieux ou politique; j'ai employé trente ans et écrit vingt-cinq volumes pour expliquer et appliquer une méthode scientifique, je n'ai pas eu d'autre but, je n'en aurai jamais d'autre. Si mon dernier volume montre les fautes de la Révolution, mon volume précédent montre les fautes de l'Ancien Régime; ainsi, quand on me recrute, je proteste, et, dans la lutte contemporaine, je reste un spectateur, sans vouloir devenir un combattant. Quant à M. Thiers, je me souviens, comme tout Français, de ce qu'il a fait en 1870 pour prévenir la Guerre, et en 1871 pour réduire la Commune: j'éprouve pour lui un profond sentiment de reconnaissance et de respect; de plus, à titre de critique ou d'historien, j'admire la flexibilité de son esprit, sa compétence presque universelle, ses aptitudes oratoires et pratiques, sa lucidité, son activité, son courage, et je crois que peu d'hommes ont tant aimé la France; certainement, depuis Voltaire, il est un des esprits qui l'ont le mieux représentée, et il est au nombre des cinq ou six hommes du siècle qui font le plus d'honneur à notre pays. Mais, sur le détail de sa vie politique, je n'ai pas d'opinion précise; l'histoire de nos quarante dernières années n'a point été faite; elle est trop proche de nous;

on ne peut en parler à moins d'y avoir pris part ; je n'y ai point pris part, et je ne puis parler que de ce que je sais. Si j'avais l'honneur de louer M. Thiers, je tâcherais de peindre l'homme, l'écrivain, l'orateur, le serviteur de la France, et je laisserais à un autre plus expert le soin de suivre la politique dans les vicissitudes de sa vie parlementaire. Mais, dans l'enceinte bornée où je serais confiné par mon incompétence, je serais sûr de ne pas prononcer une parole qui ne fût un hommage à l'homme d'État, qui, après avoir tout fait pour nous sauver de la guerre, nous a rendu l'ordre et la paix. Tout à vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 21 mai 1878

Mon cher ami, je ne vous remercie plus ; j'espère que vous n'avez rien en train, je serais trop contrarié de vous imposer toutes ces démarches. Encore une fois, je ne puis rien désirer de mieux que d'être entre vos mains ; j'y suis tout à fait ; agissez de vous-même et de vous seul.

Je suis dans les misères de la mise en train. Il s'agit de faire la psychologie du Jacobin : par quel mécanisme
dées et de sentiments, des gens, qui étaient faits pour
e des avocats de province, des employés à 3000 francs,
f des bourgeois paisibles et des fonctionnaires dociles,

sont-ils devenus des terroristes, et, pour la plupart, des terroristes convaincus? J'ai un précieux dictionnaire composé en 1805; on y trouve la condition actuelle de tous les conventionnels survivants; ils sont employés aux vivres, juges civils ou criminels, inspecteurs des douanes, sans profits, etc. — J'ai pu voir, en étudiant les Puritains de 1649, l'aliénation mentale, mais accompagnée d'images et avec troubles de conscience. Ici la folie est sèche, abstraite, scolastique; on dirait de purs pédants infatués de théologie verbale. Les bêtes de proie qui se servent de ce jargon se comprennent sans difficulté; mais les Soubrany, les Romme, les Goujon, même les Lebas et les Grégoire, sont les plus étonnants spécimens de délire lucide et de manie raisonnante. Je suis encore loin d'y voir clair.

En revanche, mon lac est bleu comme une pervenche; les herbes des prairies sont hautes de deux pieds, et les oiseaux chantent à plein gosier tout autour de moi. Vous êtes parisien, je crois, moi, je suis campagnard de cœur; après un mois de séjour à Paris, je trouve qu'il y a trop de monde dans les rues, et que les bâtisses font des horizons trop rectilignes. A vous bien cordialement.

H. Taine.

Boissier m'écrit que Wallon lui a fait sa visite et se présente contre Renan au deuxième fauteuil.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 23 mai 1878

Mon cher ami, puisque vous avez jugé que les chances sont pour moi, en avant! Je reviendrai vers le 6 juin. Mais, si vous voyez deux ou trois défections, faites ce que vous m'annoncez, retirez ma candidature.

Je suis très content que vous lisiez mes deux derniers volumes, et je compte en causer avec vous. D'après ce que je sais et vois de vous, je me figure que vous êtes une des trois ou quatre personnes qui, même à un auteur, disent la vérité sans phrases. Nous essayons en ce moment de faire en histoire quelque chose de semblable à ce que vous faites au théâtre, je veux dire de la *psychologie appliquée*. Cela est bien plus difficile que l'ancienne histoire, bien plus difficile à faire pour l'auteur et bien plus difficile à comprendre pour le public. Mais, en somme, les mécanismes d'idées et de sentiments sont la vraie cause des actions humaines, les parades politiques sont tout à fait secondaires. Par exemple, en ce moment, si je puis construire à ma satisfaction, l'état mental d'un Jacobin, tout mon volume est fait; mais c'est un travail diabolique.

Je vous serre la main et vous remercie encore.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 24 mai 1878

C'est encore moi, mon cher ami ; je n'imaginais pas qu'une candidature fît dépenser tant de pas et tant d'encre. Mon ami Boutmy m'écrit qu'une personne qu'il ne me nomme pas lui a été envoyée avant-hier par M. Mignet pour me faire abandonner ma candidature. En échange, promesse de la voix de M. Mignet, de M. J. Simon, et de la faveur de tout leur parti pour un autre fauteuil ; sinon, tous très irrités et animés contre moi. Voici maintenant le passage important que je vous transcris : « Un pointage très exact fait ressortir, en l'absence de M. Duvergier de Hauranne malade, 17 voix de chaque côté. Il y a un douteux, le duc d'Aumale, mais il penche plutôt vers M. Henri Martin. De plus, nous espérons obtenir qu'un des votants de M. Taine, qui a été nommé par l'influence de M. Thiers, se dise malade. Nous comptons qu'un autre qui doit partir pour assister à un mariage vers l'époque des élections prolongera son absence. De la sorte, M. H. Martin aura une majorité assurée. »

L'intermédiaire inconnu disait tout cela au nom de M. Mignet et en répétant ses paroles.

L'obligé de M. Thiers est évidemment M. Marmier. Qui est l'autre, celui qui sera absent pour un mariage ? Ayez l'obligeance de vérifier cela, si vous pouvez.

Quelle drôle de chose que les procédés électoraux ?

Puisque vous avez confiance, j'ai espérance; mais la nouvelle que vous me donniez hier de l'abstention de M. Marmier, avec compensation plus ou moins hypothétique par l'abstention de M. Barbier, tout cela, joint à divers autres indices, semble montrer que mes chances ne sont pas 8 ou 9 sur 10, comme je l'avais toujours demandé, mais seulement 5 ou 6. N'importe, vous êtes sur les lieux, dans la place, et meilleur juge que moi. Rappelez-vous seulement que, si un ou deux de mes votants vous paraissent disposés à m'abandonner, j'aime mieux me retirer avant l'élection. Vous êtes vous-même de cet avis. Au total, je ne suis pas de ceux qui trouvent la vie insupportable faute d'un habit vert, et, plus j'avance, plus je sens que je donnerais toutes les satisfactions d'amour-propre, pour avoir une idée de plus ou pour bien prouver une idée que j'ai. A vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 28 mai 1878

Mon cher ami, on m'envoie de Paris et je vous envoie la note ci-jointe; elle est curieuse, et peut compter parmi les procédés électoraux.

A vous. H. TAINE.

Voici, Monsieur, ce que la Police de la Presse envoie ontre vous aux journaux républicains de province :

« Deux livres également peu recommandables ont paru tout récemment. De l'un d'eux, dans ce journal même, M. Édouard Sylvin a tiré bonne et prompte justice. Après lui, je ne vous parlerai donc point de la *Révolution* de M. Taine. Ce serait vraiment faire trop d'honneur à *ce pédant, à ce Prudhomme du paradoxe*, que de lui consacrer deux articles. Les quelques lettrés, superficiels ou indulgents, qui lui avaient un instant supposé et proclamé du talent, sont eux-mêmes aujourd'hui singulièrement revenus sur son compte. *Et, si j'en crois mes dernières informations*, il pourrait bien avoir, par ce factum ridicule, quelque peu compromis son élection, hier quasiment certaine, au Sénat littéraire du Pont des Arts. Assurément, les républicains de « l'illustre compagnie » ne pourront voter pour *ce cuistre disert et malencontreux.* »

A M. ALEXANDRE DUMAS

Dimanche 2 juin

Mon cher Dumas,

Selon votre conseil, j'avance mon retour; je partirai d'ici après-demain mardi, je serai mercredi à Paris à 6 heures du matin, et je commencerai mes visites dans la journée. Pourrai-je vous voir ce jour-là même, et à quelle heure? Je crains bien de mal faire mes visites;

ordinairement ma phrase d'entrée explique le but de ma démarche, puis je parle de la pluie et du beau temps ; il me semble toujours qu'il y a de l'indiscrétion à demander.

Je finis mon premier morceau sur la psychologie du Jacobin ; en regardant le mécanisme de leurs idées et de leurs sentiments, on comprend que ces gens-là pouvaient être de bonne foi dans leurs meurtres. A vous.

A MADAME H. TAINE

5 juin 1878

... J'ai vu ce matin MM. Dumas, de Broglie, d'Haussonville et laissé une carte à Augier, je vais faire visite à MM. de Noailles et de Champagny. Des journaux m'appellent renégat. Pelletan, aux bureaux du Sénat, a dit que ma trahison ne s'expliquait que par mon désir d'être de l'Académie. Je vous écrirai sérieusement demain. Je tâcherai de voir aujourd'hui Barbier et Marmier, mes deux pivots, l'un pour, l'autre contre.

A MADAME H. TAINE

7 juin 1878

Mon baromètre académique est en baisse. Marmier 'a lâché et restera neutre, M. Mignet est venu pleurer

chez lui. Barbier dont on espérait la neutralité tourne contre moi, il croit que je souhaite le retour de l'Ancien Régime, et que j'en veux à toute religion. Je lui ai envoyé ce matin mon volume avec indication des pages qui contredisent ces deux imputations, mais c'est une tête de bois. — Quant à Marmier, il a eu l'air tout honteux en me voyant et s'est excusé du mieux qu'il a pu; je lui ai dit très nettement que j'avais compté sur sa promesse; qu'autrement je ne me serais pas présenté, et que par sa faute j'allais manquer mon élection. Je travaille à obtenir une neutralité ou une abstention qui compense celle-là. J'ai déjà fait vingt visites; Sandeau, de Sacy, Lemoinne se sont excusés, le premier avec onction et attendrissement. Reste à opérer sur Doucet et Sardou qui m'ont promis leur voix au second tour; je lâche Alexandre Dumas sur Sardou, je vais voir Doucet.

En ce moment (2 heures 1/2), on discute les titres à l'Académie. M. d'Haussonville, puis M. Dumas parleront pour moi. Le premier a recueilli une série d'articles d'Henri Martin, publiés dans *le Siècle* sous l'Empire, très hostiles à M. Thiers et très démagogiques; il en lira des extraits. Dumas lira comme finale une lettre que je lui ai écrite sur M. Thiers.

A M. ALEXANDRE DUMAS

8 juin 1878

Mon cher ami, toutes les visites sont faites, sauf chez vous et chez Boissier qui m'avez dispensé. — Donc 17 contre 17; maintenant tous mes champions seront-ils là? Et voteront-ils tous pour moi au premier tour?

J'irai demain à 4 heures chez Mme d'Haussonville; peut-être vous y rencontrerai-je.

Je n'ai pas mes notes et extraits ici; impossible de vérifier le passage sur Albitte[1]; mais je ne l'ai pas donné comme de moi. C'est une note de l'ouvrage anglais[2] que j'ai traduite comme le reste. Quand je mets une note personnelle au bas des pages, elle est accompagnée de la remarque suivante : *Note du traducteur*. Je ne réponds que de ces sortes de notes. — La première page de la deuxième édition de ma traduction contient la note suivante : « Les personnes qui voudront consulter le texte original le trouveront à la Bibliothèque Nationale, rue Richelieu, sous le N° L. B. 41-25. Il est catalogué dans le troisième volume du *Catalogue de l'Histoire de France*, et il a été édité par Longman à Londres en 1797, 2 volumes in-8°. »

1. Albitte l'aîné (Antoine-Louis), député de la Seine-Inférieure l'Assemblée législative et à la Convention.
2. Il s'agit du volume *Un Séjour en France de* 1792 *à* 1795, *tres d'un témoin de la Révolution française*, 1re édition 1872. aduction H. Taine.) Cf. tome III, p. 157.

Ceci coupe court à toutes les suppositions d'une fiction fabriquée par moi.

Merci toujours, succès ou non succès. Présentement j'estime mes chances à 5 contre 5. A vous.

A MADAME H. TAINE

8 juin 1878

J'ai fini aujourd'hui toutes mes visites, sauf M. de Laprade qui n'est pas à Paris; Boissier et Dumas m'en ont dispensé. — La bataille est acharnée, et a pris un caractère tout politique et tout personnel. — A mon sens, je n'ai maintenant que cinq chances sur dix. Mes amis m'ont lancé un peu légèrement, et moi-même j'ai eu tort de ne pas exiger la promesse de plus de dix-huit voix, car il y a toujours des défections. Actuellement nous sommes dix-sept contre dix-sept. Plusieurs pensent qu'il n'y aura pas d'élection, qu'après plusieurs tours de scrutin, on remettra à six mois. Moi, je crains que parmi mes dix-sept quelqu'un me manque, soit à cause de la distance, soit pour se dégager par un prétexte commode. J'ai trois absents qui ont promis de venir, Laprade, Falloux, le duc d'Aumale; mais celui-ci ne trouvera-t-il pas plus avantageux de ne désobliger personne en ne venant pas?

La discussion académique a été si vive qu'à la sortie

on proposait d'abolir la discussion à l'avenir[1]. — Les articles de Martin sur M. Thiers[2] ont été lus tout au long par M. d'Haussonville ; mais, comme dit Dumas, les opinions sont comme des clous, plus on frappe dessus, plus on les enfonce.

J'ai vu personnellement Simon, Sandeau, Doucet, Lemoinne ; je crois que je n'aurai pas Doucet au second tour. — Simon et Sandeau très tendres, mais rien à obtenir. Lemoinne et Cuvillier-Fleury touchés de ma visite et de ma demande de neutralité, mais nul engagement ni apparence d'engagement envers moi. Mézières idem ; Dumas le chimiste, Champagny et Noailles décidément pour moi.

L'élection de Renan n'est pas tout-à-fait certaine.

Les journaux vont s'emparer de cette bataille académique. Saint-Valry est venu chez moi aujourd'hui ; du reste, il était déjà très bien informé et fera un article dans la *Patrie*. Hier, étant chez Hachette, l'employé nous dit que les gens du *Figaro* sont venus chercher tous mes livres un peu amusants, et vont faire quatre pages d'extraits dans un de leurs numéros, probablement celui de dimanche. — About annonce dans son *XIXe Siècle* que les préférences de l'Académie sont pour Martin, bref le feu est aux poudres.

1. La discussion des titres, qui avait été introduite en 1870 sur la proposition de M. Legouvé, fut en effet supprimée en 1880 sur de M. Caro. Elle fut rétablie en 1896 sur la motion de M. Léon soutenue par M. Legouvé. Le 7 décembre 1905, l'Académie a de substituer le mot Exposition des titres à celui de Dison des titres.

2. Voir la lettre du 7 juin.

A MADAME H. TAINE

9 juin

Vous pouvez vous imaginer combien cette corvée me déplaît, et elle est inutile. A mon avis, je n'ai pas cinq chances sur dix. J'ai vu ce matin Cuvillier-Fleury, il votera contre moi. Autrefois je croyais que les valeurs littéraires étaient un appoint, un faible appoint; elles ne sont rien, absolument rien, et cela est vrai, non seulement pour ceux qui me combattent, mais pour ceux qui me soutiennent. Je crois que dans mon parti il n'y a que deux personnes qui en tiennent compte, Boissier et Alexandre Dumas.

J'ai vu hier M. d'Haussonville; la princesse Mathilde est à Saint-Gratien, Mme Bertin à Villepreux. Je tâcherai de partir le lendemain vendredi soir; par malheur, l'usage est de mettre des cartes chez tous les académiciens, au moins chez tous ceux dont on a eu les voix, cela me retardera peut-être d'un jour. — Personnellement le sacrifice est fait; j'ai perdu quinze jours, j'ai fait trois cents lieues, j'ai passé six jours en visites; je suis las et dégoûté; je n'aspire plus qu'à rester dans mon coin et à laisser cette parade à autrui. Le manque absolu de conscience littéraire et morale que je sens ici à chaque visite me rebute tellement, qu'il me semble être venu me promener parmi de mauvaises odeurs; le sentiment qui surnage en moi est le dégoût et j'ai besoin d'être avec mes livres qui ne mentent pas.

A MADAME H. TAINE

Paris, 11 juin 1878

... Hier lundi, j'ai passé deux heures au Salon ; un superbe portrait de Bonnat, quantité de paysages excellents, une Fortune en plâtre, élégante, florentine, avec une délicate et charmante draperie, de je ne sais plus quel sculpteur ; un vaste tableau inachevé d'un élève de Rome qui promet beaucoup (la mort de Vitellius) ; beaucoup de grotesques par ambition et présomption ratée. — Demain matin je tâcherai de passer quelques heures au Trocadéro et ce sera tout.

Après le Salon, j'ai déjeuné chez Paris, puis j'ai passé deux heures chez S..., à écouter sa traduction et à lui donner des conseils. Ce matin, sur un mot de M. de Broglie, j'ai vu M. de Falloux, puis M. de Laprade qui sont arrivés. Le premier est charmant, avec M. de Broglie c'est le plus distingué et le plus fin des trente-quatre que j'ai vus. Je crois mes seize très fermes, plusieurs renseignements nouveaux concourent à me faire compter sur le duc d'Aumale ; donc dix-sept et premier tour nul ; ma chance consiste dans les défections du deuxième ou troisième tour, c'est une pauvre chance.

J'ai fait visite à Renan, hier ; il n'est pas satisfait des procédés académiques ; il est à peu près sûr de réussir, mais n'est pas content d'avoir Wallon pour concurrent. On les discute aujourd'hui. Sacy, qui parle pour Renan, remettra tous ses écrits, montrera les passages religieux

lira son article de 1856 sur l'Académie. « Il vaudrait mieux pour mon succès, disait Renan, n'avoir jamais rien écrit. »

À MADAME H. TAINE

Paris, 15 juin 1878

... Je suis battu : 15 voix pour moi au premier tour, une pour Wallon, 18 pour Martin. Le duc d'Aumale a passé à Martin, probablement par suite des articles des journaux, notamment du *XIXe Siècle* que je vous porterai. On pense que M. de Champagny a voté au premier tour pour Wallon, par l'influence d'une vieille dame de 74 ans ; ainsi deux des promesses faites n'ont pas été tenues. — J'ai dit que je ne me présenterais pas au fauteuil de Loménie.

Je vais de ce pas remercier MM. de Broglie et d'Haussonville, demain je remettrai des cartes aux autres.

A M. CARO[1]

Menthon-Saint-Bernard, 16 juin 1878

Cher Monsieur, au moment où je quittais Paris, on m'a remis votre lettre ; j'ai donc à vous remercier deux

1. Voir tome I, page 286, note 4.

fois, et de l'appui que vous m'avez prêté, et de la sympathie que vous me témoignez après mon échec. Renan est venu me trouver, le lendemain, en loyal camarade, et m'engager de la part de quelques amis à me présenter au fauteuil de M. de Loménie ; je reçois aujourd'hui de M. Legouvé une lettre dans le même sens, et vous avez peut-être lu dans le *Temps* un article expliquant que, si je suis bien sage, si je répudie les vilaines alliances dans lesquelles on m'a enlacé (ceci s'adresse à vous, à Alexandre Dumas, à M. de Broglie), le côté gauche me pardonnera et me donnera le fauteuil que le côté droit n'a pas su me donner. C'est tentant, comme vous voyez ; mais je vous avoue que je ne suis pas tenté. J'ai écrit là-dessus à Boissier qui, comme Renan, est pour moi un vieil ami. A la façon dont les journaux prennent la chose, tout acte aujourd'hui est politique ; bon gré mal gré, on est confisqué par les uns ou par les autres ; on a beau crier : Je ne suis ni de gauche ni de droite ; on est traître aux yeux de la gauche si on accepte l'appui de la droite, et peut-être on serait traître aux yeux de la droite si on acceptait l'appui de la gauche. Pour moi, je suis toujours heureux de rencontrer des gens d'esprit qui ont de la politesse, quel que soit leur parti ; bien mieux, j'ai du plaisir à être leur obligé, et je n'ai jamais trouvé que la gratitude fût un fardeau. Mais, quand les tiraille-ents et les criailleries sont si fortes, il vaut mieux ster chez soi. Vous avez vu mon lac ; j'y suis avec mes obins ; je les aime mieux morts que vivants, et je ne nge plus qu'à les disséquer pour vous en présenter

l'anatomie exacte. Ne croyez donc pas que je veuille engager un nouveau combat, et disputer à M. Wallon un siège auquel il est appelé par tant de titres; rien ne prépare mieux à un fauteuil que trois ou quatre autres fauteuils, et il a les meilleurs raisons du monde pour être sûr de celui-ci.

Je ne sais si vous reviendrez à Talloires[1] en vacances; en ce cas permettez-moi d'espérer que vous me dédommagerez de vos absences, et que nous causerons quelquefois de toutes sortes de choses et même de psychologie. Je réimprime l'*Intelligence*, et j'y ai ajouté beaucoup, surtout à propos du cerveau. Bien à vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 17 juin 1878

Mon cher ami, il me tombe beaucoup de tuiles sur la tête, et mon propre journal, les *Débats*, me prend à partie d'une façon désagréable (voir l'article d'Aron[2] d'aujourd'hui). Je voudrais rétablir ma position, prouver que ma candidature, au moins de ma part, n'a eu aucune couleur politique, et que, n'étant d'aucun parti, je pouvais très honorablement accepter l'appui gratuit que m'offraient des gens spirituels et polis. Le 17 mai,

1. Village voisin de Menthon-Saint-Bernard.
2. Aron (Henry), 1842-1885, publiciste, a collaboré aux *Débats* à partir de 1872.

avant de partir pour la Savoie, je vous ai écrit une lettre qui précisait ma position, et dont vous avez lu une partie à l'Académie. Avez-vous encore cette lettre, et pouvez-vous me la renvoyer? Je la relirais et, si elle est conforme à mes souvenirs, je l'insérerais dans les *Débats*. A vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 23 juin 1878

Mon cher Dumas, je vous demande pardon de l'embarras que je vous ai causé; j'étais piqué comme on l'est par les guêpes, et la guêpe sortait de mon nid, ce qui me vexait doublement. A présent, en relisant ma lettre, je vois que je pourrais l'insérer. Mais il est bien tard, ce serait du réchauffé pour le public; d'ailleurs, il est toujours désagréable d'attirer l'attention sur soi. J'aime mieux me taire; décidément il ne faut pas répondre aux sottises ni aux mensonges. J'ai lu ces jours-ci un article récent du *Figaro* qui m'a rendu tout à fait philosophe. M. de Villemessant a exhumé, à propos de la dernière élection, un article signé Vermorel (celui de la Commune) dans lequel il est dit : « que je suis dévoré d'ambition et que, pour obtenir la popularité, je ferais s bassesses ». C'est un calmant que l'extrême dédain.

Caro m'écrit qu'il va causer avec vous, et Boissier, i est resté à Paris, m'annonce que les chances tour-1t en ma faveur pour le fauteuil vacant. Il m'assure

que je n'aurai rien à faire, ni visites, ni quoi que ce soit, que M. Mignet lui offre de voter pour moi, qu'il n'y aura pas de concurrent, que M. Doucet veut hâter l'élection, etc.

Je lui réponds que les séances académiques ne doivent réunir en ce moment que 8 ou 10 membres, que 10 votants ne font pas une majorité, que M. Wallon se présentera, qu'il aura toutes les voix catholiques et républicaines, que chat échaudé craint l'eau froide, et que c'est à lui à mettre la patte dans l'eau au préalable pour vérifier la température. Qu'en dites-vous? Je persiste à vous croire meilleur juge que moi. En tout cas, je reste jusqu'à la fin de l'année en Savoie avec mes Jacobins. Mauvaise compagnie ; à présent, j'ai vite la tête lasse. Autrefois, écrivant l'histoire littéraire, je vivais en tête à tête avec de grands hommes ; me voici condamné à passer encore deux ans dans un hôpital de fous.

Votre fille se trouve-t-elle bien des eaux?

Je vous renvoie cette fameuse lettre, puisque vous le souhaitez. A vous.

A M. JULES SOURY[1]

Menthon-Saint-Bernard, 25 juin 1878 ?

Cher Monsieur,

Je m'étais bien douté en lisant vos deux articles que les ciseaux y avaient travaillé. Impossible, dans un

1. Voir ci-dessus p. 20.

journal politique de toucher aux idoles du journal. Vous dites que vous êtes au *Temps* depuis 1870. Je suis depuis vingt-cinq ans aux *Débats*, et vous avez pu voir de quelle façon MM. Cuvillier-Fleury et Aron[1], avec l'assentiment du directeur, ont écrit sur moi dans le dernier incident.

Pour une chaire d'ethnologie au Collège de France, il faudrait, si M. Jules Soury le demandait, qu'il eût au préalable un frère, M. Louis Soury, chef de parti, démocrate, socialiste, ayant eu la plus grande part aux journées de juin 1848, apologiste de la Révolution en dix volumes, passionné pour Robespierre, exilé sous l'Empire, etc. Voilà les vrais titres scientifiques. Pour un livre à faire, je n'oserais rien indiquer; le sujet doit être approprié à l'auteur, et, presque toujours, c'est par des aptitudes inconnues et profondes que l'auteur invente son sujet. Cependant, puisque vous voulez bien me consulter, je vous dirai les sujets qui m'ont tenté moi-même.

Dans notre XVIIIe siècle, il n'y en a qu'un, c'est une biographie critique et philosophique de Voltaire. Il faut, pour la faire, être très au courant de la physiologie, des sciences historiques et de leur histoire, ce que vous êtes; avec Whewell (*History of the inductive Sciences*[2]) vous serez vite au courant de l'état des sciences astronomiques et physiques au XVIIIe siècle.

Trois sujets étrangers ou anciens m'ont paru admi-

1. Sur M. Aron, voir page 70, note 2.
2. William Whewell, *History of inductive Sciences*, 3 vol., 1837.

rables, et certainement si j'avais assez de jeunesse et de santé, je me serais donné à l'un d'eux pour sept ou huit ans.

1° Venise de 1520 à 1576; l'efflorescence de la peinture, les types de patriciens et de politiques. — On publie en ce moment les 56 volumes du *Diario* de Marin Samedo et tous les rapports des ambassadeurs au Sénat.

2° L'Espagne de 1600 à 1690, la grande époque de la littérature et de la peinture espagnoles, les romans picaresques, les mœurs peintes par Mme d'Aulnoy et Mme de Villars; il y a eu là un moment étrange et supérieur de l'espèce humaine, avec mélange de monomanie et d'exaltation. De 1500 à 1700, l'Espagne est peut-être le pays le plus curieux du monde; voyez la traduction de l'autobiographie d'un des conquérants du Mexique par J.-M. de Hérédia. J'ai indiqué déjà cette époque à M. Anatole France.

3° Alexandrie vers l'an 200 après J.-C : saint Clément, Origène, toutes les sectes gnostiques environnantes de la Syrie et de l'Asie Mineure, la dernière efflorescence de la science et philosophie grecques, Ptolémée, Plotin, la mixture de l'Orient et de la Grèce, une magnifique pourriture intellectuelle et morale dans une cuve cosmopolite de 800 000 habitants; le vieux culte égyptien conservé en dessous et s'amalgamant du christianisme. Si j'avais eu la préparation nécessaire, c'est ce sujet qui m'eût le plus attiré. Flaubert en a tiré son *Saint Antoine*. — A mon sens, plus le sujet est loin du temps présent,

plus il est agréable à traiter; car c'est un *alibi*. Voilà ce qui m'a si fort attaché à la vieille littérature anglaise.

Vous voyez que je vous réponds en toute liberté; c'est que vos facultés méritent que vous leur trouviez un emploi digne d'elles. Croyez-moi votre tout dévoué.

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 25 juin 1878

Mon cher Paris, je vous remercie de votre obligeant conseil. Quand j'ai dit à M. de Broglie que je ne me présentais pas au fauteuil de Loménie[1], je voulais lui rendre sa liberté entière pour cette troisième élection. Mais s'il ne veut pas la reprendre, si la gauche et la droite s'unissent pour me faire une majorité tout à fait certaine, je n'aurai pas le mauvais goût de refuser. J'ai répondu cela à Boissier qui m'écrivait dans le même sens que vous, et qui me dit que pour être élu je n'ai qu'à rester tranquille. C'est bien là mon intention, et je ne retournerai pas à Paris pour refaire des visites. C'est assez d'avoir déjà fait une fois le voyage et la corvée, d'autant plus que M. Doucet voulait, me dit-on, faire les élections en juillet.

Néanmoins, j'ai averti Boissier et je vous prie vous-même de ne pas trop croire à l'abstention de M. Wal-

1. M. Paris poussait vivement M. Taine à se présenter au fauteuil de M. de Loménie.

lon. Il s'est présenté contre Renan sans l'avoir prévenu et peut-être après lui avoir fait entendre le contraire. La majorité des catholiques ne pourra manquer d'être pour lui, et aussi beaucoup de républicains (il est fondateur de la République) et nombre de politiques (il est du Sénat). Je prie Boissier au besoin de se porter fort pour moi, comme M. Legouvé s'est porté fort pour Alexandre Dumas. Mais il ne faut faire cela qu'à bon escient.

Rappelez-vous en août votre promesse d'aujourd'hui : nous serons bien heureux de vous avoir. Boutmy sera ici dans la deuxième quinzaine d'août chez Mme Trélat[1].

Je vous serre la main bien affectueusement.

A M. JOHN DURAND

Menthon-Saint-Bernard, 6 septembre 1878

. . . .

Si vous trouvez là-bas l'occasion de démentir et de rectifier le commérage que vous m'avez envoyé[2], vous pouvez le faire avec mon complet assentiment. Sauf deux faits, tout est inventé et faux, et les deux faits très simples sont les suivants :

1° J'ai habité pendant six mois le même hôtel garni

1. Le docteur et Mme Trélat avaient une maison de campagne à Menthon-Saint-Bernard.

2. *Personal sketches of some french litterateurs* (Lippencot, éditeurs, à Philadelphie).

e M. About (hôtel Mazarine, rue Mazarine). Il logeait
. rez-de-chaussée, moi au premier.

2° Je partais pour les Pyrénées, et j'étais dans le
gasin de M. Hachette achetant un guide, lorsque
. J. Simon et About, qui étaient dans le cabinet de
Templier, m'apercevant, vinrent à moi, et, apprenant
e j'allais aux eaux des Pyrénées, engagèrent M. Tem-
ier à me demander un *Guide aux Eaux des Pyrénées.*

Tout le reste est controuvé. Nous n'étions ni l'un ni
utre très pauvres. Moi, par exemple, j'avais en sortant
l'École 1200 francs de rente de mon patrimoine; de
us, je donnais des leçons, et la première année je ga-
ai ainsi 2000 francs, sans donner plus de deux heures
e mon temps par jour. — Mon principe a toujours été
e ne pas vivre de ma plume, et de subvenir à mes
esoins par un travail différent. — Nous ne faisions
as bourse commune. Jamais je n'ai emprunté un sou à
. About, et jamais il ne m'a emprunté un sou.

Le médecin qui m'a envoyé aux Eaux des Pyrénées n'était pas un étudiant, mais M. Guéneau de Mussy, médecin en chef de l'École normale, qui voulut bien me continuer ses soins après ma sortie; je n'étais pas gravement malade, je n'avais qu'une laryngite.

J'ai dîné une seule fois à la campagne chez M. Hachette, mais cinq ou six ans après être entré en affaires av c lui. — Le premier manuscrit, intitulé *Voyage aux E x des Pyrénées*, m'a été payé par M. Hachette, non p 6000 francs, mais 600 francs. Je refis l'ouvrage de f l en comble sous le titre actuel *Voyage aux Pyré-*

nées, et je traitai avec M. Hachette au prix de 30 centimes par exemplaire, ce qui, pour une édition de 2000 exemplaires, fait 600 francs. Depuis un an, par une libéralité de M. Templier, j'ai droit à 50 centimes par exemplaire de cet ouvrage; on l'a relevé au prix des autres.

Quant à l'histoire des bouteilles de vin, voici ce que j'ai vu. Un matin, hôtel Mazarine, je trouve dans la chambre de M. About 30 ou 40 bouteilles debout dans un coin; il me dit qu'il avait rencontré une bonne occasion et s'était muni. Quelques jours après, entendant un pauvre diable qui toutes les semaines venait chanter une complainte dans la cour de l'hôtel, il le fit entrer chez lui, et lui fit boire un verre de bon vin pour le ragaillardir. — Vous voyez comme la légende se forme; je ne sais qui est l'auteur de l'article; mais puisqu'il prétend avoir causé avec moi chez M. About et reçu des confidences de M. About devant la petite-fille de M. Hachette, son récit pourrait prendre autorité auprès du public américain, et il serait à propos de faire savoir au public américain que ce *table talk* n'est que du journalisme à trois sous la ligne. Bon voyage, mon cher John, je vous serre la main. Santé toujours médiocre, je continue à flâner par régime.

A M. CARO

Menthon-Saint-Bernard, 5 octobre 1878

Cher Monsieur,

Je reconnais votre obligeance, et je fais mes efforts pour avoir le même espoir que vous. Mais d'après ce que vous me dites vous-même, vous étiez bien peu nombreux à la dernière séance; et vous savez que les vents académiques sont très changeants. Il est entendu que je suis et serai à la disposition de mes amis, s'ils s'accordent à croire qu'ils pourront réunir une majorité. J'écris à Boissier et à Dumas, et, s'il y a lieu, j'enverrai la lettre de candidature après leur réponse. — J'ai vu tous les académiciens en mai; j'étais venu exprès. Je vous avoue que cela me paraît suffisant, et que je ne souhaite pas faire de nouveau trois cents lieues pour remplir une formalité accomplie. J'ai recommencé à travailler, je reste ici jusqu'au 1er décembre et peut-être au delà. Si de nouvelles sollicitations étaient indispensables, j'aimerais mieux m'abstenir. Vous avez vu que ma vie est arrangée en dehors de toute ambition, que mes livres et la campagne me suffisent. S'il faut encore revenir, interrompre mon travail et courir en fiacre, restons-en là, et n'engagez pas la partie.

L'évêque d'Orléans m'a écrit ces jours-ci une lettre t aimable, pour m'offrir, au nom de M. Costa de ıuregard chez lequel il était, sa bibliothèque révolu-

tionnaire et l'hospitalité au château. Ceci rentre dans les indices que vous m'aviez donnés.

Présentez à Bourdeau[1] mes félicitations pour ses deux articles des *Débats*[2]. Voilà de la critique française, aussi sensée que spirituelle.

Avez-vous lu dans le dernier numéro de la *Revue philosophique* un article sur M. Ravaisson par un disciple? Il passe demi-Dieu, et finira par être Dieu tout à fait.

Veuillez présenter mon respect à Mme Caro et me croire votre tout dévoué.

A M. CARO

Menthon-Saint-Bernard, 8 novembre 1878

Cher Monsieur,

Vous êtes bien serviable, et je vous en suis très reconnaissant. — Pour l'Académie, nous voici à la dernière semaine. Suivant le conseil d'un ami, j'ai fait remettre par lui des cartes de visite chez tous les membres de l'Académie. Je souhaite que vous disiez vrai, et que les deux gros candidats se retirent. Mais il y a toujours les candidatures ou manœuvres du dernier moment.

Neige et mauvais temps ici, vous ne perdez rien

1. M. Jean Bourdeau, philosophe et critique, né à Limoges en 1848. M. Bourdeau avait épousé en premières noces Mlle Caro.

2. *Débats* du 28 septembre et 5 octobre 1878, sur *Schopenhauer* articles recueillis en préface au volume intitulé *Pensées et fragments de Schopenhauer*. (Paris, Alcan).

d'avoir quitté la Savoie, mais je compte vous y revoir l'an prochain.

Votre très obligé et très dévoué.

A M. CARO

Menthon-Saint-Bernard, 15 novembre 1878

Cher Monsieur, un télégramme m'a appris hier soir le succès auquel vous avez tant contribué[1]. Je vous en suis d'autant plus obligé que jusqu'à ces derniers mois j'étais pour vous un inconnu, et qu'en philosophie j'avais pu passer pour un adversaire. Vous m'avez offert la main le plus gracieusement et le plus libéralement du monde; permettez-moi de garder cette main dans la mienne, et croyez-moi votre tout dévoué et affectionné.

A M. ERNEST HAVET

Menthon-Saint-Bernard, 18 novembre 1878

Cher maître,

Je vous remercie de ce témoignage de sympathie[2]: algré nos dissentiments sur un point, j'ose dire que

1. Élection de M. Taine à l'Académie française (14 novembre 1878).
2. Félicitations à propos de l'élection académique.

vous m'aimez toujours, et même j'en suis sûr. D'ailleurs, sur cette question spéciale, nous sommes moins éloignés que nous n'en avons l'air. Je n'ai pas d'opinion arrêtée sur le présent; je cherche à m'en faire une; mais probablement je n'en aurai jamais, parce que les documents, l'éducation, la préparation me manquent. J'entends une opinion scientifique; pour ce qui est de mes impressions, j'en fais bon marché; elles sont sans valeur comme celles de tout particulier et de tout public. Mon but est d'être collaborateur dans un système de recherches qui, dans un demi-siècle, permettra aux hommes de bonne volonté autre chose que des impressions sentimentales ou égoïstes sur les affaires publiques de leur temps. C'est dans ce but que nous avons fondé l'École des Sciences Politiques. Visiblement une pareille méthode, qui est une sorte d'anatomie sociale, choquera dans ses premières comme dans ses dernières conclusions beaucoup de sentiments généreux et respectables. Mais les partisans de l'expérience sont trop libres d'esprit pour ne pas accorder à l'outil précieux dont ils connaissent les services la permission de travailler partout, même au plus vif dans leurs plus chères convictions.

Croyez-moi, cher maître, votre tout dévoué et affectueux serviteur et ami.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Menthon-Saint-Bernard, 19 novembre 1878

Mon cher Dumas, il est agréable d'avoir un habit vert, mais il est bien plus agréable encore d'avoir été aidé par vous comme je l'ai été. Je dois à ma candidature de vous avoir connu tout à fait, et l'une des choses qui me plaisent dans le futur fauteuil, c'est qu'il me donnera le moyen de causer souvent avec vous. L'avenue de Villiers et la rue Barbet-de-Jouy sont trop loin l'une de l'autre; grâce à l'Institut nous pourrons causer, et pas politique. A vous.

CHAPITRE II

LES DEUX DERNIERS VOLUMES DE LA RÉVOLUTION

Mort de M. A. Denuelle en Italie. — Réception à l'Académie française. — Mort de la mère de M. Taine. — La *Conquête Jacobine*. — Vie de M. Taine en Savoie, son rôle de conseiller municipal. — Publication du troisième volume de la *Révolution*. — Correspondance.

Toute l'année 1879 fut employée par M. Taine à travailler, malgré de fréquents arrêts de santé, à la *Conquête Jacobine*; aussi n'y a-t-il trace d'aucun article ni d'aucune publication. A la fin de l'année il avait écrit les deux tiers du volume et en était arrivé à la journée du 10 août. Il fut brusquement appelé en Italie avec Mme Taine par une grave maladie de M. Denuelle : il arriva à Florence à temps pour fermer les yeux de ce beau-père qui était pour lui « l'ami le meilleur, le cœur le plus chaud qu'il eût jamais rencontré ». Le désir de M. Denuelle, comme celui de son gendre, avait été d'avoir en Savoie, à côté et en vue de la maison de famille, une tombe de famille : ce désir fut exaucé, et le simple petit monument blanc ayant pour toute inscription, au-dessous de la croix sculptée au fronton, les mots : *Familles Denuelle et Taine*, s'élève sur la colline du Roc de Chère, dominant ce lac « bleu comme une pervenche » que M. Taine a tant aimé, la plaine fertile, le village, et le clos de Boringe où

les grands arbres ne parviennent pas à cacher le haut toit savoyard.

A la fin de décembre, la mère de M. Taine, qui allait avoir quatre-vingts ans, tomba à son tour fort malade. Ce fut donc au milieu des inquiétudes et des deuils que M. Taine prononça son discours de réception à l'Académie française[1]. La séance eut lieu le 15 janvier 1880. M. J.-B. Dumas[2] recevait M. Taine, qui avait pour parrains les deux confrères qui avaient le plus chaleureusement appuyé ses candidatures, le comte d'Haussonville et M. Alexandre Dumas.

En février, il publia dans les *Débats*, sous le titre *Préface d'une Anthologie anglaise*, une étude écrite pour servir d'introduction au deuxième volume (*Art*) de l'ouvrage publié par M. Wallace-Wood, sous ce titre *The Hundred Greatest Men*.

Au mois d'août il fut atteint par la plus grande douleur qu'il dût ressentir de sa vie entière : sa mère s'éteignit à Paris dont, pour la première fois, elle n'avait pu s'absenter pour aller chez son fils passer les quelques mois d'été. La correspondance intime de M. Taine durant toute cette époque le montre comme accablé sous le coup; de cette correspondance on ne trouvera d'ailleurs pas trace en ce volume, les volontés de M. Taine ayant été formellement exprimées et interdisant toute publication d'ordre intime.

Peu à peu, péniblement, il se remit au travail. En avril 1881 il donnait à la *Revue des Deux Mondes* (n° du 1er avril) la *Psychologie du Jacobin*. Le second volume de la Révolution, la *Conquête Jacobine*, parut en mai en librairie. M. Taine n'attendit pas à Paris la publication de son livre, pressé qu'il était de regagner sa propriété de Savoie et d'y commencer le troisième volume de la *Révolution*.

D'ailleurs il s'attachait de plus en plus à sa vie de campagne, si calme et unie. Dans la grande maison de Boringe, on portait toujours le deuil des parents disparus, mais

1. Recueilli dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire*.
2. Chimiste français, né en 1800, mort en 1884.

chaque été elle s'emplissait de jeunesse, et M. Taine y voyait grandir ses enfants, neveux et nièce. Son travail si absorbant ne l'empêchait pas de s'occuper minutieusement des éducations, et jusqu'à la fin nous le verrons dirigeant les lectures et prodiguant ses conseils aussi bien aux jeunes filles qu'aux jeunes gens et même aux enfants. Aux repas, aux heures de détente, il était tout à eux, répondant aux questions même les plus enfantines, et causant avec les petits comme avec les grands, intarissablement.

Chaque année aussi, les amis intimes comme MM. Gaston Paris, Boutmy, Marc Monnier, John Durand, Georges de Boislisle venaient passer quelque temps à Boringe. D'autres confrères et amis, attirés par le voisinage, louaient pour l'été les villas du bord du lac, et plus d'une fois MM. Renan, Berthelot, Georges Perrot, E.-M. de Vogüé, Ferdinand Fabre, James Darmesteter, Caro, de Hérédia, Schefer passèrent les vacances près de Menthon. L'auteur des *Trophées* récitait ses sonnets encore inédits, et M. Taine, « modeste élève d'un maître illustre », disait-il, se mettait lui-même à rimer en l'honneur de ses chats favoris. — En outre, la vie locale du petit village intéressait M. Taine[1]. Depuis 1878, il était membre du Conseil municipal. Il savait se faire comprendre des paysans, leur exprimer ses idées, traduire les leurs dans un langage qu'ils saisissaient fort bien ; aux séances du Conseil municipal, c'était lui qui résumait et dictait les délibérations, et l'on s'y rapportait toujours parce que le libellé était bien la traduction des sentiments et désirs de l'Assemblée rurale. Il démissionna à la suite d'une irrégularité commise par un petit fonctionnaire local, afin de lui éviter le déplacement et la disgrâce; la population en fut consternée. Un an avant sa mort, elle le renommait spontanément. — Il s'intéressait aussi à l'exploitation de ses propriétés : la crise du phylloxéra commençait à sévir en

1. Voir tome III, p. 242.

Savoie, et Boringe fut un des premiers vignobles dont on essaya la reconstitution par les plants américains, exemple qui fut rapidement suivi par les petits propriétaires savoyards. M. Taine ne passait à cette époque que quatre ou cinq mois de l'année à Paris, employés principalement en recherches aux Archives et aux Bibliothèques. — Ce fut aux Archives des Affaires Étrangères, alors dirigées par M. Hanotaux, que M. Taine se lia avec M. Pasteur : l'illustre savant venait souvent au quai d'Orsay pour voir son fils, secrétaire d'ambassade.

En 1883, le *Programme Jacobin* parut dans la *Revue des Deux Mondes* (n° du 1er mars). Le 20 mars 1884, M. Taine publiait sur Mallet du Pan un article[1] destiné à servir de préface à la *Correspondance* inédite de *Mallet du Pan*, publiée par M. André Michel. Le 15 septembre 1884 il donnait à la *Revue des Deux Mondes* sa *Psychologie des Chefs Jacobins*, et en novembre de cette même année le troisième volume de la *Révolution*, le *Gouvernement Révolutionnaire* paraissait chez Hachette.

A M. JOHN DURAND

Paris, 14 janvier 1879

Mon cher ami,

. . . .

Nous sommes ici depuis le 25 novembre; on m'a nommé à l'Académie pendant mon absence; cela est fort gracieux de la part des votants; ce qui est moins

1. Recueilli dans les *Derniers Essais de critique et d'histoire.*

agréable, c'est l'obligation de faire l'éloge de mon prédécesseur, M. de Loménie. Il était honnête homme, laborieux, consciencieux, mais sa vie ne présente aucune circonstance intéressante.

Tous les miens se portent bien; quant à moi, ma santé est toujours telle qu'à votre dernière visite. J'ai consulté un médecin spécial et très habile[1]; il m'a ordonné de ne plus fumer. J'ai donc renoncé au tabac, ce qui est une grande privation. Effectivement, selon les prévisions du médecin, le pouls est devenu moins fréquent; j'ai de 72 à 75 pulsations par minute, au lieu de 85 à 90; cela me permet de faire plus d'exercice, de marcher davantage. Mais la fraîcheur intellectuelle n'est pas revenue; j'ai cessé tout à fait d'écrire; en ce moment, je ne fais rien que mon cours à l'École des Beaux-Arts, c'est tout au plus si j'espère reprendre mon travail sur la Révolution au mois de mai prochain et, même en ce cas, je suis sûr qu'il me faudra plus d'un an pour achever le volume commencé.

Nous avons un temps déplorable à Paris, toujours de la neige et de la boue; c'est pire dans le reste de la France.

Je ferai votre commission à M. Boutmy; l'École des Sciences politiques va trés bien; nous avons plus de deux cents élèves à la rentrée.

J'ai fait lire à M. Hawkes, en Savoie, le livre de Claudio Jannet sur les États-Unis contemporains;

1. Le Docteur Potain.

M. Hawkes en a été scandalisé, et a écrit au crayon sur une page blanche : « Ce livre est un roman », et il a signé cette sentence !

Je ne sais pas ce que vous augurez de notre nouvelle situation politique. A mon sens, la prépondérance de la droite au Sénat était une condition de bon gouvernement, un contre-poids qui empêchait les trop grandes sottises; le parti républicain ressemble à un danseur de corde heureux d'avoir jeté son balancier. Bien des gens sont inquiets; je crains qu'après sept ans de demi-sagesse nous n'ayons deux ou trois ans de folie croissante.

DISCOURS PRONONCÉ AU DIX-NEUVIÈME BANQUET DE L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE CONDORCET[1]

29 janvier 1878

Je vous remercie, messieurs, de l'honneur que vous m'avez fait; il n'est guère mérité, et il est bien embarrassant. Pour la première fois de ma vie je suis à pareille place, et je ne puis m'empêcher de songer à ceux qui ont occupé celle-ci avant moi. Il en est un que vous reconnaîtrez sans que j'aie besoin de le nommer, un maître dans l'art de parler et d'écrire : sa parole a la correction d'un écrit, et ses écrits ont le naturel de la

1. Publié dans les *Annales de l'Association amicale des anciens élèves du Lycée Condorcet*, Paris, Ollendorf, 1886.

parole. Nous gagnerions tous à l'entendre, moi, plus que personne, car j'aurais le plaisir de me taire, outre le plaisir de l'écouter.

De quoi vous parlerai-je, si ce n'est de notre lycée? Les hommes de notre génération et de notre métier lui ont une obligation particulière. Si nous avons entrevu quelques idées en critique et en histoire, c'est la rhétorique qui nous les a suggérées. On nous disait que le discours doit être approprié au caractère de l'orateur. Cela nous conduisait à étudier ce caractère : nous allions à la Bibliothèque, au musée du Louvre, au Cabinet des estampes; nous découvrions par degrés en quoi un moderne diffère d'un ancien, un chrétien d'un païen, un Romain d'un Grec, un Romain contemporain d'Auguste d'un Romain contemporain de Scipion. Nous tâchions d'exprimer ces différences, nous commencions à deviner la véritable histoire, celle des âmes, la profonde altération que subissent les cœurs et les esprits, selon les changements du milieu physique et moral où ils sont plongés. Il est possible que nous ayons mal marché dans cette voie; elle est large, elle mène loin, et nous remercions nos maîtres de nous y avoir engagés.

Cela ne veut pas dire que tout soit pour le mieux dans le meilleur des collèges possibles. Nous avons appris bien des choses depuis sept ans, entre autres ceci, qu'il est une science de l'éducation. Sur ce terrain, les recherches amèneront les réformes. Nous devons beaucoup au collège, nos enfants lui devront davantage; et

si nous regardons le passé avec gratitude, nous considérons l'avenir avec espérance.

Voilà pourquoi, messieurs et chers camarades, je vous propose de boire, du même coup et du même verre, à la prospérité présente et à la prospérité future du lycée Fontanes.

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 28 juin 1879

Mon cher ami, grand merci de votre lettre; nous avons ici tout ce que nous pouvons désirer, sauf la conversation. Pour l'Académie [1], j'apprends aujourd'hui qu'elle a eu le bon sens d'exclure les académiciens; si j'en étais tout à fait, je donnerais le prix Reynaud à Sully Prud'homme [2]; réflexion faite, c'est lui qui, à tous égards, le mérite le mieux. Quant à moi, j'ai envoyé mon discours; il ne contient pas la plus petite allusion aux choses politiques ou religieuses; je déteste les professions de foi personnelles et les coups d'épingle; M. J.-B. Dumas, mon « récipient » me paraît approuver cette précaution de son récipiendaire.

Je lis la Chambre; les discussions sur la loi Ferry me

1. Il s'agissait du prix Jean Reynaud (10 000 francs) à décerner as les dix ans par chaque Académie. C'était le tour de l'Académie ançaise.

2. René-François-Armand Sully Prudhomme, poète français, de cadémie française, né à Paris en 1830.

semblent à la hauteur de celles de l'Assemblée Législative sur laquelle j'écris en ce moment. C'est un malheur pour les trois quarts des cervelles que les idées générales sur l'État, le Droit, etc. L'idée est trop large pour la cervelle, et déborde en bavardage ridicule. Je ne sais si je vous ai conté une conversation que j'ai eue avec Théophile Gautier sur Victor Hugo; après lui avoir accordé tout ce qu'il voulait sur les images, le rythme, la technique des vers, les belles machines théâtrales, etc., j'en vins à lui parler du fonds de la métaphysique, de la politique, des vues sur l'histoire, bref de la philosophie de son idole. A la fin, baissant la tête, avec une sorte de grondement douloureux et bas, comme vaincu par la vérité, il me dit : « Oui, c'est Jocrisse à Pathmos. » Et bien, on pourrait dire la même chose de nos Jacobins d'aujourd'hui et d'autrefois. Vous avez lu hier ou avant-hier ce mot : « Nous sommes l'État »; ils le croient; chacun d'eux est une espèce de M. Homais sur le trône de Louis XIV ou de Napoléon.

Et aujourd'hui encore, quel discours que celui de M. Ferry! « La Révolution est notre Évangile ». Défense de la blâmer; c'est attaquer la foi d'un parti, de la majorité. La conclusion évidente, c'est que les objets de foi ne peuvent être un objet d'enseignement public; aussi très sagement, de mon temps, on n'enseignait l'histoire de France que jusqu'en 1789. Entre la quatrième et la troisième, on laissait une lacune, toute l'histoire des origines du christianisme, d'Auguste aux Barbares. Si je dirigeais un lycée à Alger et qu'il y eût des enfants

musulmans, je ne donnerais sur Mahomet que les dates et les faits tout secs. Impossible d'enseigner autrement une histoire controversée que les passions et l'intérêt des partis tirent en des sens contraires. C'est pour cela qu'il faudrait se contenter dans nos lycées de dicter un pur résumé chronologique de l'histoire contemporaine, ne montrer qu'un squelette. Ah! les terribles politiques qui croient avoir dans leurs mains toute la vérité, même celle qui n'est pas encore faite! Me voilà aussi hérétique, ennemi de la France moderne. Je vous assure que les Girondins de la Législative ne sont pas jolis à voir de près; l'orgueil doctrinaire et juvénile est le fond, et ils se permettent jusqu'au 10 août tout ce qu'on fera contre eux après le 10 août.

Je vous serre la main en vous priant de croire votre docteur : soignez-vous, mon cher ami, et reposez-vous; et ne soyez pas spiritualiste jusqu'à oublier que vous avez un corps, que la vie de cabinet et la vie du monde finissent par lasser ce corps, qu'il lui faut du grand air, de la flânerie, et de temps en temps le retour aux habitudes animales. Je tâche de vous prêcher d'exemple. — Toutes les amitiés de ma femme et de mon beau-père.
Yours.

AU COMTE DE MARTEL[1]

Menthon-Saint-Bernard, 6 août 1879

Monsieur,

J'ai reçu presque en même temps que votre lettre le volume[2] que vous avez bien voulu m'envoyer, et je vous remercie de l'honneur que vous me faites. J'ai depuis trois ans dans ma bibliothèque votre *Étude sur Fouché*[3] et le communisme en 1793, et l'un de mes plus vifs et de mes plus rares plaisirs est de lire les livres de première main. Les vôtres sortent directement des sources; j'ai feuilleté aux Archives, dans les *Missions révolutionnaires*, les cartons qui concernent le proconsulat de Fouché dans la Nièvre. Il y a deux ans, j'avais entre les mains les procès-verbaux des sections de Paris, le 9 thermidor. Vous voyez que nous avons travaillé tous deux sur les mêmes pièces, et je serai très heureux, notamment pour le 9 thermidor, de m'en référer à vos textes si probants et à votre discussion si concluante; je crois avec vous que Robespierre n'était qu'un sot, timide, effaré, haineux, à peine digne d'être un avocat de troisième ordre en province. C'est le caractère général des Terroristes, l'incapacité. Quant à la probité,

1. Le comte A. de Martel, ancien préfet, auteur de divers ouvrages sur l'histoire de la Révolution.
2. *Types révolutionnaires, IIe partie, Le 9 Thermidor*, Paris, 1879.
3. Paris, 1873.

j'ignorais le fait que vous citez de Panis[1] (p. 16). J'ai lu quelque part que Saint-Just avait volé des pièces d'argenterie ; je vous serais fort obligé si vous vouliez bien m'apprendre où je pourrais trouver la preuve de cette allégation (p. 360). Carra a eu deux ans de prison pour vol. C'est dommage que vous n'ayez pu reconstituer la jeunesse de Fouché ; je vous signale aussi celle de Danton, si peu connue, et toute sa vie privée ou politique jusqu'au 10 août. En somme, ils sont presque tous du même acabit que les chefs de la Commune de 1871.

Une seule objection : était-il nécessaire d'introduire ici M. Thiers et le 18 Mars, c'est-à-dire un moment et un homme sur lesquels l'histoire ne peut encore prononcer, puisque l'enquête sérieuse n'est pas finie ? Nous autres, amateurs de l'histoire documentée, prouvée, ne devons-nous point éviter, avec un soin extrême, l'accusation que les journaux nous jettent aux jambes, celle d'étudier le passé d'après un parti pris sur le présent ? Je vous soumets cette critique parce qu'on l'a dirigée contre mon propre livre.

Agréez, Monsieur, avec mes vifs remerciements, les assurances de toute ma considération et de toutes mes sympathies.

1. « Panis avait de tristes antécédents. En 1774, il avait été chassé, pour vol, du Trésor dont son oncle était sous-caissier. F 7, 4434. »

AU COMTE DE MARTEL

Menthon-Saint-Bernard, 14 novembre 1879

Monsieur,

Vous êtes bien obligeant, et je vous suis entièrement obligé ; j'emporterai à Paris, le mois prochain, les indications que vous me transmettez, et si, par hasard, vous y veniez cet hiver, je serais très heureux de vous rencontrer pour profiter de votre conversation.

Sur Danton, tous mes renseignements confirment les vôtres, et l'emploi de prête-nom me semble très probable. Néanmoins, ce n'était ni un grapilleur ni un thésauriseur, mais un homme de vie large qui mangeait beaucoup, donnait de même, et distinguait mal le tien et le mien. En cela, analogue à Mirabeau, mais plus bas. Sa supériorité est qu'il n'était pas dupe des phrases et des formules révolutionnaires ; comme Mirabeau, il s'en servait, mais voyait la réalité à travers.

Tout ce que vous pourrez me donner sur les massacres de septembre sera le bien venu ; j'en suis arrivé justement là, et cet hiver, à Paris, j'activerai ma récolte. Je suis allé aux archives de la Préfecture de police : M. Labat m'a montré ce qu'il avait, mais le pétrole de 1871 a beaucoup détruit. Heureusement, le deuxième volume de Granier de Cassagnac (*Histoire des Girondins*) [1]

1. 2 vol. in-8°, 1860.

et le troisième de Mortimer Ternaux[1] donnent quantité de textes. Mortimer Ternaux, surtout, est excellent. Du 20 juin 1792 au 2 juin 1793, ses sept volumes contiennent l'histoire vraie de la Révolution; tous ses documents sont authentiques. Sa critique est attentive et sûre, il ne lui manque que le talent d'écrivain. Cependant, je ne suis pas d'accord avec lui sur le caractère des massacres de Septembre ; ils sont le fait, non pas de cinq ou six meneurs de l'Hôtel de Ville et de trois ou quatre cents bandits payés pour cela, mais de presque toute la faction jacobine, neuf ou dix mille hommes à Paris. J'ai pu les suivre en province, à partir de juillet, ils se succèdent de tous côtés comme des explosions, et les volontaires en marche en commettent quantité sur leur passage. Cinq ou six personnes commencent à travailler dans l'inédit de la Révolution : M. Albert Sorel sur l'histoire diplomatique. M. ...[2], sur l'histoire ecclésiastique ; plusieurs ouvrages considérables et excellents traitent de l'histoire locale. M. Sauzay (*La Persécution Révolutionnaire dans le Doubs*, dix gros volumes excellents) ; Albert Babeau (*Histoire de Troyes*); Alfred Lallier (sur la Vendée), Parès (sur Lebon), etc. Dans vingt ans, on verra clair sur la Révolution.

Mais l'Empire est encore tout à fait inconnu ; j'ai lu aux Archives la correspondance de ses préfets pendant plusieurs années, cela est curieux ; M. Thiers, comme juste, a omis ou peint en couleurs fausses l'état

1. *Histoire de la Terreur*, 7 vol., 1862-1869.
2. Nom illisible.

intérieur de la France. J'espère bien, puisque vous avez étudié de ce côté, que vous publierez le résultat de vos recherches.

Si vous pouvez nous montrer Fouché sous l'Empire, ce serait curieux; je crois qu'il a joué un rôle important et secret sous le Directoire.

Agréez, cher Monsieur, je vous prie, mes remerciements très vifs et les assurances de mes sentiments les plus sympathiques.

A M. JOHN DURAND

Menthon-Saint-Bernard, 14 novembre 1879

Mon cher ami. — Votre article de l'*Evening Post* m'a semblé très exact et très bien écrit. Aux arguments que vous donnez, on pourrait en ajouter un autre, et je sais par expérience qu'il est de poids. Dans les lycées les mieux tenus et où les professeurs sont très respectueux à l'endroit de la religion, les écoliers ne le sont pas; dès l'âge de dix ans, entre eux, à la promenade ou pendant la récréation, ils discutent toutes les questions théoriques et ecclésiastiques, avec beaucoup de rudesse et d'impertinence. Or, un père vraiment catholique a horreur d'exposer la foi de son fils, surtout de son fils presque enfant, à de pareilles discussions et négations; d'autant plus que l'effet en est presque infaillible, et que la plupart des gens, au sortir du lycée, ne sont plus catholiques et sont à peine chrétiens.

Cela posé, il est très injuste et contraire à la liberté de conscience d'empêcher les parents catholiques d'avoir des collèges à eux, composés et dirigés de manière à ce que la foi des écoliers y demeure intacte, et à l'abri de tout ébranlement.

J'ai fini la chute du Trône (10 août) et m'arrête pour cette année. J'ai besoin de tout l'été prochain pour finir le volume ; ainsi, prenez patience.

Ma réception aura lieu le 15 janvier.

A SA MÈRE

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, novembre 1879

.... J'espère qu'il n'y aura rien de violent à Paris, cet hiver encore, mais nous descendons une pente bien dangereuse, et je ne crois pas qu'on puisse prédire la tranquillité pour l'an prochain. Le conseil municipal de Paris se pose en successeur de la Commune, et pourra bien, un jour ou l'autre, la renouveler.

A M. ANGELO DE GUBERNATIS[1], A FLORENCE

Menthon-Saint-Bernard, 11 décembre 1879

Cher Monsieur,

Grâce à vos soins et à ceux de M. Herzen, notre voyage s'est accompli heureusement. J'ai enseveli hier le pauvre corps dans le cimetière de notre village[2], il y reposera jusqu'au printemps et alors nous le mettrons dans un tombeau de famille, que je vais élever, selon ses désirs, sur une colline voisine en vue du lac. J'espère que, si vous venez en France, pendant l'été (du commencement de mai à la fin de novembre), vous vous arrêterez chez nous; vous me l'avez presque promis; et, si Mme de Gubernatis vous accompagnait, la faveur serait double. Vous vous arrêtez à Aix-les-Bains; de là, en une heure et demie, le train vous amène à Annecy, et d'Annecy, en une demi-heure, le bateau arrive presque à notre porte. C'est un pays riant et grandiose, avec un lac bleu comme une pervenche; même pour des yeux habitués au *soave austero* des paysages italiens, il est agréable à voir.

A Paris, nous resterons encore cet hiver dans l'appartement de mon beau-père, 28, rue Barbet-de-Jouy. En-

1. Professeur de sanscrit et de littérature comparée à l'Institu Royal des Hautes Études, rédacteur en chef de la *Rivista Europea* puis de la *Revue internationale*.

2. Mme Taine venait de perdre à Florence son père, M. Denuelle.

suite je chercherai un logement dans le voisinage du Pont des Beaux-Arts; mais vous trouverez toujours mon adresse à l'Institut ou à l'École des Beaux-Arts, ou chez mon éditeur M. Hachette. Pardon de toutes ces indications matérielles; mais c'est pour ne pas manquer votre visite si désirée.

Nous sommes maintenant pour toujours vos obligés; je n'imaginais pas rencontrer tant de bonté, un empressement si serviable, chez des personnes que je ne connaissais que par correspondance. Ma femme et moi vous en sommes profondément reconnaissants, et nous vous prions de vous adresser à nous à Paris, si jamais, pour vous ou pour quelqu'un de vos amis, nous pouvons vous être de quelque service. Je ne suis point du monde officiel; la voie où de plus en plus s'engage ma vie est celle de la retraite. Mais j'ai encore quelques amis, mon pauvre beau-père en avait beaucoup, et si quelqu'un des vôtres avait besoin d'être présenté ou piloté dans Paris, je trouverais certainement les moyens de lui être utile.

Ma femme présente à Mme de Gubernatis son souvenir affectueux et bien reconnaissant, et moi, cher monsieur, je vous prie de me croire tout à vous.

H. TAINE.

Présentez aussi, je vous prie, nos compliments à . Pasquale Villari. J'écris à mon éditeur, M. Hachette, our qu'il envoie à M. Herzen et à vous la nouvelle dition de *l'Intelligence*. Si la théorie que j'y donne des

mots abstraits et de l'acquisition du langage par les enfants vous paraît vraie, examinez si elle peut être de quelque application et de quelque utilité en linguistique, et je serais très heureux si j'avais là-dessus l'opinion d'un philologue comme vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Paris, 25 décembre 1879

Mon cher Dumas, vous avez été l'auteur de ma candidature; voulez-vous me servir de parrain pour le 15 janvier et endosser l'habit vert en mon honneur? Cela n'est peut-être pas fort agréable, mais service oblige.

Vous avez su notre malheur. Depuis le 1er décembre, jour de notre départ sur télégramme pour l'Italie, j'ai vécu dans une sorte de tourbillon funèbre, et il me semble qu'il s'est écoulé six mois. A vous.

A M. ALEXANDRE DUMAS

Paris, 30 décembre 1879

Mon cher Dumas, je suis bien chagrin d'avoir manqué votre visite. Ma mère vient d'être gravement malade, et elle est dans sa 80e année; quoique ce fût

mardi, j'étais chez elle, j'y vais deux fois par jour. Elle est hors de danger.

J'espère que vous acceptez toujours d'être mon parrain le 15. Mon concierge m'a dit de votre part, il y a six jours, que *c'était adopté*. Telle est son expression, j'y donne le sens le plus favorable. Je vais faire la même demande à M. d'Haussonville.

Je lis le 8 devant la Commission. J'ai lu à Mme de Loménie qui paraît satisfaite. S'il y a des accrocs, ce ne sera pas ma faute. A vous.

A M. AMÉDÉE LEFÈVRE PONTALIS[1]

Paris, 26 février 1880

Cher Monsieur,

Je vous suis bien obligé de votre complaisance si spontanée, et je serai très heureux d'être présenté par vous à M. de Layre[2]. Mon cours aux Beaux-Arts et les séances de l'Académie me prennent quatre après-midi par semaine. Voilà pourquoi je vous propose samedi, à partir de 4 heures, ou dimanche toute la journée, ou lundi toute la journée.

1. M. Amédée Lefèvre-Pontalis, ancien député, né en 1833, cédé en 1901.

2. Le baron de Layre, gendre de Mortimer-Ternaux et continuaur de son ouvrage.

Ma visite à M. de Layre n'a pas d'objet immédiat. Le volume que j'achèverai cet été ne va que jusqu'à la chute des Girondins, et l'ouvrage de M. Mortimer-Ternaux comprend toute l'histoire de la Terreur jusqu'à cette date. Mais, pour ce qui suit, j'aûrais probablement grand profit à consulter ses notes. Je viens de vérifier ses volumes imprimés; ils sont excellents de tout point. C'est le seul historien qui soit un critique. Je le cite très souvent, et je marque en vingt endroits ma confiance en lui. Si M. de Layre m'autorisait à profiter des documents qu'il a rassemblés pour la période ultérieure, je lui en demanderais la communication l'année prochaine, et, toutes les fois que je ferais usage d'une pièce, je dirais en note qu'elle me vient de M. Mortimer-Ternaux.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués.

A M. ANGELO DE GUBERNATIS

Paris, 14 mars 1880

Cher Monsieur,

Je reçois l'article si bienveillant que vous avez écrit sur mon discours académique; vous me comblez toujours et de la façon la plus délicate, car ce que vous approuvez dans ce discours est justement ce que j'a

tâché d'y mettre. Il m'a toujours semblé que la meilleure façon de louer un homme était de faire le récit exact de ses actions : les grands mots d'apparat sont une sorte de manteau pesant et doré qui cache la personne qu'on en affuble.

Je suis fidèle aux séances de l'Académie; c'est le devoir d'un nouveau venu, mais ce devoir est fort agréable. L'Académie française est une sorte de club composé de gens très divers, mais très polis, qui causent familièrement avec une égalité parfaite; les questions politiques ou religieuses si brûlantes s'attiédissent dans la grande salle où l'on fait le dictionnaire; chacun ne présente de soi-même que ce qui est acceptable pour autrui, et l'urbanité y est celle du dernier siècle.

Mlle Herzen[1] a eu la bonté de me prêter trois articles d'un journal italien qui sont le compte rendu d'une *conversazione* à peu près semblable; vous n'y avez point parlé, ce que je regrette, car vous étiez singulièrement compétent. Il s'agissait d'examiner ce qu'il convient d'enseigner dans les établissements d'instruction secondaire, s'il faut conserver au latin et au grec leur prépondérance, si, au contraire, conformément aux vues d'Herbert Spencer, il est à propos de remplacer les langues mortes par les sciences physiques et naturelles, etc.[2]

[1] Fille du célèbre révolutionnaire russe; elle habitait souvent [Flor]ence, et avait été particulièrement affectueuse et serviable [env]ers M. et Mme Taine au moment de la mort de M. Denuelle.

[2] M. de Gubernatis n'a point pris part à la conversation dont

Le premier orateur a fait une histoire très complète de la question; elle se pose chez nous, comme chez vous, et nous avons à Paris une société très florissante et très nombreuse qui s'est formée depuis deux ans à l'effet d'entreprendre cette étude. Si j'étais plus jeune et si j'avais plus de loisir, j'en serais non pas seulement un spectateur curieux mais un membre actif. Par malheur le temps me manque. J'ai fini hier seulement mon cours à l'École des Beaux-Arts. Demain, je retourne aux Archives, et j'aspire au moment où, tranquille dans mon village de Savoie, je pourrai achever le volume commencé.

M. Renan a souffert presque tout l'hiver de son rhumatisme qui est tombé sur le bras gauche; pourtant il va assez bien pour exécuter son voyage en Angleterre; il fera quatre leçons à Londres sur l'Église romaine des premiers siècles.

Tous les miens vont passablement; pourtant ma femme est fatiguée et nous avons tous besoin de la campagne. Nous déménageons au préalable à la fin d'avril, et nous allons loger 230, boulevard Saint-Germain. Rappelez-vous votre promesse et, si vous venez cette année en France, songez que vous nous

il est question dans la lettre de M. Taine; mais nous savons que son opinion à lui est favorable à l'enseignement classique même au point de vue scientifique; en lisant Hippocrate, Galenus et Celsus, pour la médecine, les *Scriptores de Re Rustica* pour l'agronomie, M. de Gubernatis s'est persuadé que les anciens possédaient parfaitement le langage scientifique, et que ce langage était le plus pur, le plus clair que l'on puisse souhaiter pour divulguer la science. (Note du destinataire de la lettre.)

devez quelques journées soit à Paris, soit en Savoie.
Je vous prie de présenter mes respects à Mme de Gubernatis et de recevoir l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

A M. A. BABEAU[1]

Paris, 8 juin 1880

Monsieur,

Je trouve à Paris, où je suis pour deux ou trois jours, le livre[2] que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie vivement, et je suis très honoré de la lettre qui l'accompagne. Je l'emporte en Savoie pour l'étudier à loisir, et, puisque vous tenez à me combler, je prends la liberté de vous demander un renseignement.

Dans le désordre d'un grand déménagement à Paris et d'un autre transport à la campagne, j'ai égaré (pour un temps, je l'espère) une brochure de vous, contenant les lettres d'un commissaire envoyé de Troyes à l'armée de Dumouriez (septembre 1792). L'une de ces lettres disait que les soldats approuvaient les massacres de Septembre. Ce texte est important, et je voudrais bien ir le passage littéral dans son intégrité. Auriez-vous

A. Babeau, historien français, membre de l'Institut, né en 5.

. *La Ville sous l'ancien Régime*, Paris. 1880.

l'obligeance de me l'envoyer en Savoie? J'écris Septembre en ce moment, et très probablement j'aurai à le citer.

J'ai trouvé aux Archives beaucoup de documents sur l'Aube; grâce à votre excellent livre[1], ce département est un de ceux qui me serviront de spécimens. S'il y avait cinq ou six ouvrages semblables, le mien deviendrait inutile.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma vive sympathie et de ma haute considération.

A M. ANDRÉ CHEVRILLON[2]

Juillet 1880

Mon cher enfant, non, on ne doit pas dire que l'époque *produit* l'écrivain; ce mot est excessif, s'il n'est pas qualifié et restreint. Par exemple, pour les écrivains du XVII[e] siècle dont tu parles, chacun est né avec son tour particulier d'esprit; Pascal était autre que Boileau; mais tous les deux ont reçu une éducation semblable, au moins dans les grands traits, différente de l'éducation qu'avaient reçue Ronsard et Montaigne, de l'éducation que recevront plus tard Voltaire et

1. *Histoire de Troyes pendant la Révolution*, 2 vol. in-8°, 1873-1874.

2. Littérateur français, né à Brest en 1864. M. André Chevrillon était, par sa mère, le neveu de M. Taine.

Montesquieu. Si l'on veut définir un écrivain, il faut faire comme les zoologistes et les botanistes, indiquer le genre prochain et la différence spécifique, c'est-à-dire, comme le fait si bien Sainte-Beuve, marquer le groupe auquel il appartient, en noter les traits communs, puis montrer en quoi il s'en distingue, quels sont ses caractères propres et personnels. Par exemple Pascal est de la première moitié du XVII[e] siècle; son groupe est formé par Descartes, Corneille, La Rochefoucauld, Arnauld, Balzac même. Un autre groupe est formé par Boileau, Racine, Bossuet, La Fontaine. Un groupe ultérieur a pour centre La Bruyère. De l'un à l'autre de ces trois groupes successifs, il y a les variations de style. Maintenant on peut envelopper ces trois groupes dans un groupe plus large qui est le XVII[e] siècle, et de même encore on peut mettre le XVII[e] et le XVIII[e] siècle dans un groupe encore plus large, celui des esprits classiques (de Malherbe à Fontanes). Exactement comme en zoologie, on réunit plusieurs genres dans une famille, et plusieurs familles dans une classe. Sur cette vaste classe qui comprend tous les écrivains français, de Malherbe à Fontanes, vois le 3[e] livre de l'*Ancien Régime*, chap. II. Le style saccadé et lyrique des *Pensées* de Pascal s'explique parce que ce sont des notes non rédigées. Le style oratoire un peu pompeux de Buffon n'est pas unique au XVIII[e] siècle; les éloges de Thomas en parfois la caricature; Buffon a le style classique, t lui qui l'a défini le mieux (dans son discours à adémie), et il en a posé la règle la plus dangereuse

et la plus caractéristique, en conseillant d'employer non le mot propre, mais les termes généraux. D'autre part, la couleur, le goût des descriptions et beaucoup d'autres traits montrent qu'il est venu bien longtemps après Bossuet et Fénelon.

En somme, lis dans l'*Ancien Régime* le chapitre sur l'esprit classique, ses causes et ses caractères, et, pour définir un écrivain, cherche le groupe immédiat dont il fait partie, et les traits par lesquels il s'en distingue.

Je te serre les mains et j'embrasse ta mère en la priant de se bien soigner.

A. M. THÉOPHILE CART[1]

Paris, 13 mars 1881

Monsieur,

Je vous remercie et je vous félicite; on ne pouvait choisir un meilleur sujet de thèse[2], ni le mieux traiter. Ces sortes d'analyses suivies pied à pied et sur les lieux sont la vraie psychologie critique. Gœthe a suivi le programme jadis donné par Milton; il a fait de sa vie un poème, et je crois que ce poème est sa plus belle œuvre; quant à ses œuvres écrites, sauf la première partie du *Faust*, *Iphigénie*, et une portion des *Lieder*, je trouve que la part de la volonté et de l'étude est peut-être tro

1. Agrégé de l'Université, ancien professeur à l'École Alsacienn
2. *Gœthe en Italie*, Paris, 1881.

forte; cette part est trop forte même dans *Iphigénie*, pourtant la noblesse et la pureté sont si grandes qu'on pardonne le pastiche. — Mais d'ailleurs, notamment dans *Hermann et Dorothée*, le calcul et la combinaison percent trop; il n'y a d'absolument beau que ce qui est parfaitement spontané, naturel et personnel; en lisant les ouvrages classiques de Gœthe, on aperçoit toujours au fond une théorie, une esthétique; les élégies romaines, *Alexis et Dora* sont délicieuses, d'une sensualité antique et d'un fini grec; cela ressemble pourtant à un oranger chargé de fruits ou de fleurs, et poussé à grand renfort de terreau, de charbon et de paillassons dans une serre de Weimar.

Laissez-nous espérer, Monsieur, que ce début aura des suites, et croyez que tous les amateurs de fine et haute littérature auront le même plaisir que moi à suivre le développement certain de votre talent.

Agréez, je vous prie, etc.

A M. ERNEST DAUDET[1]

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 9 mai 1881

Monsieur et cher Collègue,

Je vous suis très reconnaissant du cadeau que vous

1. M. Ernest Daudet, frère d'Alphonse Daudet, littérateur et

voulez bien me faire[1], et j'ai lu tout de suite votre livre que je connaissais en partie par la *Revue des Deux Mondes*. C'est une addition très précieuse à l'histoire de la Révolution. Beaucoup de documents dont vous vous êtes servi me sont passés sous les yeux, notamment les dossiers sur Arles, Nîmes, Uzès et la Lozère. Sur un seul point, j'oserais vous soumettre une différence d'appréciation. A mon sens, si l'on excepte Froment de Nîmes, les conspirations royalistes ne commencent qu'à la fin de 1791. Pour Arles, par exemple, les documents les plus authentiques, les lettres des trois commissaires médiateurs envoyés par l'Assemblée et le Roi, montrent que les Chiffonistes ou Anti-Jacobins étaient des Feuillants, des Constitutionnels, et non des contre-révolutionnaires; c'était aussi le cas pour la majorité des nobles de province et des bourgeois aisés d'octobre 1791 à mars et à juin 1792. — Claude Allier (p. 127) s'est fait illusion et a prêté aux autres ses propres sentiments. — Au reste, vous ne contresignez pas ses affirmations.

Je serais très heureux si vos impressions confirmaient les miennes, et si le jugement que je porte sur le caractère, les dispositions, l'attitude des différentes classes de 1789 à 1793 pouvait s'appuyer sur vos recherches. Très peu de personnes ont pris la peine

historien, ancien secrétaire du corps législatif, ancien directe du *Journal Officiel*, né à Nîmes en 1837.

1. Il s'agit de l'ouvrage de M. Ernest Daudet sur l'*Histoire* *Conspirations royalistes du Midi sous la Révolution*, Paris, 18

d'étudier les documents authentiques et manuscrits. Vous êtes un de ces rares explorateurs.

Agréez, je vous prie, Monsieur, etc.

A M. PAUL BOURGET[1]

Paris, 9-10 mai 1881

Cher Monsieur, moi non plus je ne puis dormir, quand j'ai causé de ces choses-là avec un homme du métier. Me voici cette nuit redescendu dans mon cabinet, obligé de continuer notre conversation. Mais je serai court.

D'abord, j'ai lu votre article[2] d'aujourd'hui et voyez la différence. La phrase que vous m'indiquiez m'a frappé, mais pas seule; il faut la prendre dans le contexte, depuis « la voilà donc... » jusqu'à « soie noire[3] ». Cela fait une figure et une physionomie charmantes (sauf un mot auquel je fais des objections, « idéalisé »). — Pourtant il y a encore une phrase que je préfère[4] (2e

1. Paul Bourget, littérateur, membre de l'Académie française, né en 1853.

2. Article du *Parlement* reproduit dans les *Profils Perdus* (à la suite de *Cruelle Énigme*, édition Plon), sous le titre : *Trois Souvenirs*.

3. « La voilà donc assise à côté de moi, sa figure à la Prud'hon idéalisée par l'ombre de son chapeau portée sur ses yeux, ses lles dents apparaissant sur le bord de son sourire, sa taille e, bien prise dans un corsage ajusté, et, sur les bras demi-nus, s mitaines de grisette en soie noire. » (*Profils perdus*, p. 290.)

4. « Elle avait plutôt le type des femmes d'Asie : une figure gue, des cheveux crêpelés, des yeux brûlants, et, répandue sur

alinéa) « une figure longue » surtout à cause de deux lignes superbes et intenses. « Et, répandue sur tout ce visage, une expression absorbée, une sorte de torpeur ardente inquiétait l'imagination en l'attendrissant. » — Pour moi, ce trait est d'un maître, parce qu'il fait passer une âme étrangère et puissante devant les yeux. — Cela va jusqu'aux limites de notre art, et pas au-delà; au contraire la phrase que vous préférez (« ombre portée sur les yeux ») rend son effet moins puissamment que ne le ferait la peinture, et la preuve c'est que vous citez Prudhon.

Mon principe est qu'un écrivain est un psychologue, non un peintre ou un musicien, qu'il est un transmetteur d'idées et de sentiments, non de sensations. Nos deux esthétiques diffèrent; cela ne m'empêche pas d'estimer la vôtre à toute sa valeur qui est très haute. Le pauvre Flaubert avait tout à fait les mêmes idées que vous là-dessus.

Vous m'avez fait relire aussi le dialogue de Sylla et d'Eucrate. Il est moins parfait pour moi que pour vous; j'y trouve des passages qui rappellent Florus et Lucien, le premier trop goûté de Montesquieu. Il y a des phrases à effet, parfois un commencement de déclamation, par exemple quand Sylla dit aux Romains : « Non, mais mourez.... »

Savez-vous un sujet neuf, original, riche en développements, très piquant et intéressant à présenter au

tout ce visage, une expression absorbée, une sorte de torpeur ardente inquiétait l'imagination en l'attendrissant. » (*Ibid.*, p. 284.)

public? C'est votre esthétique au moyen d'un ou plusieurs exemples commentés et analysés, avec les motifs de votre blâme ou de votre admiration. — Cela vous dégagera et vous affermira dans ce que vous en conserverez. J'ai fait le même travail à peu près à votre âge et pour mon esthétique à moi, dans *La Fontaine et ses Fables*. Remarquez qu'il s'agit d'un système nouveau, que vous êtes philosophe autant qu'artiste, que vous pouvez expliquer autant que pratiquer, enfin que Flaubert se proposait de faire un travail pareil. — Vous savez ou plutôt vous ne savez pas combien je souhaite vous voir attelé à un livre; il y a trop de talent dans vos articles; on ne jette pas ainsi des perles dans la rue; enfilez les vôtres dans un solide fil d'or.

A vous cordialement.

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 17 mai 1881

Mon cher Paris, en partant avant la publication de mon volume[1], j'ai évité beaucoup de paroles vaines et de politesses officielles; mais je me suis privé de beaucoup d'impressions vraies et de critiques sincères que j'aurais pu provoquer ou surprendre. Vous qui êtes franc et n épargnez à vos amis les louanges convenues, voulez-

1. *La Révolution*, tome II, « *La Conquête Jacobine* ».

vous me dire *en toute liberté* ce que vous pensez du livre, et ce qu'on en dit autour de vous? Soyez aussi discret qu'il vous plaira sur les noms; vous savez pourtant que la contradiction à bout portant m'est agréable, et que l'opinion de Monod, de Sorel, de Fustel de Coulanges, de Lavisse et autres hommes compétents, quelle qu'elle soit, sera bien accueillie de moi. Autre raison : je commence le dernier volume de la *Révolution*, voici quinze jours que j'en combine le plan et que je dégage l'idée dominante. Ainsi la critique du volume qui vient de paraître me serait utile en ce moment.

J'appelle votre attention sur trois points :

1° Est-ce assez neuf?

2° Est-ce assez prouvé?

3° Est-ce assez littéraire?

Pour vous montrer combien ma question est sincère, je vais vous dire ma propre impression.

A la deuxième question, je réponds oui; c'est à cela que je me suis surtout appliqué.

Sur la première, je suis tout à fait dans le doute, ayant passé trop de temps avec les personnages et les événements, étant trop familiarisé avec eux, ayant trop perdu de vue la légende acceptée et l'opinion régnante.

Pour la troisième, je réponds non; je l'ai trop subordonnée à la deuxième, je me suis tenu trop près des textes, je n'ai pas osé donner le coup de pouce nécessaire; peut-être n'aurais-je pas eu le talent de le donner, mais j'ai pu vérifier, pièces en main, que plusieurs des plus beaux morceaux de Michelet (par exemple Marat

rapporté en triomphe à la Convention après son acquittement, avril 1793) sont des œuvres d'imagination, des broderies admirables tissées sur un canevas historique maigre et sec. — Le grand malheur de l'homme qui ne veut pas dépasser les textes, c'est l'obligation de n'être pas littéraire; il ne peint pas; sauf lorsqu'il rencontre un témoin de talent ou un enregistreur minutieux, il n'a pas des détails appropriés et suffisants, il ne peut pas faire *vivant*, il est réduit comme je l'ai été à la déduction, à l'exposition, aux procédés classiques ordinaires.

Sur ces points-là et sur tous les autres, tout ce que vous me direz sera bien venu.

Nous avons ici un ciel admirable et la plus belle verdure du monde. Je flâne un peu; notre solitude est complète, et nos santés sont bonnes. Tâchez de venir nous voir, si vous n'êtes pas trop pris par votre famille; vous savez que vous êtes de la maison. Amitiés de tous et tout à vous.

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 22 mai 1881

Mon cher Paris, j'apprends la mort de M. Duvergier de Hauranne, il faut que Sully[1] fasse tout de suite les premières démarches, au moins pour *prendre date*.

1. M. Sully Prud'homme. Voir lettre du 29 juin 1879.

Pressez-le là-dessus, c'est important. Sa candidature en écartera d'autres qui pourraient prendre racine ; il est temps que son mérite soit reconnu, et de plus ces démarches l'occuperont, l'empêcheront pendant tout le reste de l'année de retomber dans son travail qui est nuisible à sa santé.

Merci et grand merci de votre lettre[1] que je reçois par le même courrier. Je pense comme vous sur la monotonie[2] ; ma seule réponse est que dans une matière si controversée j'avais besoin de trop prouver ; en outre, il fallait, je crois, non seulement montrer la racine et le fruit, mais faire assister à la croissance de l'arbre ; chaque chapitre ajoute un décimètre à la tige.

Mon objection contre moi-même subsiste toujours ; évidemment il ne faut pas donner le coup de pouce imaginatif comme Michelet ; mais, avec un vrai talent, on pouvait s'en tirer, ce que je n'ai pas su faire ; par exemple Macaulay a pu être critique exact et artiste

1. Réponse à l'envoi de « la *Conquête Jacobine* », et à la lettre précédente.

2. Gaston Paris à H. Taine, 21 mai 81 : « Ce que je critiquerais seulement, dans ce volume (la *Conquête Jacobine*), c'est la surabondance des faits, un peu les mêmes partout. Au fond, voilà le sentiment : les faits sont importants, nombreux, précis. Ils sont aux Archives, etc. ; y a-t-il besoin d'être Taine pour les réunir. Ce travail aurait dû être fait par un travailleur d'un moins grand talent, après quoi Taine l'aurait résumé et en aurait tiré les conclusions. — Peut-être un résumé plus rapide aurait-il aussi bien prouvé, et auriez-vous pu rejeter en note ou dans un appendice une indication très sommaire des sources si richement utilisées. Le volume me paraît un peu long ; voilà, en toute vérité, ma seule critique. »

complet. (Le Siège de Londonderry, l'état de l'Irlande en 1690, le portrait de Guillaume III.)

Si vous étiez ici, nous aurions à causer pendant des heures ; ce que vous dites sur l'inexactitude de Michelet, sur la faiblesse de sa critique, sur l'insuffisance de son érudition, est très vrai. Il a lu très peu et très mal le manuscrit. (Par exemple les 82 gentilshommes de Caen, le 10 août, etc.)

Pardon de cette lettre à bâtons rompus ; je vous serre la main bien amicalement et vous prie de parler à Sully. Tout à vous.

A M. ÉTIENNE VACHEROT[1]

Menthon-Saint-Bernard, 14 juin 1881

Mon cher Maître,

Je suis très content que la *Conquête Jacobine* ne vous déplaise pas ; ce livre a un titre auprès de vous, c'est d'être de bonne foi. — Quant à un article[2] de vous

1. Voir tome Ier, p. 43, note 2.
2. M. Vacherot écrivait le 11 juin à M. Taine :
« Il y a longtemps que j'aurais parlé de cette œuvre aussi forte que courageuse, dans la *Revue des Deux-Mondes*, si l'on n'avait ajourné mon travail à la publication de l'ouvrage entier. Vous ez sans doute pourquoi je n'aurai point cette satisfaction. J'ai tté cette *Revue* à propos d'un article qui a paru trop militant lirecteur.... Comme j'ai en ce moment beaucoup de choses à e, j'attendrai la fin de votre grand et beau livre pour en parler à mon aise. »

quelque part, ce serait un grand honneur et un grand bonheur pour l'ouvrage; vous voyez le silence systématique de toute la presse plus ou moins républicaine; on n'a pas trouvé opportune cette présentation des grands-pères aux petits-fils; on veut rester dans la légende convenue; on trouve plus honorable de faire endosser à toute la France les crimes d'une minorité infime de gredins et de fous.

Pourtant, quand j'ai quitté Paris, le secrétaire de la *Revue des Deux Mondes* à qui j'expliquais qu'il me faut trois ans pour faire un volume et que, partant, l'ouvrage ne sera complet que dans six ans, me disait que M. Buloz demanderait un article dès à présent à quelqu'un de ses rédacteurs; cela me fait encore plus regretter votre retraite.

L'âge et la fatigue sont venus; j'ai plus de peine à écrire qu'autrefois. Ma consolation, c'est que cette étude pratique me fait entrevoir quelques vérités politiques. Les deux tendances que Rousseau a fomentées, que la Révolution a développées et que nos historiens ont justifiées, à savoir la tendance anarchique et la tendance despotique, se retrouvent dans toute notre histoire depuis qnatre-vingt-dix ans : l'individu n'a pas de respect pour le gouvernement et le gouvernement n'a pas de respect pour l'individu. De là beaucoup de conséquences graves; nous sommes loin de les avoir épuisées, et l'avenir sera dur pour nos enfants.

Croyez, mon cher maître, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

A M. PETITJEAN[1]

Boringe, 26 juin 1881

Cher Monsieur et cher Maître,

C'est moi en effet qui vous ai adressé ce volume[2]. Plus on vieillit, plus le passé vous revient. Je me revois à Poissy, il y a quarante ans, vous portant la traduction très mauvaise d'une ode d'Horace et vous écoutant lire des vers de Lamartine. Que de choses depuis! Votre élève a dépouillé quantité de paperasses aux Archives, il vous offre un sommaire de tout cela, sommaire trop lourd, muni de trop de preuves; mais, dans un sujet si contesté et avec des conclusions si contraires à l'opinion régnante, il fallait prouver. — Je ne sais quand je pourrai finir le volume suivant sur le gouvernement révolutionnaire; mes textes et mon plan sont prêts; mais la santé a fléchi, l'attention n'est plus fraîche, je suis dégoûté de mes drôles, et je regrette le temps où, écrivant sur la littérature, je n'avais à décrire que de beaux talents et des sentiments fins.

Agréez, je vous prie, le souvenir de mon réel et respectueux attachement.

1. Voir tome Ier, p. 315, note 4.
2. *La Conquête Jacobine*.

A M. G. MONOD[1]

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 6 juillet 1881

Cher Monsieur,

Je vous remercie des paroles aimables que contient votre article[2], et je vous demande la permission de marquer (entre nous, pas pour le public) le point central de notre divergence.

Toute la question est de savoir en quoi consistent les principes de 89. Je ne les avais pas étudiés lorsque j'ai écrit les phrases que vous citez de moi sur Carlyle[3]; je m'en tenais à l'opinion courante, à l'impression superficielle; pardonnez-moi, si je me hasarde à croire que vous faites de même, ainsi que Michelet et tant d'autres, ainsi que la majorité des Français en 1789. — Mais Malouet, Gouverneur Morris, Mallet du Pan, Pitt, Burke et Washington ont vu plus avant dès l'abord, et j'ose dire que leur jugement a été confirmé par l'expérience. Pourtant, en 1881, c'est encore un embarras et peut-être un danger que de juger comme eux.

Les principes de 1789 se réduisent à un seul, le dogme

1. Voir tome II, p. 315, note 1.

2. Article sur le tome II de la *Révolution* (*La Conquête jac bine*) dans la *Revue historique* de juillet 1881, p. 414 et suiv.

3. M. G. Monod citait dans son article un passage de l'*Histoi de la littérature anglaise* (tome V, p. 290 de la 11e édition) « Ajoutez donc le bien à côté du mal... » jusqu'à « ...et qui a r formé l'Europe pendant que le vôtre ne servait qu'à vous ».

de la souveraineté du peuple, entendu à la façon du Contrat social. Les hommes de ce temps ont construit leur notion de l'État, non seulement *à priori*, mais avec un point de départ particulier et une méthode particulière (*Ancien Régime*, p. 303-311) ; le produit a été une théorie essentiellement anarchique (*ib.* 311-319), essentiellement despotique et socialiste (*ibid.*, 319-324) aboutissant d'un côté à une société semblable à celle des Mamelucks en Égypte ou de la garde turque des derniers Califes, de l'autre côté à un convent spartiate ou au gouvernement des Jésuites dans le Paraguay. — Voilà le moteur central des événements ; c'est le germe morbide qui, infiltré dans le sang d'une société souffrante et profondément malade, a déterminé la fièvre, le délire et les convulsions révolutionnaires. Si cela est vrai, tous les jugements que l'imagination, la sensibilité, la sympathie, portent sur les hommes de 89 et de 90, sur la Fédération, sur l'œuvre des Constituants, etc., doivent être changés ; leurs illusions, leur enthousiasme, leurs embrassades ne peuvent inspirer que de la pitié ; il me semble voir un pauvre aveugle affamé qui, ayant fourré les mains dans les mains dans un trou de rivière, croit avoir saisi un poisson et le montre triomphalement : de fait, le prétendu poisson est une vipère. De là les contradictions que vous me reprochez et qui, cela posé, n'en sont plus. [illegible] 1789 et même en 1790, beaucoup d'hommes sensés, [illegible] nêtes et même cultivés, tout en se sentant mordus [illegible] efusaient à croire que le poisson fût une vipère. [illegible] encore le cas aujourd'hui ; j'ai montré, dans les

lois de la Constituante, le double effet anarchique et despotique du dogme de la souveraineté du peuple; le volume que vous venez de lire montre ce dogme anarchique appliqué par les Jacobins; le volume que j'écris sur le gouvernement révolutionnaire montrera les Jacobins appliquant le dogme despotique; si je puis écrire le cinquième volume sur le Régime nouveau, vous y verrez, dans la Constitution de la France telle qu'elle a été fixée vers 1808, l'application des deux mêmes dogmes, non plus à l'état aigu, mais à l'état chronique. Ce qui caractérise la France depuis 1808 jusqu'aujourd'hui, ce qui la distingue des autres nations, c'est la présence des deux mêmes principes au fond de la structure politique et sociale; de là ses révolutions si nombreuses et sa centralisation si funeste. Au fond, elle a été démolie et rebâtie d'après un principe faux, dans un esprit étroit et superficiel, qui est l'esprit *classique*. Et depuis la première phrase jusqu'à la dernière de mon livre, cet esprit est mon objet unique en principal.

Pour E. Daudet [1], je ne suis pas de son avis... J'ai pu vérifier les [faits] pour Arles, Jalès et la Lozère. Le comte d'Artois et les émigrés du dehors ont pu faire beaucoup de projets et tentatives; mais il n'y a eu ni projet sérieux ni tentative réelle à l'intérieur, au moins jusqu'à la fin de 1791. Les royalistes de l'intérieur sont restés bons

1. M. G. Monod avait, dans son article, fait référence à l'ouvrage alors tout nouvellement paru de M. Ernest Daudet sur l'*Histoire des Conspirations royalistes du Midi sous la Révolution*. (Cf. la lettre du 9 mai 1881 à M. Ernest Daudet.)

constitutionnels jusqu'à cette époque et même au delà; j'en ai donné la preuve pour Arles et Nîmes; cela est vrai aussi de la Bretagne et de la Vendée. Daudet a pris les illusions de Coblentz pour des faits positifs. — Il a fallu la tyrannie Jacobine pour révolter des gens qui ne voulaient que l'observation de la loi.

Bien amicalement à vous.

(P. 415 de votre article). Je ne crois pas exact de dire que j'ai présenté la Conquête Jacobine comme « le fruit d'un plan préconçu, froidement accompli par une poignée de scélérats ». — Au contraire j'ai insisté sur ce qu'il y a de « spontané et de fatal » dans cet événement (par exemple p. 28 de la *Conquête Jacobine*, et toutes les comparaisons tirées d'une graine qui végète, d'un virus qui se répand, d'une atrophie ou hypertrophie mentale)!

A M. GEORGES SAINT-RENÉ TAILLANDIER[1]

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 20 juillet 1881

Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de l'article que vous venez de publier dans le *Parlement*; c'est la première

1. M. Saint-René Taillandier (Georges-René-Gabriel), diplomate, né à Montpellier le 17 septembre 1852. M. Saint-René Taillandier devait devenir, quelques années plus tard, par son mariage avec Mlle Chevrillon, le neveu de M. Taine.

fois, je crois, que mes idées politiques sont rattachées à mes idées philosophiques, et rien ne m'est plus précieux que de voir constater ma bonne foi. J'ai pu me tromper, mais j'ai fait de mon mieux pour voir clair et pour voir juste, j'ose assurer que la tâche est difficile. En politique, nous vivons dans un milieu d'idées toutes faites; et il est aussi périlleux que désagréable de combattre des opinions dans lesquelles tout le public a été élevé et nourri; j'avais moi-même ces opinions au début de mes recherches, et ce n'est pas sans effort ni sans chagrin que j'ai dû les quitter.

Permettez-moi de vous indiquer la réponse que je ferais aux objections qui terminent votre article. Vous justifiez la Révolution en disant qu'elle s'est maintenue en France et propagée en Europe. Il faut s'entendre sur ce mot Révolution. Si vous désignez par là l'abolition de l'ancien régime (royauté arbitraire, féodalité), rien de plus juste; non seulement en France, mais en Italie, dans la plus grande partie de l'Allemagne et en Espagne, la vieille machine était pourrie et n'était bonne qu'à jeter bas.

Mais on pouvait faire l'opération de deux manières, à la façon anglaise et allemande d'après les principes de Locke et de Stein, ou à la façon française d'après les principes de Rousseau. L'histoire contemporaine montre la supériorité de la première méthode. En France, où la seconde a prévalu, non seulement on a dû traverser les massacres de la Révolution et les boucheries de l'Empire; mais les deux conséquences fatales du prin-

cipe de Rousseau ont subsisté et continuent à se développer.

Sous le nom de souveraineté du peuple, nous avons eu les insurrections, révolutions, coups d'État que vous savez, et probablement nous en aurons encore d'autres. Sous le nom de souveraineté du peuple, nous avons la centralisation excessive, l'ingérence de l'État dans la vie privée, la bureaucratie universelle avec toutes ses conséquences. Centralisation et suffrage universel, ces deux traits de la France contemporaine lui font une organisation imparfaite, à la fois apoplectique et anémique ; à mon sens, la constitution de l'Angleterre, celle de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande et même de l'Italie valent mieux, et voilà comment l'histoire effective vient confirmer le jugement que l'analyse psychologique portait sur la théorie politique de Rousseau, de la Constituante et des Jacobins.

Je suis très loin de revendiquer seulement « le droit de l'hérédité » et de nier « le droit de la vocation ». Vous trouverez dans Darwin et dans Prosper Lucas les raisons physiologiques et psychologiques très fortes qui nous obligent à donner du jeu aux vocations ; dans les races les plus stables et les plus uniformes, il se produit des combinaisons exceptionnelles, des individus singuliers et, selon le mot de Darwin, « des variétés individuelles ». C'est pour ces gens-là que Napoléon a si bien dit : « La carrière est ouverte aux talents ». Le vrai principe politique est qu'il faut utiliser toutes les forces, celle de l'hérédité et celle de l'individualité.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de toutes mes sympathies et de toute ma considération.

A M. GEORGES SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Boringe, 6 août 1881

Monsieur, sur la première question[1], je suis tout à fait d'accord avec vous. Il est certain que l'idée de l'État, telle qu'elle est formulée dans le Contrat social, n'a été adoptée par les hommes de 89 et de 93 que parce qu'elle était conforme à beaucoup de leurs instincts secrets.

Notre société contemporaine a des racines historiques et psychologiques. Les premières sont visibles dès Philippe le Bel ; les secondes apparaissent dès les premières œuvres de la littérature française avant Joinville. Je tâcherai de montrer cela dans mon dernier volume.

Sur la seconde question[2], je ne diffère de vous qu'en partie. Certainement, nul historien ou psychologue ne peut se flatter d'épuiser le total infini des idées, sentiments, passions, circonstances et conditions qui composent la vie d'une nation donnée à une époque donnée. Mais, dans les choses morales comme dans les choses

1. La permanence, sous l'ancien régime comme sous la Révolution, des traditions politiques françaises ; centralisation administrative, omnipotence de l'État, etc.

2. Le déterminisme historique.

physiques, il y a des valeurs de différents ordres; certains caractères ont une valeur supérieure et décisive, parce qu'ils entraînent après eux et forcément une masse énorme d'autres caractères; je les appelle *générateurs*; vous les trouverez dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle. Mon ambition est de saisir ceux de la France contemporaine; j'ai tâché de les dégager dans l'Ancien Régime, je tâche de les suivre dans la Révolution, et je tâcherai de les mettre en lumière dans le Régime nouveau, en tenant compte des grandes influences qui viennent se surajouter à eux pour retarder ou accélérer leur effet. Ces influences, par exemple, sont après 1815 les applications des sciences physiques, le discrédit de l'esprit classique en littérature, la rénovation de toutes les sciences morales par la méthode expérimentale, l'exemple et l'ascendant des États réformés sur un autre type que le *Contrat social*, etc. En histoire, comme dans toute autre science, il me semble qu'il faut d'abord dégager, définir, mesurer autant que possible les grandes forces agissantes et permanentes, puis ajouter l'étude des données plus ou moins accidentelles et perturbatrices. Par ce procédé seulement on pourra déterminer l'effet total et final, et prévoir jusqu'à un certain point les grandes lignes de l'avenir. Sans doute, il y a des chances d'omission et de fausse mesure, mais, dans un demi-siècle, les historiens instruits par les faits pourront rectifier nos erreurs et suppléer à nos omissions. Vous autres, jeunes gens, vous ferez ce travail. Laissez-

moi vous dire que là est notre meilleure espérance.

L'histoire commence à peine à devenir une science; nous n'en posons que les premières bases; c'est aux hommes de votre âge à construire le bâtiment.

Croyez-moi, je vous prie, votre très obligé et très dévoué serviteur.

A M. ÉMILE BOUTMY

Menthon-Saint-Bernard, 19 septembre 1881

Cher ami, je vous plains bien[1]; c'était un ami de quarante ans, et vous avez été pour lui plus qu'un frère. Rappelez-vous tout le bien que vous lui avez fait, les services de tous les jours que vous lui avez rendus, l'intérieur que vous lui avez donné, la concorde parfaite qui s'est toujours maintenue entre vous. Je sais, et par une triste expérience, que ces sortes de pensées sont les plus consolantes ou plutôt les moins affligeantes. Rien ne peut vous empêcher de souffrir beaucoup et longtemps; ensuite on se calme, on subit la nécessité. Les morts ne sont pas malheureux, et nous-mêmes nous irons bientôt les rejoindre. J'ai senti l'an dernier combien mon propre être n'était que fumée; cela, joint à l'idée que j'avais fait pour ma mère tout ce qui était en mon pouvoir, a été l'opium qui ne guérit pas, mais qui engourdit. Je vous parle ici comme à un autre moi-

1. M. Boutmy venait de perdre son frère aîné.

même; nous avons si longtemps pensé et philosophé ensemble! Je suppose que vos idées et vos sentiments suivent à peu près le même cours que les miens. Laissez-moi vous dire pourtant ce qu'un tiers, un vieil ami doit vous dire : il faut vous soigner et vous détendre; vous avez abusé de vos forces dans cette dernière et si cruelle épreuve; il faut maintenant pourvoir à la bête autant qu'à l'âme. Venez ici tout de suite, si vous le pouvez, et sinon, dans le plus bref délai. Vous n'y trouverez pas de dissonance; je suis toujours souffrant et oisif; nous saurons tous respecter votre chagrin, et je n'aurai aucun effort à faire pour être silencieux comme probablement vous voudrez l'être. Vous savez la grande amitié et la grande estime que vous porte ma femme. Nous sommes seuls, nous n'attendons plus aucun hôte. Quant aux jeux des enfants, ce sont comme ceux des petits chats; à cette distance d'âge, ils sont d'un autre monde et ne font point contraste. Vous resterez dans votre chambre, vous irez promener seul à votre volonté. C'est quelque chose que de se sentir entouré d'amis véritables; il y a trente ans que je vous aime, et vous êtes maintenant le seul ami de jeunesse avec qui je puisse m'épancher tout à fait.

Encore une fois, venez; çà été le premier mot de ma femme. Il vous reste encore une belle carrière à fournir, une École précieuse à sauver, un livre d'inérêt supérieur à rédiger; pour tout cela, il faut rerendre des forces physiques. Certes, la vie n'est pas aie, et notre Marc-Aurèle l'a jugée juste. Mais il faut

la supporter et pour cela se maintenir sain et fort. Je vous embrasse tendrement, et je compte sur vous.

Encore une fois, tout à vous. Je remercie beaucoup M. Meyer qui a eu la bonté de m'écrire à votre place.

A M. EDMOND DEMOLINS[1]

Menthon-Saint-Bernard, 19 septembre 1881

Monsieur,

Je suis très honoré du jugement que vous portez, dans le dernier numéro de la *Réforme sociale*, sur la *Conquête jacobine*[2]. Pour la première fois, l'idée principale du livre a été dégagée. Je suis complètement de votre avis, nous sommes tous plus ou moins révolutionnaires. Il s'agit d'une méthode, de la méthode en politique, et même plus généralement de la méthode dans les sciences sociales. Si vous prenez la peine de relire le premier volume de l'*Ancien Régime*, vous verrez dans l'analyse de l'esprit classique l'origine de cette méthode. Plusieurs causes continuent à la maintenir en vigueur :

1° L'éducation classique. — Le jeune homme qui a

1. Edmond Demolins, né en 1852, directeur de la *Science sociale*, fondateur et administrateur de l'École des Roches, auteur de divers ouvrages de science sociale suivant la méthode d'observation inaugurée par A. Le Play.

2. *Réforme sociale* du 1er septembre 1881, page 153 et suiv.

fait, en rhétorique, des discours et, en philosophie, des dissertations, a pris l'habitude de déduire *a priori*.

2° L'école de droit. — Elle aussi enseigne la méthode déductive *à priori*. Notre Code et le Digeste dérivent leurs prescriptions de certains principes abstraits. Jamais, dans nos écoles, le droit n'est dérivé de l'histoire positive ou des mœurs du pays donné. La méthode allemande de M. de Savigny n'a pas pris place. A peine si l'étude du droit comparé a commencé.

3° Les écoles d'économie politique. — Jusqu'à M. Leroy-Beaulieu, l'économie politique française était purement déductive, fondée sur la théorie de la valeur en soi, de l'échange et autres abstractions.

4° Le journalisme. — Rien de plus commode pour faire un article que de partir d'un principe abstrait et d'en développer les conséquences. Il est même impossible de faire un article autrement. Tout article doit être affirmatif et aboutir à une conclusion tranchante; c'est ainsi qu'il est littéraire et lu.

5° L'ensemble des institutions françaises. — Tout y est simple, logique, fondé sur des principes uniformément appliqués à trente-six millions d'hommes.

6° Le fond d'esprit et le caractère du Français. — Il répugne à l'attention, à l'application soutenue. Il veut voir clair tout de suite, au risque de voir faux. Il aime planer haut dans l'air et même dans le vide. Il n'a s la dose suffisante de mémoire et d'imagination ur voir les détails, les circonstances, la complexité orme de la réalité vivante. Il est rhétoricien et ba-

vard. De plus, il est vaniteux et souffrirait d'avouer son ignorance et son incompétence. Quand il sait à peu près une chose, il croit savoir par surcroît tout le reste. Voyez nos médecins, chimistes, physiciens, mathématiciens à l'Assemblée nationale, ils n'admettent pas qu'il y ait des sciences morales et historiques distinctes; ils croient les savoir, en vertu d'un bon sens infus, et parce qu'ils ont étudié un coin de la nature physique; ils se croient experts et profès sur tout le groupe des sciences qui traitent de la nature humaine.

7° J'ajouterais une dernière cause, très bien exposée par M. Ferrand, dans la *Réforme sociale*[1]. — Par l'organisation vicieuse de notre régime municipal, et par le manque d'institutions libres, l'individu n'a pas, chez nous, l'éducation politique élémentaire qu'il reçoit en Suisse, en Angleterre, en Belgique. Il ne sait pas ce que c'est qu'agir en corps, constituer un bureau, nommer un président, parler au public, faire un rapport précis sur une affaire, subir la contradiction, transiger, etc. Notre système politique et administratif lui donne tous les droits et lui retire toutes les facultés; de là ses prétentions énormes et son incapacité parfaite. Un écolier d'Eton, un fendeur de bois dans l'Illinois en savent plus en politique que la plupart de nos députés.

Par cette lettre, j'ai seulement voulu vous dire combien j'étais d'accord avec vous....

1. *Réforme sociale* des 15 août et 15 septembre 1881, articles de M. Joseph Ferrand sur la *Réforme municipale en France*.

A MADAME FRANCIS PONSOT

Menthon-Saint-Bernard, 20 novembre 1881

Chère Madame,

.... Mon intention est d'essayer les deux crus et de vous demander 50 racines d'Elvira et 50 racines de Noah[1]. Nos terrains sont des alluvions mêlées de cailloux, assez souvent argileuses. La terre est très riche; toutes les herbes y poussent plus qu'on ne veut. Notre printemps (avril, mai) est assez froid, la bise et les gelées blanches nuisent souvent à la vigne. Nous faisons la vendange très tard, du 15 octobre au 1er novembre; ordinairement l'automne est beau, très doux, très clair; c'est le dernier mois avant la récolte qui fait la maturité et la bonté du vin.

Le Graindorge dont vous voulez bien vous souvenir est mort depuis longtemps, quinze ans sont un si long intervalle dans une vie d'homme! Quand je relis les livres écrits alors, je ne me reconnais plus. C'était le moment où je vous ai vue pour la première fois à Marseille; j'ai encore des notes sur cette soirée; mon ami Ponsot m'avait conduit dans la ville.

Aujourd'hui, je fais ce que vous faites; je voudrais fonder pour les miens un petit établissement local, une maison de famille, laisser ici le souvenir d'un homme

1. Les vignobles de la Savoie étant phylloxérés, M. Taine s'occupait alors de leur reconstitution au moyen de plants américains.

utile et de bonne volonté; j'espère que mes enfants resteront ici : nous y avons notre tombeau futur; leurs grands parents y reposent déjà; je souhaite que mon fils aime la campagne et ne se condamne pas à cette vie de Parisien, de citadin, qui est celle des hôtels garnis. Ajoutez que, si j'en crois mes prévisions, le séjour de Paris, ville de guerre et d'émeute, ne sera pas bon pour les années qui viennent. Vous avez grandement raison de donner à votre fils une spécialité pratique; je souhaite toujours qu'il sache l'espagnol, c'est de ce côté qu'il y a le plus de débouchés pour un homme de votre pays, actif et intelligent. Un de mes amis qui a beaucoup voyagé et vécu à l'étranger me dit que les deux langues essentielles à un commerçant, à un fabricant, à un homme d'initiative sont l'anglais et l'espagnol.

A M. PAUL BOURGET

Menthon-Saint-Bernard, 24 novembre 1881

Mon cher Monsieur, il y a plusieurs jours que je veux vous écrire; mais j'achevais un long chapitre qui m'a coûté beaucoup de peine. Me voilà débarrassé, et je puis vous remercier, d'abord de tout ce que vous avez écrit d'aimable pour moi dans plusieurs articles du *Parlement*, ensuite de votre envoi[1]. Je vous suis tou-

1. L'envoi du numéro de la *Nouvelle Revue* contenant l'article de M. Paul Bourget sur Baudelaire, le premier des *Essais de psy-*

jours avec un vif intérêt, une grande sympathie et je compte cet hiver tailler avec vous de longues bavettes.

Il en faudrait une bien longue pour vous dire toutes les réflexions que me suggère votre article sur Baudelaire. J'ai connu l'homme, j'ai beaucoup lu ses *Poèmes en prose*, j'ai peu lu et mal goûté ses *Fleurs du mal*. Je ne suis donc qu'à demi compétent. J'admire certaines phrases aiguës et intenses où vous l'égalez, je trouve votre analyse pénétrante et juste. Voici pourtant mes objections :

D'abord les écrivains que vous vous proposez d'étudier ne forment pas un groupe naturel, les psychologues proprement dits doivent être séparés des pessimistes à sensibilité suraiguë et à style surmené. A mon sens, les *artistes* qu'il faudrait ranger à côté de Baudelaire, sont d'abord les Goncourt, puis Swinburne, puis plus loin, à cause de leur style très sain, Flaubert, Henri Heine et Léopardi.

Un groupe distinct, qui n'a aucun de ces caractères, qui est plutôt scientifique que littéraire, qui juge le monde, sinon bon, du moins passable est celui de Stendhal et de Sainte-Beuve ; je voudrais pouvoir me classer au-dessous de ceux-là, mais dans leur cercle.

Ma seconde objection porte sur les excellentes et dangereuses pages 406 à 415[1]. Vous allez me trouver

chologie contemporaine. Les critiques de M. Taine portent sur le lan de l'ouvrage qui lui avait été soumis.

1. Ces pages contenaient la théorie de la décadence, modifiée ar M. Bourget d'après cette indication de M. Taine. (Voir *Essais e psychologie contemporaine*, éd. Plon, 2 vol., tome I, p. 19 et uiv.)

bien classique et Prudhomme. Mais, d'abord, en fait de style, je suis persuadé qu'il y a des règles; certaines manières d'écrire sont absurdes. Personnellement, j'ai de l'amitié pour Edmond de Goncourt, mais son style me fait l'effet d'une musique fausse et forcée, et me donne des maux de nerfs. Baudelaire, si faisandé dans ses sentiments, est parfaitement sain dans le style de ses poèmes en prose. Dans cinquante ans celui des Goncourt ne sera pas même compris, comme vous l'affirmez, par les spécialistes; voyez aujourd'hui les vers de Donne et de Cowley, de Marini et de Gongora; les spécialistes qui en auront fait l'étude y découvriront ce qui y est, l'effort outré et mal placé, l'affectation abominable, l'inexactitude, l'exagération, le décousu, la monotonie. Jamais l'épilepsie ne vaudra la santé. Là-dessus je vous demande la permission de vous renvoyer à un volume dont je corrige la réimpression, *l'Idéal dans l'Art*; j'y ai mis toute ma théorie et toutes mes preuves; je ne veux pas les répéter ici. Sans doute, à un certain point de vue, au point de vue scientifique, tout est forcé, déterminé, et par suite égal, mais c'est abuser des mots que d'appeler tout état un état normal. Il y a un beau, un bien, un idéal, des degrés dans l'idéal, des moyens plus ou moins sûrs d'exprimer l'idéal ou la réalité. — Sur ce point, les psychologues comme vous ne devraient jamais faire de concession. Tout sentiment humain a sa notation précise; en général cette notation est *d'autant plus précise qu'elle est plus simple*. Là-dessus, pensez à notre cher Stendhal,

il a bien raison de dire qu'il écrit comme le Code civil, et vous savez que la plus grande partie de la *Chartreuse* a été transcrite d'après sa dictée ou son manuscrit sans rature.

Quant aux sentiments eux-mêmes, ce n'est pas Hadrien[1], si actif et si pratique, qu'il faut comparer à un chef germain du IVe siècle, mais les imbéciles malades et affolés de ce temps, les Honorius et Arcadius, ou, si vous voulez, les Héliogabale et les Caracalla. Voyez au Vatican les bustes de ces gens-là, ce sont des idiots à tics nerveux, bons pour Bicêtre. — De ce qu'une chose est rare, il ne suit pas qu'elle soit supérieure; l'éléphantiasis est rare, et la sensibilité de Baudelaire est le commencement de la paralysie par laquelle il a fini.

Pardon de cette polémique, dites-moi en retour si vous vous portez bien, si vous tirez de votre voyage en Angleterre le sujet de quelque livre. — Moi, j'ai été las tout cet été; j'ai à peine écrit la valeur de 80 pages et je m'interromps à présent. Je passerai à Paris pour les élections académiques, mais probablement nous ne reviendrons à poste fixe que pour le 25 décembre.

Je vous serre la main bien affectueusement, et je suis tout à vous.

1. *Essais de psychologie contemporaine* (éd. Plon), p. 22.

A M. JOHN DURAND

Menthon-Saint-Bernard, 25 novembre 1881

Mon cher Durand, je viens de recevoir votre article dans le *Penn Monthly* et Mme C. nous a envoyé le numéro de l'*Atlantic Monthly* qui contient votre essai sur *French Domestic Life*. Sur le premier, si mon livre n'en était l'objet, je dirais que je le trouve très juste. Le second m'a été fort agréable et me semble très instructif. Je vous remercie de la discrétion que vous y avez mis : en disant que votre hôte était absorbé par les devoirs de la vie publique, vous avez démarqué le linge, détourné l'application que pourrait faire le gros public. Le souvenir que vous avez gardé de ma mère touche en moi des cordes profondes. Cette promenade à Thônes et cette station près de la cascade ont surgi tout d'un coup en moi comme une vision. Votre explication de nos murs et clôtures est bien intéressante; j'avoue que j'aurais de la peine à vivre dans un pays où tout le monde se croirait en droit de jeter les regards sur ma vie privée; si tout homme qui possède une notoriété quelconque doit devenir la proie des *reporters*, sa seule ressource est d'écrire sous un pseudonyme et de garder soi-même l'incognito. — Ce que vous dites de l'influence du protestantisme sur l'éducation n'est pas moins remarquable; l'ensemble de toutes les institutions protestantes me semble comme à vous destiné à rendre l'individu plus fort, mais moins heureux.

André[1], à qui j'ai fait lire la première moitié de votre étude, dit qu'il y manque des chats! ils sont ici des gentlemen, des hôtes, et occupent une place notable dans notre vie domestique. Mais peut-être avez-vous omis cette prédilection, comme une faiblesse qui à des Américains semblerait ridicule.

Je n'ai pas grande envie de lire les deux volumes de M. Parton sur Voltaire; mais dites-moi si ses autres biographies, notamment celle de Franklin et surtout de Jackson sont bonnes, bien appuyées sur de bons documents et faites par un esprit critique. Rien de plus instructif selon moi que les biographies: voyez celles de Macaulay et de Dickens; et rien de plus amusant.

Depuis un mois nous avons un temps admirable, pas un nuage, pas de vent! nous prenons le café dans le jardin. Je viens de finir mon premier chapitre, environ 75 pages d'impression, j'ai eu bien de la peine à le décrocher; j'espère que les autres seront moins difficiles, mais en tout cas, il me faudra encore deux ans. Il y a trop de faits à grouper et à condenser. Tout à vous.

A M. ÉMILE BOUTMY

Menthon-Saint-Bernard, 27 novembre 1881

Cher ami, j'apprends, avec grand chagrin, la baisse de votre santé, et, avec espoir, l'amélioration que le

1. M. André Chevrillon.

traitement vous a procurée. Dormez-vous et digérez-vous? Cela est essentiel. Je connais l'anémie cérébrale par moi-même; il n'y a rien à faire que d'éviter toutes les occasions de fatigue ou d'épuisement, et de réparer beaucoup. Ce qui doit vous peser le plus ce sont les heures vides et solitaires, après dîner jusqu'au coucher; voyez si vous ne pourriez pas avoir, pour ces heures-là, un lecteur qui vous lirait quelque ouvrage solide et peu intéressant, par exemple, *la Restauration* de Viel-Castel; rien ne détend mieux et ne prépare mieux au sommeil; l'excitation de la conversation et du monde est, au contraire, très mauvaise.

J'ai fini ces jours-ci à grand'peine le premier de mes neuf chapitres. Quoique mon rhume ne soit pas complètement fini, j'ai repris mes douches qui me font du bien; le temps est charmant, nous resterons ici le plus tard possible. Je serai le 8 à Paris pour les élections, j'y resterai trois jours et je reviendrai ici jusqu'au 25. Bien entendu, j'irai, pendant ces trois jours, vous demander une fois à dîner ou à déjeuner. Je suis très content du succès de l'École. J'ai reçu le programme du *Cercle historique*[1]; à mon sens, c'est une idée fausse; vous savez que Renan m'a dit que, fût-il obligé de s'y inscrire, il n'irait jamais. L'objet est ambigu et flotte entre

1. Le Cercle historique (ou Cercle Saint-Simon), créé par M. Gabriel Monod, s'ouvrit en 1882 et vécut jusqu'en 1902. Contrairement aux appréhensions de M. Taine, il rendit de grands services en rapprochant des hommes d'étude de milieux différents, ce qui était le but de l'institution. M. Taine lui-même y fit une fois une lecture.

deux choses possibles sans en atteindre aucune : ce n'est pas une vraie fondation ayant pour but une œuvre effective, comme la Société de Géographie ou de l'Histoire de France, publication de documents, perfectionnement de cartes, initiative de voyage ; ce n'est pas non plus un vrai cercle, un lieu d'agrément. Les dîners de spécialistes, les réunions le dimanche en petit comité chez Gaston Paris sont mieux inventés. Bref, je ne crois ni à l'agrément, ni à l'utilité, ni à l'avenir de l'institution.

Ce que vous me dites du *Globe* [1] est comique, mais la prévention et l'esprit de parti n'en font jamais d'autres. Je suis bien inquiet et bien contrarié de la marche que prend le Gouvernement. La démission de M. de Saint-Vallier et de M. Chanzy sont des symptômes ; si la conversation de M. Chanzy rapportée dans le *National* est authentique, ce symptôme est encore plus grave [2]. La brochure de Schérer [3] conclut dans le même sens. Et

1. E. Boutmy à H. Taine : « Il y avait récemment quelques mots curieux dans le *Globe* sur votre portrait des Jacobins. On le louait ; on le trouvait exact et impartial, — et savez-vous ce qu'on concluait ? Que ce type avait cessé d'être celui des Républicains pour devenir celui des Légitimistes, des Conservateurs, des adversaires de la République, et que la défiance de soi-même, la maturité des réformes, caractérisaient maintenant le parti. Ainsi vous leur servez à se rendre bon témoignage à eux-mêmes. Vous attendiez-vous à cela ? »

2. Le comte de Saint-Vallier, ambassadeur de France à Berlin, et le général Chanzy, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, avaient demandé à être relevés de leur poste lors de l'avènement du ministère Gambetta (14 novembre 1881). Le général Chanzy avait expliqué ses raisons dans une *interview* parue dans le *National* du 25 novembre.

3. *La Revision de la Constitution*, Paris, 1881.

lui qui se récriait lorsque, il y a six ans, je lui disais qu'il était un girondin !

A M. ARMAND LODS[1]

Menthon-Saint-Bernard, 4 décembre 1881

Monsieur,

Je vous suis très obligé de vos renseignements et de vos offres, mais je me ferais quelque scrupule de vous donner la peine de transcrire une délibération entière comme celle de la commune d'Héricourt. Cependant, si vous avez la bonté de m'en communiquer un abrégé, je tâcherai de l'insérer dans une nouvelle édition.

Je connaissais le fait pour Belfort ; Sauzay (*Hist. de la pénétration révolutionnaire dans le Doubs*, III, 191) mentionne l'expédition commandée par le cafetier Marcon ; mais il ne parle pas d'Héricourt.

Ce n'est pas moi qui traiterai de la guerre, des finances et de l'Église ; j'ai assez à faire avec l'histoire des pouvoirs publics. Mon dernier volume ne traitera que du gouvernement révolutionnaire, et c'est déjà beaucoup pour mes forces qui sont petites.

Je vous félicite de pouvoir étudier une histoire locale en détail et sur pièces authentiques. Il n'y a rien de

1. M. Armand Lods, publiciste, né à Héricourt (Haute-Saône) en 1854.

plus utile et de plus probant. Si vous avez des détails et des chiffres sur les élections (nombre des inscrits, nombre des votants, nombre des électeurs formant la majorité, qualité des élus, liberté de voter ou violences exercées sur les votes), vous avez en main les pièces décisives ; le fait le plus significatif de toute cette époque est le petit nombre et la basse qualité du parti régnant, et là-dessus toutes vos communications me seraient précieuses. Les renseignements donnés par A. Babeau (Troyes) et par Sauzay sont frappants, et j'en ai trouvé d'autres non moins étranges sur Belfort.

Agréez, Monsieur, etc.

A MADAME FRANCIS PONSOT

Menthon-Saint-Bernard, 13 décembre 1881

Chère Madame,

J'ai passé trois jours à Paris, pour les élections académiques, ce qui m'a permis d'aller au Ministère de l'Agriculture.... Malgré la recommandation de mon préfet, on ne peut m'accorder la permission d'emporter en Savoie des boutures de Noah et d'Elvira ; le célèbre glement s'y oppose ; très poliment, on me promet de faire envoyer par l'École de Montpellier des pépins ces deux espèces. Je les attends, mais je ne suis pas

sûr qu'ils viennent, et j'aimerais bien mieux, si vous en récoltez, les tenir de votre main.

Ce plan de vie et d'études que vous donnez à Armand me paraît très judicieux. Dans la carrière que vous lui préparez, il peut se dispenser du baccalauréat ès-sciences. L'utilité du latin est tout autre qu'on ne le croit généralement ; il ne s'agit pas d'apprendre une langue, mais une méthode d'analyse et de raisonnement. Grâce aux déclinaisons et conjugaisons, à la construction sobre et différente de la nôtre, chaque phrase devient un problème à résoudre pour l'élève, analogue aux problèmes de géométrie et d'arithmétique ; seulement, la matière du problème est morale et non physique. Comme le latin est une langue mère, et mère de la nôtre, et comme, en outre, il est une langue primitive faite par des gens moins compliqués que nous, il convient parfaitement à nos enfants. A cause de tout cela, il doit faire partie d'une éducation complète ; rarement on suit le sens exact des mots abstraits, des termes de politique, de morale, de critique, de législation, si on n'a pas passé plusieurs années, et dès l'enfance, au latin. Mais vous voyez qu'il y a des équivalents ; les bons auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, français et anglais, en peuvent servir ; avec une mère comme vous, Armand se rendra compte de ses lectures, sera interrogé sur le sens précis de chaque mot un peu général, fera des analyses et résumés, remarquera les fautes de raisonnement ou de composition qu'il aura commises. Faites-lui faire de petites descriptions et

narrations d'objets, paysages, villes, événements, voyages, dans lesquels il aura été spectateur ou acteur ; on ne doit jamais demander à un enfant des œuvres de d'imagination, ce qu'on nomme dans les écoles des « sujets de style », mais des récits ou exposition fournie *par son expérience* ; s'il les fait bien, s'il arrange ses idées en bon ordre, s'il voit les sutures nécessaires, s'il sait à volonté, abréger ou développer, surtout s'il sait résumer et conclure, il aura tout le profit du latin. Je lui souhaite d'écrire comme sa mère.

Quand je vous disais que je ne reconnaissais plus M. Graindorge, je ne voulais pas dire que je l'ai dépassé, mais que je lui ai survécu. Je sens le poids de l'âge, au moral et au physique ; me voici retiré des affaires, presque de la vie, devenu campagnard et bourgeois ; vous en avez la preuve dans mes tentatives viticoles.

Agréez, chère Madame, les assurances de ma respectueuse amitié.

A M. ERNEST HAVET[1]

22 décembre 1881

.... Pardonnez-moi encore cette fois si vous êtes choqué ; il y a une légende à laquelle j'ai cru comme les autres, mais qui, comme toutes les légendes, s'est effondrée (pour moi) sous l'étude critique....

1. Fragment de lettre au sujet de la *Conquête jacobine*.

A M. A. LEROY-BEAULIEU[1]

Paris, 2 janvier 1882

Monsieur et cher collègue,

Recevez mes vifs remerciements pour votre article[2] d'hier. Par le temps qui court, un livre d'histoire philosophique n'est guère jugé qu'au point de vue des partis, et je me félicite deux fois de l'avoir été par l'auteur de la *Russie contemporaine*.

Vous avez très bien vu que chez moi l'historien tient au psychologue. A mon sens, la psychologie doit jouer dans toutes les sciences morales le même rôle que la mécanique dans toutes les sciences physiques. Elle est la science abstraite et centrale dont les autres ne sont que les applications, ce qui ne veut pas dire que les autres doivent être faites déductivement, à la façon du XVIIIe siècle.

Je vous remercie particulièrement de ce que vous avez dit page 148. Mon but n'est pas l'histoire narrative, mais l'exposé des forces qui produisent les événements. Ces forces sont les divers groupes sociaux, avec leurs besoins, leurs passions, leurs idées, etc. Partant, ce que je dois présenter, ce ne sont pas toujours les person-

1. M. Anatole Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, né en 1842.
2. L'article de M. Leroy-Beaulieu : *Un philosophe historien, M. Taine*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1882, a été reproduit dans le volume intitulé : *la Révolution et le Libéralisme* (Hachette et Cie).

nages ou événements connus et célèbres, ce sont les faits généraux, les situations et sentiments des groupes, et pour cela les individus moyens, les scènes locales, les spécimens significatifs sont mes documents principaux.

Sur un point (fin de 153 et 154), je vous demande la permission de ne pas accepter votre critique. Je n'ai jamais imaginé que, de la noblesse française de 1789, la Constituante eût pu ou dû faire une aristocratie à l'anglaise. Je pense seulement, après avoir lu les vingt volumes des procès-verbaux des assemblées provinciales, que, dans l'aristocratie provinciale d'alors (noblesse, clergé, parlementaire, haute bourgeoisie), il y avait des éléments précieux pour faire une classe gouvernante, des administrateurs sans traitement, des conseillers locaux du pouvoir central, et même des représentants de la province auprès du pouvoir central. Je n'ai pas précisé au delà ; à distance, cela est trop facile ou trop difficile.

Si j'avais le plaisir de vous rencontrer (un très grand plaisir), je tâcherais d'obtenir de vous une définition de ces fameux principes de 89, si vagues. Comme toutes les abstractions de ce genre, ils ont le sens qu'on veut leur donner; mais si l'on cherche le sens exact dans lequel ils ont été pris par leurs promulgateurs, on ouve qu'ils se ramènent tous au dogme de la souve-ineté du peuple entendu au sens de Rousseau, c'est-lire à la doctrine la plus anarchique et la plus despo-|ue, d'une part au droit d'insurrection de l'individu

contre l'État le mieux gouverné et le plus légitime, d'autre part au droit d'ingérence de l'État dans les portions les plus intimes de la vie privée. C'est l'inverse des idées de Locke, si sages. Nous sommes infectés jusqu'aux moelles de ce vieux poison ; chez nous, tout manque, le respect de l'État et le respect de l'individu ; nous sommes tour à tour ou à la fois socialistes et révolutionnaires ; sauf un petit groupe, aussi petit que celui de Monnier et Malouet, il n'y a point de libéraux en France ; rappelez-vous ce terrible mot de Mallet du Pan : « La liberté, chose à jamais inintelligible aux Français. »

Encore une fois, merci, et croyez à mes sentiments les plus distingués, les plus sympathiques et les plus dévoués.

A UN ÉLÈVE DE PHILOSOPHIE[1]

Paris, 16 janvier

Monsieur,

Si j'avais eu l'honneur de vous donner un conseil pour vos études de philosophie, je vous aurais prié de ne point lire cette année les *Philosophes du XIXe siècle* ni l'*Intelligence*. Pour débuter, il ne faut étudier qu'un système, sinon l'esprit s'embrouille. Quel que soit le système, celui de Kant, ou d'Aristote, ou de Condillac

1. Cette lettre a été publiée dans la *Revue bleue* du 12 mai 1894. — L'année où elle a été écrite est douteuse et se trouve comprise entre 1881 et 1884.

ou de Stuart Mill, pourvu qu'il soit cohérent, on a besoin de travail et de temps pour se l'assimiler et le comprendre à fond : cette assimilation sera le meilleur fruit de votre année de philosophie. Suivez donc le cours de votre professeur, tâchez de bien posséder ce cours, d'en savoir toutes les parties et toutes les liaisons, peu importe qu'on vous enseigne l'éclectisme, ou la philosophie de saint Thomas, ou la doctrine d'Auguste Comte; l'essentiel est de saisir un ensemble, de voir les connexions qui joignent les conséquences aux principes. Cela fait, vous aurez pratiqué une gymnastique excellente, exercé vos facultés d'analyse, de généralisation et de déduction, et de plus vous connaitrez l'une des théories considérables qui ont joué ou jouent un rôle dans le petit monde des esprits pensants. Plus tard, si votre curiosité persiste, vous étudierez les autres théories; mais le seul moyen de les pénétrer toutes, c'est de n'en apprendre qu'une à la fois.

Agréez, etc.

A M. MAX MULLER[1]

Paris, 20 février 1882

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait beaucoup d'honneur et beaucoup de 'aisir en m'envoyant votre traduction de la *Critique de ι Raison pure*.

1. Voir tome III, p. 53, note 1.

Il est certain que filtrée par vous et à travers la langue anglaise, elle devient plus claire, et nul ne peut manquer d'y reconnaître une œuvre de génie. Peut-être suis-je moins convaincu et moins admirateur que vous. J'ai lu l'ouvrage, la plume à la main, dans ma jeunesse, et, à mesure que j'avançais en âge, les objections se sont multipliées dans mon esprit. A un homme comme vous on n'envoie pas de simples compliments; je prends donc la liberté de vous soumettre deux réserves principales.

L'objet de Kant, tel qu'il le définit lui-même, est la solution de la question suivante : comment les jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? A mon sens, c'est là une question de psychologie ; elle ne peut être résolue que par l'observation, l'expérience, l'analyse détaillée à demi physiologique de cas curieux, comme l'ont fait Stuart Mill et Bain, comme j'ai tenté de le faire moi-même. Aborder la question par le raisonnement pur, comme l'a fait Kant, la traiter comme un problème mathématique, par l'exclusion de toutes les solutions d'un certain ordre, c'est mal procéder et courir grand risque de se tromper.

En effet la réponse de la psychologie expérimentale et désintéressée est celle que voici :

Parmi les jugements synthétiques *a priori*, il y en a de deux espèces; les uns ne sont tels qu'en apparence; au fond ils ne sont que des jugements analytiques déguisés; une étude un peu attentive et délicate montre que l'attribut y est compris dans le sujet. Les autres ne sont pas valables ; ils ne sont que des généralisations ou des

anticipations de l'expérience; *a priori*, ils sont dépourvues de toute autorité; l'autorité qu'ils ont leur est conférée tout entière *a posteriori* par les expériences qui les confirment.

Même en supposant que ces objections soient vraies, on ne retire rien à la gloire de Kant; il a donné une solution cohérente et originale du plus grand des problèmes. A mes yeux, son mérite est d'être l'un des penseurs qui, avec Locke, Berkeley, Hume, Condillac et les psychologues anglais contemporains, nous ont appris que toute métaphysique suppose comme préalable, correctif et antidote indispensable, une psychologie.

Je vous félicite de suivre de telles études et de les concilier avec la philologie. Nos jeunes érudits semblent vouloir laisser la philosophie aux hommes de notre âge, aux hommes de cinquante ans, comme un vieux joujou peu convenable à la gravité et au positivisme de la génération nouvelle.

Agréez, cher Monsieur, etc.

A M. CHARLES RITTER

Menthon-Saint-Bernard, 5 juillet

Cher Monsieur,

e vous suis très obligé de votre envoi[1]; ces extraits

Traduction d'un *discours* du professeur Biedermann, de :h, sur David-Frédéric Strauss.

du Dr Biedermann sont très curieux, et je goûte beaucoup sa critique de Strauss. En gros, cela aboutit à peu près aux idées de notre ami M. Renan; il y a là une religion, ou plutôt un reliquat de religion qu'un grand écrivain poète peut adapter à son usage et à l'usage de quelques rares amis disséminés aux quatre coins de l'Europe. Mais faire de cela une religion enseignée, prêchée une fois par semaine, acceptable pour la grosse foule, ayant un effet pratique sur la vie courante de la majorité humaine, je n'en vois pas le moyen. Je voudrais voir M. Biedermann sortir de ses hautes abstractions, rédiger un credo, un *Prayer-Book*; alors on pourrait voir.

Encore merci et tout à vous.

A M. JOSEPH FERRAND[1]

Menthon-Saint-Bernard, 1er août 1882

Vous m'avez fait trop d'honneur, Monsieur, en publiant une lettre aussi insignifiante; je crois que si on démêlait les principes permanents du Jacobinisme, on pourrait prédire presque avec certitude la plupart des traits de la société qui se forme ou qui s'achève en France; mais pour le faire il me faudrait deux choses: beaucoup de

1. Ancien préfet, né à Limoges en 1827. La date de l'année de la présente lettre est incertaine.

santé et je n'en ai plus guère; des études pratiques comme les vôtres et je ne les ai pas.

Je vous remercie vivement de votre envoi[1]; les tentatives italiennes sont remarquables. Il me manque l'expérience *de visu* pour les apprécier ; je voudrais savoir quelle classe d'hommes arrive au pouvoir local en vertu de l'organisation que vous décrivez. Sont-ce les gens honorables, instruits, indépendants établis depuis plusieurs générations dans le pays, bref ceux que M. Le Play appelle les autorités sociales? Ou bien sont-ce des avocats sans causes ou des médecins sans clients, des bavards de café, des déclassés oisifs et charlatans comme chez nous et comme aux États-Unis? Comment sont composées les administrations municipales et provinciales ? A mes yeux, c'est là la principale question. Un régime peut être jugé par ses racines, mais il doit surtout être jugé par ses fruits.

Permettez-moi de vous demander ce travail complémentaire. L'essentiel est d'être fixé sur la *qualité* des hommes que les institutions amènent à prendre en mains les affaires publiques. Si ce sont des hommes comme les conseillers municipaux de Paris, les institutions sont mauvaises. Si ce sont des hommes comme les magistrats municipaux de Manchester, les institutions sont bonnes. Il y a une monographie à faire du magistrat municipal italien et j'espère que vous la ferez.

Je suis à Paris pendant trois ou quatre mois, du

1. Il s'agit probablement de *La Réforme municipale en France et Italie*, brochure in-8° de M. Joseph Ferrand.

1er janvier au 1er mai, 230, boulevard Saint-Germain. Si vous y passiez à cette époque, je serais bien charmé de faire personnellement votre connaissance.

Agréez, Monsieur, etc.

A M. GASTON PARIS

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 1er août 1882

Mon cher ami, vous serez le très bienvenu, et je vous remercie d'avoir combiné un si large itinéraire. Probablement vous vous rencontrerez chez moi avec Boutmy, que j'attends vers le 8 ou le 10, et la rencontre ne vous sera pas désagréable. Je n'ai vu que des extraits des lettres[1] publiées par Lockroy; le fils de cette dame était Julien de la Drôme, un petit tigre imberbe, analogue à Saint-Just où à Rousselin, plus tard philanthrope; vous voyez le milieu; je lirai cela à Paris. En ce moment, par cette chaleur, je ne suis bon à rien, j'ai si longtemps vécu avec les Jacobins que j'en suis dégoûté et incapable d'en rien écrire.

A bientôt, dans une quinzaine, j'espère, vous pense-

1. .... « Avez-vous lu les lettres de la grand'mère de Lockroy? Sinon, faites-les venir. C'est un document tout à fait rare et précieux, et qui s'encadre si bien dans votre livre qu'on vous soupçonnerait presque de l'avoir fabriqué, sans la préface de l'éditeur, qui y voit un argument triomphant contre les gens qui se permettent de penser comme vous sur la Révolution française. » (G. Paris à H. Taine, 30 juillet 1882).

rez à m'avertir un ou deux jours d'avance ; mes enfants vous embrassent ; ma femme et moi, nous vous serrons la main.

A M. BERNARD MALLET[1]

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 9 septembre 1882

Mon cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir la lettre de Carlyle à votre grand-père[2] ; « almost from the first, he sees, if not across the phenomenon and through it, yet steadily into the centre of it ». J'irais même plus loin, je crois que Mallet du Pan a vu plus avant que Carlyle et, selon moi, la raison est que Mallet du Pan avait en politique un jugement plus sûr, des principes meilleurs que Carlyle, étant simplement un libéral pratique et sensé, tandis que Carlyle est conduit par sa doctrine du *hero-worship*, par

1. M. Bernard Mallet, fils de sir Louis Mallet et arrière-petit-fils de Mallet du Pan.

2. Thomas Carlyle to J. L. Mallet, 31st october 1851. Cette lettre a été publiée pour la première fois par M. Bernard Mallet dans un article de l'*Edinburgh Review* (janvier 1885), et republiée par lui dans son livre *Mallet du Pan and the French Revolution* Londres, 1902).

Cette lettre contient le passage ci-après : « *Of all writers on the royalist side, indeed I may say on any side, Mallet seems me to have taken incomparably the truest view of the enormo-us phenomenon he was in the midst of ; with a rare sagacity, ost from the first, he sees if not across it and through it (as ight say), yet steadily into the centre of it, and refuses to be ildered, as the others are, by what is of the superficies merely.*

son inclination vers le despotisme de l'État, par ses réminiscences de Cromwell et de la dictature puritaine.

Si vous pouvez retrouver les lettres adressées aux gouvernements de Vienne, de Portugal et de Berlin, il est probable qu'elles feront une suite précieuse et peut-être digne d'être publiée à part. C'est à vous de choisir et d'aviser; M. Albert Sorel, professeur à l'École des sciences politiques, est en France l'homme le plus compétent sur ce sujet et sur cette époque, le plus capable de donner conseil à M. Michel et à vous.

Quant au nombre de volumes que M. Plon compte publier[1], ce sera d'abord deux, puis, en cas de succès, deux autres. Mais, d'après ce que j'ai lu de Mallet du Pan, mes présomptions sur ce que je n'ai pas lu sont telles que je crois à un grand succès. C'est un titre de noblesse pour vous que d'avoir un tel bisaïeul, et tout ce que vous publierez de lui tournera à sa gloire autant qu'au profit du public. Si cela est possible, il faudra tâcher de mettre en tête de l'édition une réduction du portrait que vous m'avez donné.

Nous serons très heureux de vous revoir à Paris cet hiver; ma santé est médiocre, et je prolongerai mon séjour ici jusqu'à la fin de décembre.

Agréez, cher Monsieur, les assurances de mes sentiments très distingués et très dévoués.

1. *La Correspondance inédite de Mallet du Pan avec la Cour de Vienne* (1794-1798) a été publiée en 1884 par les soins de M. André Michel, avec une préface de M. Taine (Plon, Nourrit et Cie).

AU COMTE DE MARTEL

Menthon-Saint-Bernard, 16 novembre 1882

Cher Monsieur,

Je vous suis très obligé de la note sur Danton que vous voulez bien m'envoyer. M. de Sybel a déjà marqué quelque chose de ses velléités pacifiques et diplomatiques. Sur son courage physique, je ne sais rien de précis, je vois seulement qu'il est bien mort. A mon sens, c'est surtout par dégoût qu'après septembre 1793 il a lâché le gouvernail; il fallait être aussi raide et aussi borné que Robespierre pour se décider à pousser jusqu'au bout dans le système de la guillotine.

Je vous félicite d'avoir presque fini vos deux volumes; les rectifications à faire à M. Thiers sont très nombreuses; je viens de relire les volumes de Lanfrey qui en apportent déjà beaucoup. Pour moi, la santé m'a manqué cette année; depuis plusieurs mois j'ai dû cesser de travailler et je reviendrai à Paris avec très peu de besogne faite.

NOTE

22 avril 1883

(En écrivant le 3e chapitre du tome III de la Révolution).

Plus j'étudie les choses morales, plus j'y trouve au

fond des notions mathématiques. Là aussi, il s'agit de noter des quantités, et il faut y arriver pour parler avec précision. Je ne me suis jamais contenté que lorsque j'ai pu en esthétique, en morale, en politique, en histoire, démêler ces notions mathématiques. Voici les principales :

1° La notion de génératrices. (Le rectangle en mouvement générateur du cylindre, le demi-cercle tournant générateur de la sphère.) De même, la faculté maîtresse, l'effet d'une situation ou circonstance influente et prédominante.

2° La notion de fonction. (Le cube fonction de son côté, le carré ou cube, fonction de sa racine.) De même, les facultés ou inclinations d'un individu, d'une époque, d'une nation, d'une race, sont fonctions les unes des autres. (Mon principe des connexions.)

3° La notion de fonction en général avec un exposant spécial, ou plus généralement de fonction à plus d'une variable. (La puissance est une fonction générale de la racine; ajoutez-y tel ou tel exposant spécial, vous avez le carré, le cube, telle ou telle puissance.) De même l'Idéal en Esthétique. C'est une puissance du réel existant et ambiant, une puissance en général. Ajoutez-y l'exposant spécial, tel degré d'idéalisation, et vous avez le degré de transformation que ce réel ambiant subit, très différent dans Téniers et Rubens.

4° Les notions de maximum, de minimum et de limite. Toutes les données sociales, économiques et politiques, que je viens d'examiner en définissant par ces

notions, par exemple, la quantité réelle ou possible de liberté, de sécurité, de production utile etc. En général ce sont là des valeurs à plusieurs facteurs dont l'un baisse à mesure que l'autre croît, et réciproquement, en sorte que ladite quantité est une variable rigoureusement déterminée et unique.

5° La notion des imaginaires ($\sqrt[2]{-a}$).

Presque toutes les conceptions métaphysiques (l'intelligence parfaite, la puissance absolue) sont dans ce cas; à savoir, des assemblages de contradictoires déguisés par le vague des notations. Notamment la notion d'infini moral est contradictoire.

6° La notion de moyenne (entre un certain nombre de quantités). Cette moyenne devient alors une mesure à laquelle on rapporte les autres, selon qu'elles sont au-dessus ou au-dessous et plus ou moins. Presque tous les adjectifs par lesquels nous qualifions une personne ou une chose sont de ce genre; bon, méchant, courageux, poltron, prodigue, sobre etc. Et nombre de substantifs très importants, par exemple valeur indiquant la moyenne de l'attrait mesuré par la moyenne du sacrifice, dans un groupe donné de vendeurs et d'acheteurs.

7° Toutes ces notions sont des dépendances de la notion de quantité. Par suite, la notion essentielle dans les sciences morales est celle de quantité, et l'objet essentiel est de définir et mesurer les quantités données, c'est-à-e de distinguer leur espèce, puis, dans cette espèce, les rapporter à une unité choisie. Tout l'art de ıser et d'écrire consiste en cela.

8° Ajoutez-y, notamment dans les choses sociales et politiques, les notions mécaniques de force mesurable, de force antagoniste, équilibre, de levier et de poids.

AU COMTE DE MARTEL

Menthon-Saint-Bernard, 9 mai 1883

Cher Monsieur,

Je vous suis très obligé de votre envoi[1], et j'ai lu votre livre avec un grand profit. Il est le premier ouvrage de critique sérieuse et compétente sur le grand livre de M. Thiers et il n'y avait que vous pour le faire ; il a fallu votre patience, votre exactitude, votre connaissance admirable des documents.

Je savais quelque chose de la légèreté et du chauvinisme de M. Thiers[2], notamment par les critiques anglaises, à propos de la bataille de Trafalgar, mais je ne savais pas à quel point il a poussé la légèreté. C'est un méridional, qui a une grande facilité d'assimilation et qui bâcle. Cela explique comment, si occupé d'ailleurs,

1. *Les Historiens fantaisistes, M. Thiers*, Paris, 1883.

2. Le lecteur ne s'étonnera pas de la sévérité du jugement porté ici sur M. Thiers, comparé à l'opinion qu'en avait M. Taine quelques années auparavant (voir lettre à A. Dumas du 17 mai 1878). Ces cinq années passées à travailler lui-même sur les textes et documents l'avaient rendu sévère à l'égard de la méthode historique de M. Thiers.

il a pu faire ces vingt volumes. La conscience historique lui manquait ; il n'aurait jamais pu tant écrire, s'il avait donné le temps nécessaire à chaque morceau de son livre.

Je sais par expérience personnelle la masse de documents qu'il faut contrôler et rapprocher pour avoir l'idée à peu près exacte d'une scène comme le 14 Juillet, les 5 et 6 Octobre, le 2 Septembre et le 31 Mai. Le colonel Charras a passé un an et davantage à étudier l'affaire de Waterloo ; Macaulay a employé sept ans à écrire, en deux volumes, l'histoire de 1689 à 1697. Je crois me rappeler que votre 9 Thermidor vous a coûté dix-huit mois. A mon sens l'explication que vous donnez des erreurs de M. Thiers est très suffisante ; il n'y a pas besoin de chercher au-delà. On voit sa manière de travailler, sans copies exactes, sans notes précises et de sa main, de mémoire ou sur le rapport d'un secrétaire, avec le besoin de faire vite un effet d'ensemble, un récit plausible pour le commun des lecteurs, avec l'habitude de ne pas peser les mots, de se contenter d'un à peu près en fait de style, avec la précaution très prudente de ne pas intercaler les textes authentiques dans son texte, avec le goût bourgeois de l'expression noble et vague, de la fausse décence, avec le lâché et le sans-gêne de l'improvisateur toujours coulant et toujours vulgaire. Tout cela sera senti un jour ; mais présentement, comme tous les hommes qui ont marqué dans la politique, il ne peut être qu'une idole aveuglément adorée ou injuriée dans sa niche.

Agréez Monsieur, etc.

A M. ERNEST RENAN

Menthon-Saint-Bernard, 6 juillet 1883

Mon cher ami, vous allez nommer à la chaire de Législation comparée au Collège de France. Si votre voix n'est pas promise, je vous prie de considérer les titres de M. Jacques Flach qui a suppléé deux fois M. Laboulaye ; je le connais depuis plusieurs années, je l'ai entendu professer, et je crois qu'il a tous les mérites requis, une ample érudition, des habitudes critiques, la connaissance historique et théorique des législations, beaucoup de conscience et de sagacité, une vie de vrai savant bien commencée et bien conduite ; il représentera la France de ce côté où elle est si peu représentée, surtout à cause de la routine judiciaire et de la méthode déductive dans lesquelles s'obstine l'École de Droit. Vous savez, mieux que moi, la fin du droit romain et du moyen âge ; si vous causez avec M. Flach, vous verrez, je crois, que sur le terrain, il promet de travailler comme M. de Savigny. Il y a dix ans, il était encore un peu allemand pour la composition et le style. Je crois qu'aujourd'hui, sans rien abandonner de sa solidité et même après avoir approfondi sa spécialité, il a gagné les qualités françaises d'ordre et de diction qui, au Collège de France, ne sont pas à dédaigner.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas de l'avis de M. Scherer ; son article est de la critique de journal, avec un fond d'aigreur, des intentions de péda-

gogue, et la volonté d'être fin et compréhensif, sans être ni l'un ni l'autre.

A M. PAUL BOURGET

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 30 juillet 1883

Mon cher Monsieur Bourget,

Vous êtes un ami et un admirateur de M. Coppée, et vous m'aviez promis cet hiver de me choisir vous-même des passages que vous préférez dans son œuvre. Puisqu'il se présente à l'Académie, indiquez-moi ces passages. J'ai ses livres ici et du loisir ; je lirai en conscience avec une attention de critique. Personnellement M. Coppée m'est très sympathique, son originalité, son talent, son honorabilité sont incontestables. Mais vous savez que les anciens comme moi ont quelque peine à s'habituer à une métrique, à un vocabulaire, à des sujets et à des sentiments nouveaux, bref à ce que vous appelez l'École Moderne.

Je ne vous remercie plus de ce que vous dites si souvent de moi dans le *Parlement*; si j'en mérite le quart, je dois me trouver trop heureux, et mon travail aura été utile. — Continuez vos efforts pour retrouver les por-t ns perdues de Stendhal et remerciez de ma part l Elemir Bourges; je viens comme tous les ans, de l re la *Chartreuse*, *Lucien Leuwen*, *Rouge et Noir*, les *oniques*; la *Chartreuse* me stupéfie toujours et

m'enchante après quarante ou cinquante lectures. G. Paris m'avait donné le numéro des Extraits Italiens qui sont déposés à la Bibliothèque et que M. Bourges a fait traduire en partie ; mais j'ai été détourné, je n'ai pas eu le temps d'y aller voir. Il faudrait passer quelques mois à Grenoble où ses papiers sont déposés ; M. Colomb, l'exécuteur testamentaire n'a pas publié tout. — Si l'ouvrage historique[1] dont vous parlez existe, ce serait un trésor sans prix ; mais avec les façons de Stendhal, je crois bien qu'il n'était pas fait ; Stendhal le mentionnait comme fait, probablement pour avoir l'impression de son correspondant.

Je vais beaucoup mieux, et je travaille rudement. Donnez-moi de vos nouvelles ; de mon village, j'ai le plaisir de vous suivre dans le *Parlement*, et, sincèrement, c'est un plaisir.

A M. FRANCIS POICTEVIN[2]

Menthon-Saint-Bernard, 4 octobre 1883

Monsieur[3],

Je n'ai pas lu *Païenne* de Mme Adam ; mais il y avait du courage à publier sa lettre en guise de préface. Je

1. Ouvrage sur la cour de Napoléon, dont Stendhal parle dans sa correspondance comme ayant été écrit complètement.
2. Homme de lettres, né à Paris, en 1854.
3. Cette lettre a paru dans l'*Événement* du 7 octobre 1883, précédée des lignes suivantes :
« Le jeune auteur de *Ludine*, si maltraité par Mme Adam, a reçu

me hasarde donc à vous répondre; un écrivain brave comme vous l'êtes ne souhaite pas les politesses banales.

Sur le fond, je suis en partie de votre avis. Les demi-détraqués, les demi-imbéciles, les demi-pervertis sont un objet d'étude intéressant et instructif. En histoire naturelle, les animaux inférieurs sont reconnus maintenant comme les plus importants; vous avez lu les recherches de Darwin sur les polypiers et sur les vers de terre. Les parasites, la vermine, les microbes de toute espèce ont un rôle de premier ordre dans le monde social comme dans le monde physiologique, et l'observateur de la nature humaine a, comme le naturaliste, les plus fortes raisons pour les décrire.

Je crois même qu'aujourd'hui, en France du moins, ces raisons sont tout à fait décisives; probablement avant la fin du siècle, M. Homais, M. Joseph Prudhomme seront les rois incontestés et absolus de notre pays. C'est pourquoi notre ami Goncourt a très bien fait de nous montrer Jupillon et son successeur le peintre d'enseignes. Reste à savoir si ces personnages, si importants dans la science, doivent et peuvent occuper la même place dans l'art. Je ne le crois pas. Vous me dites que vous avez lu ma *Philosophie de l'Art*; permettez-moi de vous prier de relire l'*Idéal dans l'Art* (sur le degré d'importance et sur le degré de bienfaisance des caractères).

M. Taine une curieuse lettre que nous nous faisons un plaisir publier. Une lettre de M. Taine est toujours une bonne fortune, mais celle-ci contient des enseignements particuliers. Il est [illegible]n entendu que cette publication n'enlève rien au récent article notre collaborateur George Duval. »

Vous y trouverez les motifs de mon opinion. — A mon sens, l'art et la science sont deux ordres différents; quand, par les procédés du roman, vous créez un personnage, c'est un personnage composé, inventé; ce n'est jamais le personnage réel, existant, le vrai document scientifique; comme document scientifique, le vôtre n'a qu'une valeur douteuse et secondaire. Donnez-moi à sa place des lettres authentiques, un journal intime et daté, des interrogatoires de tribunal, et, à chaque citation caractéristique, ajoutez votre commentaire. A cet égard, le meilleur exemple a été fourni par Carlyle, *Oliver Cromwell's Letters and Speeches*; il date, restitue avec un scrupule admirable les moindres billets, paroles, écrits et discours de son personnage; puis, en caractère d'imprimerie d'une autre espèce, il ajoute ses réflexions, et son style, très pittoresque, très psychologique, a des analogies avec celui de MM. de Goncourt et avec le vôtre. — Si, au lieu d'un grand homme puritain, vous voulez décrire de la même façon un individu moyen, ou même un avorté, un détraqué quelconque, le document indispensable ne vous manquera pas : Leuret en a publié plusieurs dans ses *Fragments Psychologiques*. Alors, je suivrai avec un vif intérêt votre commentaire, car il portera sur des faits qui ont eu lieu, sur des paroles qui ont été prononcées. Peu m'importera la laideur ou la platitude du sujet; on n'a pas de répugnances, on ne sent pas les mauvaises odeurs dans une salle de dissection, car on est payé par la vue directe, incontestable de la réalité positive. Dans le roman, je subis gratuitement les mau

vaises odeurs, et, en somme ce qui m'en reste, c'est un renseignement sur l'écrivain.

Pour ce qui est de la forme, je sens, je goûte toutes vos recherches et trouvailles de style. Quoique d'une autre école, je comprends la vôtre; je tâche de faire abstraction de mes préférences, je vois chez vous un système complet et cohérent. C'est une musique nouvelle, à une octave plus haute, avec des intervalles différents, adaptée à une sensibilité très particulière, inépuisable en effets aigus et forts, éveillant à chaque instant des demi-visions brusques, provoquant des tensions extrêmes et prolongées de l'âme, de l'esprit et des nerfs, bref assez analogue, selon moi, à la musique des Hongrois et des Tsiganes.

Bien entendu, on ne peut pas contester un système de musique; tout dépend de son adaptation aux oreilles qui l'écoutent. Écrire, c'est pêcher un à un dans un pot d'encre de petits caractères noirs, et, au moyen de ces caractères alignés, faire passer des idées et des émotions dans l'âme du lecteur. Par conséquent, l'essentiel est de savoir quel sera le lecteur. Or, selon moi, le lecteur moderne est un homme à peu près cultivé et intelligent, comme nous en connaissons beaucoup : ingénieur, avoué, professeur, officier, propriétaire, rentier, étudiant, jeune architecte ou peintre, fort occupé de ses plaisirs et … ses affaires, n'ayant à nous donner qu'un minimum … tention et de loisir. Tâchons donc qu'il nous … prenne aisément et à fond. Ménageons ses habitudes … prit, ne lui imposons pas une contention extrême;

songeons qu'il a difficilement les demi-visions du peintre, les vives secousses intérieures de l'artiste et du poète; n'exigeons pas de lui une sensibilité spéciale et une éducation spéciale. Chacune de ces deux conditions se rencontre une fois sur cent, et, partant, ces deux conditions réunies se rencontrent une fois sur dix mille. C'est beaucoup réduire son public présent et surtout son public futur. Mon opinon est qu'un écrivain français doit en écrivant se figurer qu'il va être lu par un étranger instruit, curieux, amateur d'idées neuves, versé dans la littérature française depuis Montaigne jusqu'à Chateaubriand, par un Suédois, par un Français du Canada, qui n'est jamais venu à Paris et qui ne connait que nos livres.

Veuillez, Monsieur, agréer cette discussion comme un hommage rendu à votre perspicacité d'observateur, à votre conscience d'écrivain, à votre talent d'artiste, et croyez-moi, votre très dévoué serviteur.

A M. PAUL BOURGET

Sur une carte de visite, 1er novembre 1885

Merci, mon cher Monsieur, je viens de relire le tout[1]; c'est à relire deux fois, il y a profusion d'idées. — Mon objection permanente et capitale est toujours la même;

1. Les *Essais de Psychologie*, réunis en volume.

j'espère que nous l'examinerons ensemble et de plus près à Paris. Vous avez l'air de considérer comme de valeur égale, au moins à un certain point de vue, les œuvres et les esprits des époques saines. A mon sens, vos preuves sont insuffisantes, et y a là une [lacune]. Que tout, physiologie, psychologie, histoire, puisse et doive être considéré au point de vue déterministe, mathématique et géométrique, cela est certain ; mais cela n'exclut pas un autre point de vue non moins important, celui où l'on compare des valeurs de même espèce, comme plus ou moins grandes l'une que l'autre, ou comme rapportées à l'unité. Tel est le point de vue parfaitement légitime et distinct de l'esthétique, de la morale, de la politique, etc. Il y a là des sciences analogues à la portion de la géométrie dans laquelle on examine quelle est la droite la plus courte ou la courbe la plus longue, ou la surface qui enveloppe le plus de volume ; il y a là aussi des théorèmes qui ne sont point du tout annulés par les autres.

A vous, et compliments pour votre article sur Oxford [1].

1. *Sensations d'Oxford* parues dans la *Nouvelle Revue* et reproduites dans le 2e vol. des *Études et Portraits*. (3 vol. chez Plon.)

A M. ALFRED FOUILLÉE[1]

Menthon-Saint-Bernard, 4 novembre 1883

Je n'ai pas voulu, Monsieur, vous répondre et vous remercier, avant d'avoir eu le plaisir de vous lire. Je viens d'achever *la Critique des Systèmes de Morale*[2]; vous êtes un terrible dialecticien, d'autant plus que vous ajoutez à l'art de raisonner l'élan, le trait, les images. Je vous félicite de tout mon cœur, et à double titre, comme écrivain et comme philosophe.

Vous avez grand raison de dire que je n'ai indiqué mes idées sur la morale qu'en quelques traits jetés en passant, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites d'avoir recueilli et discuté des formules esquissées il y a 28 ans et par une plume de jeune homme. Si j'avais eu le loisir nécessaire, je ne serais pas entré sur votre terrain métaphysique; il vous appartient en propre. J'aurais traité ce que vous appelez la physique de la morale, selon la méthode anglaise, avec cette différence qu'au lieu de prendre mon point de départ comme Darwin dans les sociétés animales, je l'aurais pris dans les sociétés humaines, dans l'histoire, j'aurais traité la morale comme j'ai traité l'esthétique, expérimentalement, en analysant et comprenant les principaux

1. Philosophe français, membre de l'Institut, ancien maître de conférences à l'École Normale supérieure, né à La Pouëze (Maine-et-Loire), en 1838.

2. A. Fouillée, *Critique des Systèmes de Morale contemporains*, Paris, 1883.

systèmes de morale pratiqués (et non pas seulement professés) en Chine, chez les Bouddhistes, chez les Grecs du temps de Cimon et les Romains du temps de Caton l'Ancien, dans le Christianisme primitif, en France sous saint Louis, dans l'Italie de 1500, dans l'Espagne de 1600, etc.; et j'aurais tâché de finir par un chapitre intitulé de l'*Idéal dans la vie* analogue à celui que j'ai écrit sur l'*Idéal dans l'art.* — A mon avis, les diverses sciences morales, esthétique, morale, politique, logique, économie politique, ne peuvent devenir stables et progressives que si l'on suit à peu près cette méthode. Le temps m'a manqué pour l'appliquer tout au long; j'espère pourtant que mon quatrième volume vous présentera un chapitre où je suis arrivé, par le procédé historique, à présenter une idée objective, positive, et non pas seulement personnelle, du droit et de l'État.

J'ai quelque scrupule à contester celle de vos argumentations qui me concerne; puisque j'accepte les autres réfutations, je devrais accepter la mienne. Pourtant je crois que le mot « prestidigitation » (p. 54) est inexact[1].

1. M. Fouillée écrit (p. 54) : Il nous semble qu'un abus de langage analogue se retrouve chez M. Taine.... M. Taine dit que la moralité est une simple question d'étendue dans les jugements et les sentiments, ou comme disent les logiciens classiques, d'extension.... « Le jugement universel, dit M. Taine, surpasse en grandeur le jugement particulier..., donc le sentiment et le motif vertueux surpassent en grandeur le sentiment et le motif inté-r é ou affectueux; c'est ce que l'expérience confirme, puisque n ; jugeons le motif vertueux supérieur en dignité, en beauté, i ératif, sacré. » On voit les métamorphoses que la prestidigit. n intellectuelle fait ici subir à l'idée de grandeur qui, de I ment logique, devient esthétique et morale....

L'idée est plus grande quand elle a tous les hommes pour objet au lieu d'un seul homme. De même le sentiment, l'amour, est plus grand quand il a pour objet tous les hommes au lieu d'un seul homme. Selon moi le parallélisme est rigoureux, et la beauté du sentiment comme de l'idée est proportionnelle à la grandeur de son objet. — Vous ne rétorquez pas rigoureusement la maxime; ou du moins vous ne la prenez pas au sens où je l'ai prise. Quand je dis qu'elle pousse l'homme généreux à se jeter à l'eau pour sauver un enfant qui se noie, je veux dire qu'il se jette à l'eau en vertu d'un sentiment qui lui fait considérer toute vie humaine comme précieuse, la sienne comme précieuse aussi, mais pas plus que celle de l'enfant qui se débat, en sorte qu'il est porté à risquer la sienne pour sauver l'autre qui indubitablement sans ce risque couru serait anéantie; bref il applique cette phrase de Cicéron: *ne se quisquam plus quam alium deligat*. — Il n'y a là aucun jeu logique mais seulement une observation de fait.

Sur les sensations inconscientes, je ne suis pas sûr, après avoir lu vos articles de la *Revue des Deux Mondes*[1], que nous prenions le mot *conscience* dans le même sens. Je ne prends jamais ce mot comme M. Renan ou comme les Anglais au sens d'esprit, de monde moral et mental (*consciousness.*) L'acte de conscience est pour moi la connaissance que nous avons de nos états interne t

1. *La vie consciente et la vie inconsciente*, *Revue des* [illegible] *Mondes* des 15 octobre et 1er novembre 1883.

notamment de nos sensations. Il consiste essentiellement en une répétition, laquelle est opérée par un organe physiologique spécial, les cellules grises de l'écorce. Le pigeon ou le rat à qui l'on a retranché cette calotte superficielle, le cochon d'Inde à qui M. Vulpian sectionne les deux pédoncules cérébraux en avant et au-dessus de la protubérance a des sensations intactes et complètes; mais il n'en a plus conscience, je veux dire qu'il ne les connait plus au moment où il les a, et partant, il ne s'en souvient plus, les organes répétiteurs de la sensation n'existant plus ou ne les répétant plus.

Pourquoi n'avez-vous pas passé par Menthon cette année en allant au Midi? Tâchez de le faire une autre année, ou de revenir à Paris avant avril. Il n'y a personne avec qui j'aurais plus de plaisir à causer qu'avec vous et avec M. Guyau[1], et vraiment on ne cause pas suffisament par lettres.

Agréez, je vous prie, etc.

A M. OSCAR BROWNING[1]

Menthon-Saint-Bernard, 15 novembre 1885

Mon cher Monsieur,

Je n'ai pas lu en manuscrit la correspondance de

1 [M]arie-Jean Guyau, neveu de M. Fouillée, ancien professeur de [phi]losophie à Condorcet, né en 1854, décédé à Menton en 1888.

2 [M]. Oscar Browning, né à Londres le 17 janvier 1837, professeur [d]'histoire à l'Université de Cambridge.

Lord Gower; mais, autant que j'en puis juger par le dehors, je crois que la publication en serait très utile[1]. Des hommes compétents qui m'ont parlé de ces dépêches m'ont déclaré qu'elles étaient de la plus haute importance; elles embrassent toute la période qui s'étend depuis le rappel du duc de Dorset jusqu'au 10 août 1792. Les jugements et impressions d'hommes compétents sont très rares à cette époque et d'autant plus précieux. Les dépêches de Gouverneur Morris à Washington et du baron de Staël à sa cour nous ont déjà beaucoup appris ; celles de Lord Gower compléteraient nos renseignements et contribueraient certainement à porter la lumière dans ce chaos de bavardages où presque tous les lecteurs se noient aujourd'hui. Je donnerais cinq cents volumes de journaux, pamphlets et brochures pour les lettres qu'un ambassadeur, homme d'Etat, écrit sur place de semaine en semaine, au premier ministre de son pays ou à son souverain.

Agréez, cher Monsieur, etc.

A M. A. BABEAU

Menthon-Saint-Bernard, 30 mai 1884

Monsieur,

Je suis votre obligé depuis longtemps, et vous savez

1. M. O. Browning publia cette correspondance sous ce titre : *The Despatches of Earl Gower* (Cambridge, 1885).

peut-être avec quel profit je me suis servi de vos livres dans mes *Origines de la France contemporaine.* Je voudrais vous devoir encore un service historique, et je prends la liberté de vous le demander.

J'ai des renseignements sur l'accroissement de la mortalité dans plusieurs villes de France, pendant les années II, III, IV, surtout pendant les années II et III. (septembre 1793 à septembre 1795). Ces relevés existent-ils pour Troyes et pourriez-vous me les procurer? Il s'agit d'avoir le *chiffre annuel moyen des décès* pendant les dix dernières années de l'ancien régime et de le comparer au chiffre des décès de l'an II et de l'an III. Dans les villes où l'on a ces relevés l'accroissement de la mortalité est au moins de moitié en sus; par exemple, s'il mourait par an 2 personnes sur 60 avant 1789, il en meurt 3 dans l'an II et 3 dans l'an III. Vous voyez l'importance de ces chiffres pour évaluer l'influence de la misère et de la disette.

Bien entendu, je ne me hasarde à vous demander ce renseignement que si les relevés sont déjà tout faits; je serais désolé que vous prissiez la peine de faire des additions si longues.

Vous avez travaillé comme moi aux Archives de Paris, et vous connaissez sans doute les six grosses liasses de la mission du représentant Albert (D § I, 1 à 6); j'ai trouvé en outre un carton très curieux E^{7}4421, contenant le registre du Comité révolutionnaire établi à Troyes par Garnier, puis par Rousselin, avec 76 pétitions et réclamations des personnes taxées, et des renseigne-

ments précis, locaux, nominatifs sur les situations, les fortunes, l'actif, le passif, le revenu de chacun, bref sur la situation économique en pleine Terreur. Peut-être ce carton vous fournirait-il des illustrations pour la prochaine édition de votre *Histoire de Troyes*. J. Babeau (probablement un de vos grands parents) y est taxé à 8000 francs et son fils à 2000.

Agréez, Monsieur, les sentiments de sympathie et de haute considération de votre dévoué confrère.

A M. JOSEPH HORNUNG[1]

Menthon-Saint-Bernard, 11 juin 1884

H. Taine prie Monsieur J. Hornung d'accepter ses très vifs remerciements. Il avait eu l'honneur de voir M. Amiel à Genève, et ce livre, si intéressant, si sincère, excite en lui autant d'admiration que de regrets. Un anneau d'or fin dans une chaîne d'acier parfaitement tissée; à cause de l'or, l'acier a cassé. Le public a beaucoup perdu; mais, par cette révolution posthume, il jouit d'une âme.

Encore merci.

1. Voir t. III, p. 286, note. — Cette lettre répond à l'envoi du *Journal intime* d'Amiel, dont M. Hornung était exécuteur testamentaire.

A M. ÉMILE TEMPLIER

Menthon-Saint-Bernard, 20 juillet 1884

Mon cher Monsieur,

Je viens d'achever le quatrième volume, son titre est le *Gouvernement révolutionnaire*. C'est la fin de la deuxième partie : le dernier chapitre conduit les événement jusqu'au 18 Brumaire. D'après le manuscrit et l'imprimé du volume précédent, celui-ci sera un peu plus gros, et, selon mon calcul, contiendra 580 pages.

Maintenant voici la question : pouvons-nous publier pour le 15 novembre prochain[1]. Je ne pense pas que vous vouliez publier en décembre 1884 ni en janvier 1885, à cause de vos publications spéciales du Jour de l'An.

Tout est fini, y compris les notes et la préface. Mais j'ai besoin de reviser soigneusement et probablement de recopier une grande partie, d'abord pour vérifier chaque phrase au point de vue littéraire comme au point de vue historique, ensuite pour avoir un double en cas de perte partielle du manuscrit à la poste ou à l'imprimerie, perte que je ne pourrais plus réparer. Ce travail va me prendre beaucoup de temps, outre celui de la correction des épreuves; mais j'aimerais mieux paraître le 15 décembre, si vous pensez que d'ici là le temps suffira. ...es-moi votre avis; si c'est oui, je vous enverrai le

1. Le volume parut en effet au mois de novembre 1884.

manuscrit par morceaux, le premier tiers d'abord.

Je vous serre la main bien amicalement; ce livre va faire hurler, bien plus haut que les précédents, et j'aurai grand besoin de mains amies. Tout à vous.

A M. GEORGES PATINOT[1]

Menthon-Saint-Bernard, 11 août 1884

Cher Monsieur,

Une accouchée d'hier n'est pas disposée à recommencer, fut-ce pour un enfant plus petit[2]; excusez-moi, je vous prie, d'autant plus que l'enfant d'hier exige des soins minutieux; je le nettoie, pour le montrer le 15 novembre prochain, et c'est une longue opération. Je réserve pour les *Débats* un peu avant cette date, la préface qui fera deux ou trois colonnes. J'espère que vous l'accepterez. Pour le livre de Marc Monnier, il est charmant, c'est presque un tour de force; plusieurs chapitres auraient pu paraître en variétés dans les *Débats*; mais je suis si loin de la littérature à présent que je ne puis m'en charger.

1. Charles-Philippe-Georges Patinot, ancien préfet, directeur du *Journal des Débats* (à partir de 1883), né à Paris en 1844, décédé en 1895.

2. M. Patinot demandait à M. Taine un article pour le *Journal des Débats*, sur le volume de M. Marc Monnier, *La Renaissance de Dante à Luther*, Paris, 1884.

Vous avez tout à fait restauré le journal; je ne crois pas que, pour la politique et ses accessoires, il y en ait d'égal en France; ce sont les anciens *Débats* du meilleur temps. Je lirai avec le plus vif intérêt les études que vous m'annoncez sur la bureaucratie; il y aurait à examiner en quoi la nôtre diffère de l'allemande.

Puisque vous voulez bien accepter l'intérêt que je porte aux *Débats*, je vous dirai qu'à mon sens les trois hommes nouveaux éminents dans les pures lettres sont Alphonse Daudet, Maupassant et Bourget. Vous avez Bourget; *Mme Bressuire* est jusqu'ici le meilleur et le plus simplement écrit de ses romans. Dans l'ordre historique, avant votre régence, j'avais parlé plusieurs fois de M. Albert Sorel, il est trop tard maintenant, il est au *Temps*; reste encore M. Émile Boutmy, le directeur de l'École des Sciences politiques; il rédige en ce moment un ouvrage sur l'Angleterre et la Constitution anglaise; c'est un écrivain en même temps qu'un savant et un penseur, aussi original que pénétrant et délicat; je voudrais bien que les *Débats* eussent d'avance des morceaux de son livre. Vous avez James Darmesteter, je regrette toujours que vous n'ayez pu engager André Michel. Le nombre des hommes qui ont du talent et de l'avenir est très restreint, et je vous sais disposé à les chercher. A nous autres, éclopés ou fatigués, permettez la retraite.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre bien dévoué et affectionné serviteur.

A M. PAUL BOURGET

Menthon-Saint-Bernard, 12 septembre 1884

Mon cher Monsieur, vous êtes bien aimable de m'envoyer des idées[1]; il est vrai que vous êtes en fonds, et au bon endroit pour en produire. J'ai en effet écrit, par occasion, au directeur des *Debats* ce que je pensais de votre nouvelle[2] et de vos articles : à mon sens, c'est ce que vous avez fait de mieux, de plus naturel, de plus aisé ; on sent l'effet, on ne sent pas le procédé ; vous savez que toute notre dispute littéraire se réduit à cela : ne pas être arrêté dans le courant du paragraphe par un mot ou un tour trop singulier, être emmené ou emporté sans heurt, sans que rien nous rappelle l'auteur, ne voir que les choses, ne louer le style qu'après, à la réflexion ; c'est le mot de Gautier : soumission absolue à l'objet. — Pour la nouvelle, vous n'en avez écrit aucune qui soit si bien dans vos cordes, soit par le type du personnage, soit par le procédé, analyse, monologue intime, journal secret de confidences, ce qui de plus convient parfaitement au type du personnage. Votre forme d'esprit se dessine très nettement à mes yeux. Je sais que vous entreprenez un grand roman[3] pour la *Nouvelle Revue*. Si j'étais directeur de revue avec le droit de subordonner les intérêts de la revue aux vôtres, je vous aurais demandé au lieu de ce grand roman, des

1. Réponse à une lettre sur la société anglaise.
2. *Mme Bressuire.*
3. *Cruelle Énigme.*

notes et une nouvelle comme celle que vous avez publiée dans les *Debats*.

Sur ce mot *Notes*, n'ayez pas de scrupules; il appartient à tout le monde, et, au bout de vingt ans, chaque curieux ou voyageur peut refaire mon livre[1].

Je vois avec grand plaisir que vos impressions sont semblables aux miennes, puisque sur tous les points, notamment sur cette abondance de la classe cultivée, d'après diverses statistiques j'avais évalué à 120.000 le nombre des familles dépensant par an 1.000 livres sterling et au-delà; pouvez-vous par vos amis et les livres que vous avez en mains évaluer ce nombre aujourd'hui? Une révolution, une grande secousse aurait sur ce monde là un plus grand et plus désastreux effet qu'en France parce que, si je ne me trompe, presque tout le monde en Angleterre mange son gain ou son revenu, et qu'en France, au moins dans la province, les habitudes d'économie subsistent encore; le principe est d'épargner un quart ou un tiers de son revenu, principe de prudence et défiance; c'est ainsi que nous avons pu traverser 1848 et 1870; de même en Belgique et en Italie. Je ne suis pas juge compétent, mais ce que fait M. Gladstone[2] me semble risqué; nos sottises ne nous ont pas servi de leçons et n'en serviront pas aux autres.

1. M. Paul Bourget publiait alors dans les *Débats* des *Notes sur l'Angleterre*, recueillies ultérieurement dans le deuxième lume d'*Études et portraits* sous le titre *Études anglaises*.

2. Allusion au *bill* d'élargissement du droit de suffrage politique ıs le Royaume-Uni, en vertu duquel le nombre des électeurs tanniques devait passer de 3 221 864 à 5 701 905. Ce *bill* est enu loi le 6 décembre 1884.

Autant que je puis conjecturer, les gouvernants en titre seront de plus en plus de simples exécutants, employés de la masse numérique; partant le savoir, l'expérience, le calcul profond, la prévoyance à longue portée, qui est le fait du petit nombre, aura une part de plus en plus petite dans le gouvernement des États; les souverains, rois, parlements et ministres exécuteront les volontés de *P. P. C. Clerk of the Parish*, de M. Homais, de M. Prudhomme, de l'illustre Gaudissart et de Jean Hiroux. Il faut bien une compensation à l'accroissement des sciences, aux applications des sciences, à la diffusion des commodités et du bien-être; cette compensation est l'ascendant, l'autorité, la dictature des imbéciles.

Votre *Tourguenieff*[1] était fin et vrai ; mon seul regret est que vous n'ayez pas fait un second article pour épuiser le sujet ; l'homme et l'artiste étaient chez lui si riches et si complets!

J'ai fini mon dernier volume de la *Révolution*, et je l'imprime. Vous verrez dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre, la psychologie des trois principaux chefs jacobins, et dans le *Contemporary* du 1er octobre l'examen critique du programme jacobin. Dites-moi ce que vous en pensez et ce qu'on en pense autour de vous; je ne vous ferais pas une telle demande, si vous ne me connaissiez pas; nous sommes assez amis pour ne pas être condamnés l'un envers l'autre aux compliments assenés ou déguisés. Tout à vous.

1. Article de la *Nouvelle Revue*, reproduit dans les *Essais de psychologie contemporaine*. (Ed. Plon, t. II)

A M. THÉOPHILE CART

Menthon-Saint-Bernard, 26 octobre 1884

Mon cher Monsieur, sur le sentiment intime et dominant de M. Schérer, je n'ose pas me prononcer, mais, pour sa forme d'intelligence et sa manière de raisonner, il me semble que le doute n'est pas possible. M. Schérer s'est *aheurté aux formules* : il a pris les siennes dans Kant et ne peut plus en sortir : de là des antinomies très douloureuses à subir. A fond, elles ne sont que verbales. Si on analyse le sens intime des mots, elles s'évanouissent. Par exemple, la question fondamentale selon Kant est celle-ci : Comment les jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? La réponse est : Il n'y a pas de jugements synthétiques *a priori*, ceux qu'on nomme ainsi ne sont que des jugements analytiques déguisés ou des suppositions gratuites. Analysez, par l'étymologie et par les petits faits d'observation interne, les mots devoir, mérite, obligation, etc., et vous verrez que leur sens, très solide et très précis, ne comporte pas le postulat que réclame M. Secrétan ou la contradiction qui trouble M. Schérer. Déterminisme et responsabilité ne s'excluent pas, au contraire. Les moralistes les plus rigides et les plus convaincus ont été des déterministes nécessitariens, non seulement Spinoza, Leibnitz et autres grands esprits isolés, mais des sectes pratiquantes, les stoïciens pendant cinq cents ans, les calvinistes et les puritains depuis la Réforme. De

nos jours, le moraliste le plus absolu, le type le plus complet du puritain élevé à l'allemande, Carlyle, s'est déclaré prédestinatien et de plus supralapsarien.

Nous causerons cet hiver de tout cela et de beaucoup d'autres choses. Votre très obligé et dévoué serviteur.

A M. ÉMILE TEMPLIER

Menthon-Saint-Bernard, 8 novembe 1884

Mon cher Monsieur, je vous suis très obligé de vos observations et j'en profite sur un point, pour préciser et ne pas laisser au lecteur la possibilité d'une fausse interprétation. Après la phrase[1] : « Ils ont été proclamés à cette date », j'ajoute « auparavant ils avaient été « formulés par J.-J. Rousseau : droits de l'homme, « souveraineté du peuple, contrat social, on les connaît. « Une fois adoptés, ils ont d'eux-mêmes déroulé leurs « conséquences pratiques, etc.... »

Grâce à cette addition, personne ne pourra trouver de désaccord entre la préface et les volumes antérieurs ; car cette liaison des principes de Rousseau et des actes de la Révolution française est marquée expressément en vingt endroits, notamment dans l'*Ancien Régime*, livre III, chapitre IV tout entier, dans la *Révolution*, tome I, livre II tout entier, dans la *Révolution*, tome II,

1. Cf. *Le Gouvernement révolutionnaire*, préface, p. II.

livre I, ch. I tout entier, et dans la *Révolution*, tome III, livre II, ch. II et III tout entiers. — La nouveauté et l'intérêt de l'ouvrage consistent même, ce me semble, en cela, c'est-à-dire, dans la liaison que j'établis entre la théorie et les événements.

Pour l'autre observation[1], je vais attendre un jour ou deux; je demande à l'imprimerie une 2e épreuve. Mais en vérité, je suis un peu surpris de l'*apparence de légèreté* faisant contraste avec un sujet si *austère*. Quand on est arrivé au bout de l'indignation, il ne reste plus que l'ironie froide; je croyais que tel était le ton de cette préface. Probablement, j'ai été trop anglaisé par le commerce de Swift, Sydney Smith, Thackeray, ce qui est un tort quand on s'adresse à des Français. Des Anglais, des Américains sur qui j'en ai fait l'expérience ont trouvé que ce morceau était le plus triste et le plus amer du volume. — Mon but était de laisser, comme résumé final et total, dans l'esprit du lecteur, une phrase unique abréviative, (culte du crocodile) assez exacte et assez féconde pour que tous les faits et toutes les idées du volume puissent lui revenir spontanément, par cela seul que tout bas il la prononcerait.

Donnez-moi vos autres observations, si vous en avez sur le volume lui-même, et votre impression. Je n'ai aucunement, surtout en pareil sujet, la vanité littéraire

1. Ceci répond probablement à des critiques adressées par l'éditeur à l'auteur au sujet de la préface du *Gouvernement révolutionnaire.*

et je vous serai reconnaissant. Je compte être à Paris pour le 15 novembre. Bien à vous.

A M. F. DE ROBERTO[1]

Paris, 25 novembre 1884

Monsieur,

Vous êtes bien indulgent pour le pauvre M. Graindorge[2]; il y a vingt ans que je l'avais perdu de vue. Il a longtemps gardé l'incognito et le masque; vous savez que, sous le masque, si on lâche parfois des vérités, on se permet aussi des excès de parole; probablement l'auteur a profité de son déguisement américain, en tout cas, il a donné à entendre qu'il n'endossait qu'à demi les idées de son personnage : tout son effort a été de le faire cohérent et vraisemblable. Pour ses propres idées, s'il en avait eu à dire, il y aurait mis plus de précaution, plus de mesure et plus de sérieux.

Mais vous savez mieux que personne les licences et les inconvénients du genre. Sur un seul point, je vous soumettrais une addition. Les maîtres de l'humorisme sont certainement Swift, Cervantès et Heinrich Heine; en France, comme vous le dites fort bien, nous avons

1. Directeur du *Corriere della Sera*, Milan.
2. Article sur *Graindorge* publié dans la *Fanfulla della Domenica*.

Rabelais et Montaigne; vous admettez en second ordre Molière et Voltaire; laissez-moi vous proposer aussi Montesquieu et Paul-Louis Courier; à mon sens, ce sont des humoristes de la qualité la plus fine et la plus mordante.

A M. PAUL BOURGET

Paris, 30 novembre 1884

Mon cher Monsieur Bourget,

Je ne puis vous remercier assez[1], non pas seulement pour les louanges (trop grandes) mais pour l'exposé que vous faites de mes procédés et de mon but en histoire. J'ai essayé en effet quelque chose qui me semble nouveau; vous seul avez compris et admirablement expliqué mon entreprise. Il fallait pour cela un logicien et surtout un psychologue comme vous. Des logiciens, on en trouve encore, mais des psychologues, des gens qui voient le dedans d'un esprit, sa structure, son développement, depuis Sainte-Beuve, il n'y en a plus. Votre article est celui qui m'a le plus touché depuis l'article de Sainte-Beuve; encore Sainte-Beuve procédait par le dehors; il voyait et caractérisait parfaitement les effets, un à un, il n'avait pas le goût pour

1. Article sur *M. Taine historien*, paru dans l'*Illustration* et produit dans les *Essais de psychologie* (appendice F, tome I, Plon).

chercher les choses internes, les mécanismes innés. Vous avez ce goût, et nul autre ne l'a aujourd'hui. C'est qu'avec votre sensibilité nerveuse, sympathique, vous avez eu longtemps l'éducation philosophique. — Gardez en critique cette haute place si bien prise, vous venez aussi de la prendre dans le roman.

J'accepte toutes vos restrictions, et pour les motifs que vous dites; l'histoire, telle que je l'ai comprise, reste *en dessous* de l'art; c'est qu'elle est *en dehors*; impossible, neuf fois sur dix, de donner la sensation finale et complète de la vie, faute de documents contemporains et suffisants. Je crois pourtant qu'on le pourrait pour Napoléon, grâce à ses innombrables lettres dictées et à cause de son style, surtout quand les mémoires de Barras, Cambacérès et M. de Barante seront publiés, surtout si Mme de Rémusat n'eût pas brûlé son journal tenu au jour le jour. Mais Napoléon est hors de ma portée; je n'en ferai qu'un portrait de soixante pages.

Encore merci; pourquoi ne vous voit-on plus chez Gaston Paris, ou ici le samedi ou jeudi? Je suppose qu vous êtes de retour à Paris. Tout à vous.

CHAPITRE III

LE RÉGIME MODERNE — LA MALADIE ET LA MORT

La santé de M. Taine se trouve gravement atteinte. Cures à Vichy et à Champel. — Publication du « Napoléon Bonaparte » dans la *Revue des Deux Mondes*, et brouille définitive avec la princesse Mathilde. — Vie de M. Taine à Paris, le salon de la rue Cassette. — Publication des articles sur l' « Église » et « l'École ». — Dernière maladie et mort de M. Taine.

Ce fut vers cette époque que le mal qui devait emporter M. Taine, mal résultant d'une profonde usure nerveuse, fut diagnostiqué avec précision. A partir de 1885, nous le verrons s'astreindre à des régimes sévères, à des cures d'eaux qui qui le changeaient singulièrement de la vie familiale qu'il affectionnait, en un mot lutter courageusement par tous les moyens possibles contre ce mal inexorable qui devait en quelques années avoir raison du vigoureux tempérament du grand travailleur. Mais, depuis quarante années, le grand travailleur en avait demandé plus à son cerveau qu'un cerveau humain ne peut donner. Il comprit dès lors que la ie lui était mesurée; il espérait finir son ouvrage sur les *rigines de la France contemporaine*, mais ce travail sur la *olonté* qu'il avait rêvé d'écrire en pendant à son ouvrage plus cher, l'*Intelligence*, il sentait que le temps ne lui en

serait pas donné. Il continuait, néanmoins, à s'intéresser passionnément à la psychologie (voir les lettres à MM. Binet, Fouillée, de Candolle), à suivre et encourager les jeunes talents littéraires qu'il voyait grandir autour de lui; mais en dehors de la dernière partie des *Origines*, le *Régime moderne*, nous ne relevons de lui d'autres publications que deux articles dans le *Journal des Débats*, le premier le 19 janvier 1887 sur l'*Étude de la littérature anglaise*[1], le second, le 3 mai 1888 sur *Marcelin*[2], et enfin une étude sur *Édouard Bertin* destinée au Livre du Centenaire du *Journal des Débats*[3].

A la fin de 1886, M. Taine avait terminé le grand portrait de Napoléon Bonaparte par lequel débute le *Régime moderne*. L'étude commencée et poursuivie sans parti pris avait amené l'historien à porter sur le grand empereur le jugement sévère que l'on connaît. Il se rendait compte que ce jugement, pour motivé qu'il le trouvât, était de nature à blesser et peiner profondément ceux qui, par tradition, étaient demeurés fidèles à l'Empire, et à plus forte raison ceux qui tenaient à Napoléon par les liens du sang. En première ligne il pensait à la princesse Mathilde qui depuis tant d'années avait été pour lui l'amie parfaite que l'on sait. Aussi, avant de publier son étude dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Taine alla loyalement trouver la princesse, pour lui demander si elle s'y opposerait : « Ma conclusion sur l'Empereur, lui dit-il, est celle-ci : le plus grand génie des temps modernes, un égoïsme égal à son génie. Jugez et décidez. Plutôt que de vous froisser en aucune façon, je renoncerais à publier ces deux articles en quelque sorte en vedette, et ils ne paraîtraient que plus tard en volume. » La femme généreuse et droite qu'était la princesse Mathilde

1. Cet article avait paru quelques jours auparavant en anglais dans le *Youth's Companion* de Boston.

2. Servant de préface à *Marcelin, Souvenirs de la Vie parisienne*, recueilli dans les *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*.

3. Recueilli dans les *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*.

répondit à ce discours loyal comme on pouvait s'y attendre : « Publiez »; et comme M. Taine se retirait, elle courut après lui pour lui redire : « Je suis si touchée de votre procédé à mon égard que, quoi que contiennent vos articles qui puisse me blesser, *je ne le verrai pas* ».

Malheureusement, la princesse Mathilde n'avait pu deviner à quel point le *Napoléon Bonaparte* de M. Taine serait dur à accepter pour une Bonaparte. Dès l'apparition du premier article (15 février 1887), le moins sévère des deux cependant, elle écrivit à M. Taine d'une façon qui manifestait déjà son irritation[1]. Après celui du 1er mars, elle déposa simplement au domicile de l'écrivain sa carte, avec ces trois lettres P. P. C. C'était la rupture catégorique. M. Taine portait à la princesse trop de respectueuse et reconnaissante affection, pour n'en pas ressentir un chagrin durable et profond. — Quelques mois plus tard, le prince Napoléon fit paraître son livre sur « Napoléon et ses détracteurs ».

Le *Napoléon Bonaparte* fut suivi dans la *Revue des Deux Mondes*, en janvier et février 1888, par les deux articles intitulés *Formation de la France Contemporaine, Passage de la République à l'Empire*; en mars et avril 1889, par trois articles sur la *Reconstruction de la France en* 1800; en avril et mai 1890, par deux articles, sur le *Défaut et les Effets du Système*. L'ensemble de ces sept articles forma le premier volume du *Régime Moderne*, qui parut chez Hachette[2] en novembre 1890.

Le grand monument s'achevait donc bien lentement. Chaque année le travail d'été devenait plus pénible, et devait être interrompu par la cure d'eaux de Champel-sur-Arve, dont les douches froides avaient un effet bienfaisant et vivifiant. M. Taine donnait d'ailleurs moins de temps à la Savoie; ses enfants grandissaient, et leur éducation le retenait

1. Voir lettre du 19 février 1887.

2. Il forme aujourd'hui les tomes IX et X de l'édition in-16 des *Origines*.

davantage à Paris, où il occupait depuis le printemps 1884, rue Cassette, dans l'ancien hôtel Molé, un vaste appartement clair et tranquille aux hautes pièces sobrement décorées. Tous ceux qui ont connu M. Taine trouvaient que ce vieux cadre lui convenait admirablement : la petite rue, vraie rue étroite de province, était calme comme une rue de province. Presque en face l'hôtel Molé se trouvait l'hôtel d'Hinnisdal, où était l'Institut Catholique dont le recteur, Mgr d'Hulst, eut de fréquentes relations avec M. Taine au moment des articles sur l'*Église* et l'aida beaucoup dans sa documentation.

Quoique M. Taine ne fût guère mondain, et que depuis longtemps il eût renoncé aux sorties du soir à cause de sa santé, il recevait volontiers ses amis, et tous les hivers, pendant deux ou trois mois, chaque lundi, il y avait rue Cassette des réunions qui se faisaient de plus en plus nombreuses. Le monde de l'Institut et le monde des lettres en faisaient naturellement le fonds, avec MM. Berthelot, Renan, Ed. Rousse, le comte d'Haussonville, le vicomte de Vogüé, Maspero, J. Bertrand, Boissier, Bourget, Lavisse, Thureau-Dangin, Leroy-Beaulieu, Vandal, Sorel. Mais on y voyait en outre un certain nombre de personnalités politiques, comme le comte A. de Mun, MM. Ribot, Cavaignac, Ed. Aynard, Cochin, Léon Say; beaucoup de diplomates et ambassadeurs étrangers, des artistes comme Léon Bonnat[1], Paul Dubois; le général de Galliffet venait fréquemment; presque tous les Anglais connus qui passaient ou séjournaient à Paris allaient rue Cassette, depuis Matthew Arnold, Lecky, John Morley, lord Aberdare, le duc de Bedford, Lord Reay, jusqu'à Mmes Humphry Ward et Mary Robinson. Tous, aussi bien le confrère académique que le jeune timide débutant de vingt ans, trouvaient auprès de M. Taine le même accueil doux, affable, dont on ne perdait pas le souvenir quand on en avait une fois éprouvé la bonne grâce.

1. Le beau portrait que Léon Bonnat fit de M. Taine date de 1889.

Il coupait parfois au printemps la saison parisienne en allant passer quelques jours à Fontainebleau ou Barbizon. Là, au contact des vieux arbres, celui que Sarcey appelait jadis le grand bûcheron semblait retrouver les forces de sa jeunesse. M. Taine sentait passionnément les paysages, et plus qu'aucun autre celui de la forêt remuait en lui les fibres intimes[1]. Il contait quelquefois que les deux émotions poétiques les plus intenses qu'il eût éprouvées de sa vie lui avaient été données l'une par la première lecture de l'*Iphigénie* de Gœthe, et l'autre par la vision d'une jeune futaie de chênes, un matin de mai, à Fontainebleau; et quelque attachement qu'il eût pour la Savoie, il y regrettait parfois ses forêts des Ardennes, ces grandes forêts qui, aux diverses heures du jour et de la nuit, ont « des joies et des menaces inexprimables ».

Dès le début de 1890, il entreprit cette étude sur l'*Église* qui devait paraître en trois articles dans la *Revue des Deux Mondes* en mai et juin 1891[2], étude à laquelle il apporta la même conscience, la même absence de parti pris que dans toutes celles d'ordre si différent qui avaient précédé.

Les articles sur l'*École* parurent en mai, juin et juillet 1892. Ils devaient être suivis par l'étude de l'*Association* et de la *Famille*[3], puis, dernier livre de l'énorme ouvrage, par « le Milieu Moderne ». Là, M. Taine devait mettre le faîte de son édifice et rassembler en quelque sorte ses conclusions. Ces conclusions sur la France, diagnostic suprême du docteur sur un malade chéri, il les prévoyait comme devant

1. Voir l'article sur les *Ardennes* dans les *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*, et l'article sur *Sainte Odile* dans les *Essais de Critique et d'Histoire*.

2. Sur le soin extrême et consciencieux que M. Taine mettait à se documenter, on se permet de reporter le lecteur à un article [publ]ié dans le *Gaulois* du 3 mai 1904, repris dans *A l'Académie* [e]t *Autour de l'Académie*, par le comte d'Haussonville.

[3]. Voir l'avant-propos du *Régime Moderne*, tome XI (édit. in-16) [p]ar M. André Chevrillon.

être de nature si désolante, qu'il en était lui-même terrifié. « Je me demande, disait-il parfois, si j'aurai le courage de les formuler et de les écrire. » Ce douloureux dilemme lui fut épargné : en septembre 1892, alors que quelques pages[1] seulement sur l'*Association* étaient rédigées, la plume lui tomba des mains pour toujours. Une brusque recrudescence de son ancien mal le terrassa en Savoie : les siens le ramenèrent à Paris, et ce fut là que, cinq mois durant, lucide et sans illusion, assistant à sa propre destruction organique, à travers des périodes de cruelles souffrances physiques stoïquement supportées, il attendit la mort. — Elle le prit doucement et sans agonie le dimanche 5 mars 1893[2].

Son corps repose dans le tombeau de Savoie, sur la colline au-dessus de Boringe, selon sa volonté.

A M. BERNARD MALLET

Paris, 26 janvier 1885

Cher Monsieur,

M. André Michel m'a prêté en effet le numéro de l'*Edimburgh Review* où a paru votre article[3]. Je vous félicite de la façon très habile dont vous avez caché votre sentiment filial, si naturel, sous la gravité du rai-

1. Nous publions ces pages en appendice, ainsi qu'un plan.
2. Voir les belles pages du vicomte E.-M. de Vogüé dans *Devant le Siècle*, intitulées « Hippolyte Taine, près de son lit de mort ».
3. *Edimburgh Review* de janvier 1885, article concernant la *Correspondance inédite de Mallet du Pan avec la Cour de Vienne* (Paris, 1884). — Voir ci-dessus page 157, notes 1 et 2.

sonnement et sous l'impartialité de l'exposition. Vous avez réfuté, au moyen du *Mercure Britannique*, une objection que j'entends faire souvent et que je réfute de la même manière; nul, à moins d'être sur les lieux et militaire, ne pouvait juger Bonaparte après le 13 vendémiaire, ni même après la campagne d'Italie ou l'expédition d'Égypte. Aussitôt après le 18 brumaire, Mallet du Pan, plus vite et plus profondément que personne, a vu la portée de la nouvelle révolution et compris la politique du nouveau maître. — Je suis très content que M. votre père[1] trouve quelque intérêt à mon exposition du socialisme appliqué; par malheur, les preuves même décisives sont faibles contre les réclamations de l'estomac souffrant et contre les chimères de la cervelle affolée; je doute que l'histoire et la vérité puissent prévaloir contre la nouvelle économie politique. Un de mes amis, qui revient d'Allemagne, me dit que le danger y est encore plus grand qu'en France, et m'en parle comme vous de l'Angleterre.

Présentez, je vous prie, mon respect à M. votre père, et croyez-moi votre tout dévoué serviteur.

1. Sir Louis Mallet, 1823-1890.

A M. OSCAR BROWNING

Paris, 28 janvier 1885

Cher Monsieur,

Je vous demande pardon de cette réponse tardive; j'ai changé d'adresse et votre lettre a couru après moi.

J'accepte avec gratitude l'honneur que me fait la Société Royale historique de Londres[1] en me nommant membre correspondant, et je vous prie de lui faire agréer mes très vifs remerciements.

J'apprends avec plaisir que la Correspondance de Lord Gower est en cours de publication[2]; j'y trouverai l'occasion de vérifier mes propres jugements. On m'a prêté divers mémoires manuscrits de l'époque, très instructifs; je lis en ce moment ceux du chancelier Pasquier[3], préfet de police sous Napoléon et pair sous la Restauration; vous avez lu sans doute les deux volumes de la Correspondance de Mallet du Pan avec la cour de Vienne, que j'ai engagé M. André Michel à publier[4]. Tout cela converge.

Agréez, etc.

1. *Royal Historial Society.*
2. Voir ci-dessus page 176.
3. Publiés en 1894 par le duc d'Audiffret-Pasquier.
4. Voir ci-dessus page 158.

A M. PAUL BOURGET

Paris, 6 février 1885

Il y a là beaucoup d'idées[1], mon cher Monsieur Bourget, comme dans tout ce que vous écrivez. Vous êtes par excellence, à mes yeux du moins, un philosophe, je veux dire, un *généralisateur déductif*. Si jamais vous aviez une heure libre le samedi après midi, nous causerions à fond; par écrit il faudrait un demi-volume.

Je vous serre la main bien affectueusement. On me dit que vous partez pour Florence; voulez-vous me renvoyer auparavant *Man versus the State*[2].

A M. ALFRED BINET[3]

Paris, 26 février 1885

Cher Monsieur,

J'ai lu le nouveau livre[4] que vous avez bien voulu m'envoyer; je vous en remercie et je vous en félicite. Sur presque tous les points, je suis d'accord avec vous.

1. Article sur *Amiel* (*Nouvelle Revue*) reproduit dans les *Essais de Psychologie Contemporaine* (Tome I, édit. Plon).
2. De Herbert Spencer.
3. M. A. Binet, né en 1857, docteur ès sciences, directeur du laboratoire de psychologie à la Sorbonne.
4. *La Psychologie du Raisonnement.*

Vous me faites beaucoup d'honneur en regrettant que je n'aie pas écrit une théorie du raisonnement; celle que j'ai se trouve en abrégé dans le dernier livre du second volume[1], et comprend notamment le renversement des deux prémisses du syllogisme, avec la substitution du point de vue de la *compréhension* au point de vue de l'*extension*. Quant au rapprochement que vous faites entre le raisonnement proprement dit et la perception extérieure, il n'est pas douteux pour moi, puisque selon moi toute opération mentale consiste dans l'accolement d'une image à une image ou à une sensation; quand les deux composants du groupe restent distincts pour la conscience, il y a simple association; quand ils deviennent indistincts pour la conscience, il y a fusion. Probablement nos dissentiments, si nous en avons, ne portent que sur la terminologie.

Je suis fort grippé; vous aussi probablement; je serai charmé de vous voir un samedi quand vous voudrez, après guérison, causer psychologie. Impossible de vous rencontrer aux séances de notre société[2]; elles ont lieu le lundi, et c'est le jour où mes amis dînent chez moi. Votre bien dévoué.

1. De *l'Intelligence*.
2. La Société de psychologie physiologique, fondée en 1884, sous les auspices du Dr Charcot.

A M. ALEXIS DELAIRE[1]

Paris, 2 mars 1885

... Plus j'étudie, plus j'apprécie l'approbation de votre école; car je vérifie, par mes propres recherches, la justesse et la portée de vos maximes. Estimer les principes abstraits d'après leur application et leur œuvre effective, tâcher de voir l'individu corporel et vivant à son métier dans sa famille et dans sa maison, s'efforcer de démêler des sentiments réels, habituels et dominants; bref, faire des monographies, voilà les enseignements de M. Le Play, et, d'instinct, je les ai toujours suivis en histoire. Au fond, mon livre actuel n'est qu'une monographie de la société française contemporaine, et si je parviens à écrire comme je l'entends mon dernier volume, je pourrai le présenter comme un appendice à votre galerie des *Ouvriers des Deux Mondes*.

A M. L'ABBÉ CHRISTIAN MOREAU[2]

Menthon-Saint-Bernard, 15 juin 1885

... J'ai peu étudié l'illuminisme en France à la fin du xviiime siècle, c'est surtout en Prusse et en Russie qu'on

[1] En réponse à l'article intitulé *M. Taine, historien de la Ré-ion*, paru dans la *Réforme sociale* du 1er mars 1885. La pré-lettre a été publiée dans la *Réforme sociale* du 1er avril 1885.

[2] Cette lettre a été publiée par M. l'abbé Ch. Moreau en tête

le trouve puissant à cette date. Néanmoins il forme un domaine très curieux dans l'histoire de la Révolution française, et ce domaine vous appartiendra si vous écrivez la biographie de l'amie de Dom Gerle; vous avez en main les mémoires de Suzanne Labrousse, et probablement aussi beaucoup d'autres pièces manuscrites et presque inconnues, recueillies à Rome, dans le Périgord ou aux Archives de Paris. Tous les historiens vous remercieront de leur en faire part.

Bien certainement vous discuterez les documents que vous apportez. Une mystique comme Suzanne Labrousse est une malade, elle ment par imagination et par amour-propre, avant de mentir aux autres elle se ment à elle-même. Des souvenirs rédigés à distance des événements s'arrangent et se défigurent involontairement dans sa tête; il faudra y regarder de très près avant d'accepter ses récits sur Robespierre, sur les chefs Jacobins, sur les évêques de l'Assemblée Constituante. Se croire prophétesse et faire de l'or, voilà de mauvaises conditions pour bien observer.

Mais quoi qu'il en soit, le portrait d'une inspirée est tout intéressant, même quand elle n'a pas réussi; celui de Mme Guyon ou d'Antoinette Bourignon est presque aussi précieux que celui de Bunyan ou de Fox le Quaker. Je lirai votre livre avec un très grand plaisir, et je vous prie, Monsieur l'abbé, d'agréer, etc.

de son livre, *Une Mystique Révolutionnaire; Suzette Labrousse*, Paris, in-8°, 1886.

A M. JULES SAUZAY[1]

Menthon-Saint-Bernard, 25 juin 1885.

C'est moi, Monsieur, qui suis votre obligé; la preuve en est dans le grand nombre des faits et textes que je vous ai empruntés. Quant aux références précises que vous voulez bien m'offrir, je n'en avais pas besoin; votre ouvrage abonde en marques intrinsèques de sincérité historique et de conscience scrupuleuse. D'ailleurs, par d'autres documents, j'avais trouvé aux Archives la confirmation de tout ce que vous dites, notamment les rapports de l'intendant et des commandants militaires en 1789, et, plus tard, de l'an III à l'an VIII, une série de rapports des administrations locales, des commissaires cantonaux. Je me rappelle entre autres cette phrase d'un commissaire en l'an VI ou VII : « Les gens de ce pays consentiraient à payer le double d'impôts, pourvu qu'on leur laissât leur culte et les prêtres qu'ils préfèrent. »

Plus j'étudie en histoire, plus j'attribue de prix aux textes de première main, abondants, caractéristiques et bien classés. A cet égard, votre grand ouvrage est un monument, et certainement tous les historiens futurs de la période révolutionnaire devront y puiser.

J'essaie de faire dans un cinquième volume ce que

[1] Auteur de l'*Histoire de la Persécution Révolutionnaire dans le Département du Doubs*. 10 vol. Besançon, 1867-1873.

vous me demandez[1]. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir le bien faire. Il faudrait être plus instruit, plus compétent, avoir touché de près, par la pratique, par l'exercice de fonctions administratives, les hommes et les choses. J'essaie depuis plusieurs années de me mettre au courant. D'autre part ma santé faiblit, et l'entreprise est bien vaste, la tâche bien lourde pour un homme de mon âge. Enfin, à quoi bon? Supposez que je puisse indiquer le remède, ou plutôt le régime salutaire, le malade refusera de s'y soumettre, il se croit médecin, il a son dogme en fait d'hygiène, les principes de 1789 et 1792. Le socialisme égalitaire est maintenant entré dans son sang comme l'alcool dans les veines d'un alcoolique ou la morphine dans les veines d'un morphinomane. Vous-même, vous aviez montré avant 1871 que l'esprit antichrétien avait été mortel à la première république; cette leçon, si bien donnée par vous, si fortement appuyée par des exemples si nombreux et si décisifs, a-t-elle persuadé quelqu'un dans le parti démocratique?

Nos livres servent à l'histoire, à la science; mais notre influence sur la pratique est infiniment petite. Nous sommes payés par le plaisir d'avoir cherché la vérité pour elle-même, de l'avoir dite nettement, avec preuves à l'appui, sans arrière-pensée. Nous sommes

1. « ... Après avoir diagnostiqué le mal, achevez l'œuvre du médecin en indiquant le remède avec l'autorité qui vous appartient. Aidez à guérir notre grand et cher malade. Il me paraît avoir besoin de changer de constitution intime bien plus que de constitution politique.... » (Jules Sauzay à H. Taine, 21 juin 1885.)

payés aussi par l'estime des hommes honorables et compétents qui peuvent vérifier directement nos assertions. C'est vous dire, Monsieur, combien votre appréciation m'est précieuse.

AU COMTE DE MARTEL

Menthon-Saint-Bernard, 18 juillet 1885

Cher Monsieur,

Je vous aurais écrit plus tôt pour vous remercier[1], si j'avais su votre adresse ; elle m'arrive avec votre lettre. Merci donc, non seulement pour moi, mais pour tous les amateurs d'histoire. Ma conclusion en vous lisant, est qu'il faudra refaire, pied à pied, l'histoire du Consulat et de l'Empire. Il est clair que M. Thiers composait avec une légèreté excessive, et que les détails exacts lui importaient peu. Votre critique du 3 nivôse complète celle de Walckeren. Je me suis informé auprès de gens qui l'ont vu travailler ; il paraît qu'il lisait peu lui-même, qu'il faisait lire par d'autres, qu'il se contentait souvent de leurs résumés, que son principal soin était de composer dans sa tête une narration plausible, courante, facile ; que, son thème fait, il le contait soir à M. Mignet ou à M. Barthélemy Saint-Hilaire,

1. De l'envoi de la deuxième partie de *M. Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, 1885.

qu'ensuite il le dictait, oratoirement, comme un exposé de tribune ou un récit de salon, élaguant, arrondissant, subordonnant la vérité minutieuse et positive au besoin d'agrément et de clarté. Il faudrait vérifier ces anecdotes ; elles concordent très bien avec les erreurs et contre-vérités dont vous le convainquez, avec les marques d'inadvertance qu'il donne incessamment ; avec les altérations gratuites des textes. Puisque vous préparez sur lui un troisième et dernier volume, vous pourriez peut-être trouver à Paris, parmi ses collaborateurs survivants, des renseignements authentiques sur sa manière de dépouiller les textes et de rédiger son récit. Sans doute, la preuve que vous donnez de ses erreurs est plus que suffisante, mais on comprendrait encore mieux la nécessité de ses erreurs si vous nous faisiez entrer dans son cabinet d'historien.

Vous avez coulé à fond l'affaire de Frotté. Je connaissais l'attentat de Dillingen; mais vous êtes le premier historien chez qui je le trouve.

Rien de plus grave que vos découvertes (pages 227 et 228) sur D'André, Hyde de Neuville et Royer-Collard [1]. L'imputation contre Royer-Collard est si énorme que je voudrais trouver dans votre livre la lettre même de Talbot et un examen critique de la véracité de Talbot. Royer-Collard a-t-il pris part à l'attentat pro-

1. Il s'agit, d'une part, d'un projet de complot contre les Directeurs, projet préparé en 1798 par D'André et auquel se sera associé Royer-Collard, et d'autre part des menaces d'assassinat qu'aurait énoncées Hyde de Neuville en 1800 contre Bonaparte

jeté ? N'a-t-il fait que le savoir sans y participer et même sans l'approuver ? Un homme moins puritain que Royer-Collard, Mathieu Dumas, la veille du 18 fructidor, a refusé de prendre part à un coup exactement semblable, et il s'agissait pour lui de ne pas être sabré ou déporté.

Je suis fatigué et souffrant, je suis obligé d'enrayer mon étude sur Napoléon. Ce ne sera qu'une étude, le premier chapitre du volume. Tout le reste du volume sera employé à une analyse de la constitution solide de la France depuis 1800. Mais je doute que je puisse en venir à bout.

Soignez-vous dans vos belles Vosges, cher Monsieur, et agréez, etc.

A MADAME FRANCIS PONSOT

20 juillet 1885

Chère Madame, j'ajoute à la lettre de ma femme un mot sur la question si grave qui vous préoccupe[1]. Mon avis est tout à fait le vôtre en faveur de l'Institut agronomique contre l'École centrale et même contre l'École polytechnique. J'y ai réfléchi, parce que mon fils, qui a du goût pour les mathématiques et la mécanique, sera peut-être un jour dans les mêmes conditions que le vôtre ; à ce moment, je lui donnerai le même conseil. Rien de plus fâcheux pour les jeunes esprits que les

[1] La carrière de son fils, M. Armand Ponsot.

écoles à programmes très chargés et à recrutement très choisi comme les deux écoles en question. Règle générale, pendant les deux années qui préparent à l'examen d'entrée, et pendant les deux ou trois années d'École, le jeune homme est un cheval aveugle et toujours fouetté qui tourne sa meule, sans pouvoir s'arrêter une minute; quinze jours de maladie font un trou dans ses études; il cesse d'être au courant, il ne peut plus se rattraper; par la même raison, il ne peut avoir aucune initiative personnelle, se détourner vers aucune étude favorite, suivre son aptitude propre. Il devient pour toujours un cheval de meule surchargé, surmené, incapable de travail original, d'invention personnelle pour le reste de sa vie. On lui a mis de force une encyclopédie dans la tête, c'est trop; en tout cas, cela le rend impropre ou moins propre à la pratique. Presque toujours, notre éducation trop théorique et trop prolongée *disqualifie* les jeunes gens pour la vie réelle, ils arrivent trop tard au courant des choses; de là tant de ratés et de dégoûtés. Je ne conseillerais l'École polytechnique qu'à un jeune homme doué de facultés et de facilités exceptionnelles pour les mathématiques, partant, ayant pour but de devenir savant et inventeur; je ne conseillerais presque à personne l'École centrale; elle n'offre plus de débouchés, toutes les places sont prises; les quatre cinquièmes de ce que M. Armand y apprendra ne lui serviront à rien dans sa carrière agricole et ne seront pour lui qu'un luxe intellectuel, non seulement inutile, mais encombrant. A l'origine, ces deux Écoles,

bien moins connues, avaient des programmes bien moins bourrés ; vers 1820, on entrait à l'École polytechnique à seize ans, dix-sept ans ; il suffisait d'être bien doué pour les mathématiques, de résoudre vite au tableau des problèmes difficiles. Le jeu normal de l'intelligence, la vivacité et la spontanéité des aptitudes n'étaient pas disciplinés, entravés comme aujourd'hui. Si Armand a un goût vif pour les mathématiques pures, rien ne l'empêchera, à Paris, de lire ou de suivre un cours; ce pourra être pour lui une étude collatérale, comme pour d'autres la philosophie et la littérature, une sorte de récréation pour les heures que la vie positive lui laissera plus tard.

A mes yeux, ce n'est pas une objection que la nullité des élèves et la médiocrité des études à l'Institut agronomique[1]. L'essentiel est que votre fils puisse travailler de lui-même, se conduire, suivre ses préférences; et, dans un milieu pareil, il les suivra ; M. Dehérain, je crois, y est professeur ; on y suit aussi les cours de M. Ville au Jardin des Plantes et à Vincennes; ce sont des hommes distingués; s'ils rencontrent un jeune homme zélé et distingué, ils s'attacheront à lui, d'autant plus que les autres élèves seront plus faibles. Mais le point le plus important, c'est que les études ne durent que deux ans au lieu de cinq ans, qu'elles sont pratiques et non théoriques, que

1. Ce qui était vrai en 1885 ne l'est plus aujourd'hui. Le lecteu t que le niveau des études à l'Institut agronomique est au con- ire fort élevé.

Armand touchera de ses mains et verra de ses yeux les objets de son activité future, que, chaque année, pendant ses quatre mois de voyage, il verra et touchera en divers pays les mêmes matériaux, machines et procédés, qu'il ne sera pas cloîtré entre quatre murs, qu'il agira et changera d'air. Toute notre moyenne et haute éducation sent la caserne instituée par Napoléon; l'éducation agricole est encore la moins réglementée, la plus libre; de même aussi la carrière agricole. Mon conseil sera toujours de fuir la carrière de fonctionnaire, de préférer le service des particuliers et des compagnies au service public. Que votre fils, à Paris, apprenne l'anglais et l'espagnol; la possession de ces deux langues doublera ses chances d'avenir, comme représentant, informateur, négociateur à l'étranger pour les compagnies viticoles dont vous me parlez. Nous serons à Paris du 1er au 15 novembre; je compte y voir Armand, et je lui donnerai la poignée de main que je donnais à son père.

Agréez, chère Madame, mon respectueux attachement.

A M. L'ABBÉ E. ALLAIN[1]

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 15 août 1885

Monsieur,

Je suis bien honteux de ce long retard et je vous prie de l'excuser. Je reçois aujourd'hui seulement vos quatre

1. Né à Granville en 1847, professeur au collège ecclésiastique

articles du mois de juin[1], ils étaient déposés avec divers livres dans mon appartement de Paris, et un ami me les apporte.

On ne pouvait faire une analyse plus complète et plus exacte de ce gros volume. Je ne sais s'il modifiera les opinions ; une fois adoptées, elles sont inébranlables. Mais peut-être les jeunes gens qui ont vingt ans aujourd'hui trouveront-ils dans les textes et les faits cités un antidote contre le préjugé régnant, et si, d'après les indications mises en note, ils prennent la peine de remonter aux sources, ils vérifieront que je n'ai pas écrit une phrase, pas un adjectif, sans une ou plusieurs preuves à l'appui.

A MADAME H. TAINE

Vichy, 10 octobre 1885

Je suis moins fatigué de la tête ; j'ai pu aller au cercle lire les journaux ; il y avait dans la *Nouvelle Revue* un grand article de Bourget sur les Goncourt, mais ce matin un coquin d'abonné l'a emporté chez lui, et je suis

de Bazas, puis aumônier du Sacré-Cœur et archiviste de l'Archevêché à Bordeaux, enfin curé de Saint-Ferdinand dans cette même ville ; auteur d'une série d'ouvrages sur l'Enseignement avant et pendant la Révolution ; décédé en 1902.

Cette lettre a été publiée dans la *Revue catholique de Bordeaux* du 25 décembre 1893.

1. Articles parus en juin 1885 dans *La Guienne* sur le 3e volume de la *Révolution*.

resté bec béant; l'article était neuf et plein d'idées générales, ce qui manque absolument à la *Revue des Deux Mondes*.

Je regrette beaucoup l'échec[1] de Rousseau[2] et de Ribot[3], non seulement pour eux, mais pour le pays. Vous voyez les tristes pressentiments de Boutmy; les journaux anglais et allemands dont j'ai lu les articles dans le *Galignani* concluent comme lui à propos des élections et indiquent pour l'avenir la possibilité vague d'une intervention étrangère.... J'ai acheté *le Petit Journal* qui est pour moi un grand indice: 850 000 abonnés, c'est-à-dire 3 000 000 de lecteurs, qui n'entendent que cette cloche; il est presque radical, conseille de voter au second tour pour les radicaux, agite le spectre de la monarchie et de l'empire. Très probablement, il y aura 150 radicaux à la Chambre. Cela suffit, avec la portion égoïste et imbécile des opportunistes, si engagée déjà, pour faire une bande énergique, capable d'un 31 Mai ou d'un 18 Fructidor, surtout avec les élections et le conseil municipal de Paris; rien de plus facile que de lancer une foule contre le Palais Bourbon, ou même seulement de laisser faire Belleville et la population flottante.

Je cause tous les soirs un quart d'heure au coin du feu avec un ex-notaire, que j'ai feuilleté à fond,

1. Aux élections législatives.

2. Armand Rousseau, ancien député du Finistère, plus tard gouverneur général de l'Indo-Chine, né en 1835, mort en 1895. M. Rousseau était parent et ami très intime de M. et Mme Taine.

3. Alexandre Ribot, député, membre de l'Académie française, né en 1842.

sur le notariat, les hôpitaux, les placements, etc., à Lyon.

A MADAME H. TAINE

Vichy, 13 octobre 1885

... Je vois par les divers journaux français du cercle, par les résumés des journaux anglais et allemands dans le *Galignani*, que l'alliance est faite entre les radicaux et les opportunistes; ils seront sans doute 350 contre 255 conservateurs, environ 125 voix de majorité; les discours de Brisson, Floquet, Lockroy, indiquent que le gouvernement va fort pencher à gauche; expulsion des princes, séparation de l'Église et de l'État et suppression du budget des cultes, impôt sur le revenu, service militaire de tous pendant trois ans, épuration rigoureuse des fonctionnaires de tout ordre, remplacement des fonctionnaires de la couleur Ribot ou Léon Say par des intransigeants, nomination de Brisson à la présidence de la République, ce sont là probablement les principaux événements de cet hiver.

A M. ERNEST HAVET

28 novembre 1885

Mon cher maître, vous deviez à Pascal d'éditer les *Provinciales* après les *Pensées*[1]. Je vous en félicite; votre Préface, comme la précédente, touche le fond de la question, et quel plaisir, en ce temps-ci surtout, de lire un français comme le vôtre!

Sur l'exactitude des citations de Pascal, Sainte-Beuve, si je me souviens bien, est moins affirmatif que vous; il montre un texte, un seul, où Pascal a tiré la couverture de son côté et trop fort. — Cela n'ôte rien à la probité scrupuleuse de Pascal, cela prouve seulement qu'il était homme et qu'il a été entraîné une fois un peu au delà de la ligne juste par la polémique. — Encore merci et tout à vous.

A M. OSCAR BROWNING

Paris, novembre 1885

Cher Monsieur, j'ai reçu les *Despatches of lord Gower*[2], et je ne suis pas de l'avis des libraires. Même au point de vue anecdotique, elles contiennent nombre de faits intéressants, par exemple, après le sac de l'hôtel de

1. *Les Provinciales, nouvelle édition, avec introduction et remarques*, par Ernest Havet, Paris, in-8°, 1885.
2. Voir ci-dessus page 198.

Castries, la fuite de 200 familles parisiennes. Certainement lord Gower n'est pas un esprit pénétrant ni fécond, et ses renseignements lui viennent en grande partie des journaux de Paris. Mais il est sensé, indépendant, et l'on voit bien par lui la permanence de l'anarchie. — Le correspondant français de l'Appendice est Mallet du Pan ; vous n'avez, pour vous en assurer, qu'à lire ses *Mémoires* par Sayous et sa *Correspondance* par André Michel. — Le *Diary* du second Vicomte Palmerston est aussi très précieux pour un historien.

Je vous remercie vivement, cher Monsieur, de cet envoi, et je vous prie de me croire votre très obligé et dévoué serviteur.

A M. CARO

Paris, 23 avril 1885

Mon cher Confrère,

Je vous remercie vivement de votre lettre ; entre nous il n'y aura jamais que des différences d'opinion spéculative; sauf dans le ciel métaphysique, nous nous donnerons toujours la main.

J'ai reconnu tout haut comme vous le talent du ndidat[1], et j'ai voté pour lui donner un prix. Mais, sur

1. M. Gabriel Séailles, à propos de l'*Essai sur le Génie dans* *rt*, Paris, 1883.

le fond du livre, j'ai dû faire des réserves, et voici pourquoi :

Peu m'importe la théorie esthétique, pourvu qu'elle soit cohérente et surtout précise; je lis aussi volontiers M. Joubert que Théophile Gautier; car tous deux m'apprennent quelque chose. Mais qu'est-ce que j'apprends de neuf, quand je lis que le génie est la faculté d'organiser? C'est là un lieu commun, à ranger à côté de tous les lieux communs qu'on développe sur le génie, par exemple que le génie est un douloureux fardeau, qu'il est une inspiration d'en haut, etc. Ces sortes de thèses ne sont bonnes qu'à mettre en vers. Je hais cette méthode abstraite, et je la considère comme très dangereuse pour les jeunes esprits qui ont le goût des ensembles, l'habitude de généraliser et le don du style. Si M. S. reste dans cette voie, dans dix ans, il en sortira pour devenir recteur ou député, ce qui est une étrange fin pour un philosophe. Puisqu'il veut définir « le Génie dans l'Art », qu'il prenne un artiste ou écrivain de génie; que, dans cet exemple particulier, il cherche et dégage le caractère général; rien de plus aisé. Nous avons la « matière » qui a servi aux poètes de génie, le thème primitif, grossier, incomplet, incohérent, qu'ils ont transformé et vivifié, les biographies, contes ou légendes d'où Shakespeare a tiré son *Coriolan* et son *Hamlet*, d'où Tennyson a tiré ses *Idylles du Roi*, d'où Gœthe a tiré son *Faust*; ici la distance qui sépare la matière et l'œuvre est la mesure exacte du génie rénovateur et créateur. Hors de cette méthode, on bavarde

avec un air de sublimité. Mon but était de dire à M. S. : « Nous vous couronnons, mais ne recommencez plus. Nous excusons votre enivrement, c'est l'ivresse métaphysique de la jeunesse ; mais, dans votre livre, nous ne louons que votre talent. »

Je vous serre la main bien cordialement.

AU VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ[1]

Boringe, 8 juin 1886

Cher Monsieur,

Mille remerciements pour votre livre[2] que je viens de recevoir. Je l'ai lu tout entier, je crois, en articles ; mais je vais le relire ; il y a tant d'idées qu'on peut y pêcher deux et plus de deux fois. Je vous fais d'abord mon compliment bien sincère sur le grand morceau où vous faites la psychologie du Russe, d'après son histoire ; à mon avis, c'est le plus fructueux de tous les genres d'histoire, car il expose la formation du caractère, et du caractère dépend presque tout le reste. — Cela est tout à fait neuf et fécond.

Sur *Rouge et Noir*[3], je suis à peu près de votre avis ;

. Le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française, né en 8.

Le Roman Russe.

Voir t. II, pages 87, 65, et voir lettres à G. Guizot.

Julien Sorel est trop odieux; tant pis pour ceux qui prennent ce roman pour le chef-d'œuvre de Beyle. Mais à mes yeux la *Chartreuse* est incomparable et absolument au-dessus de tout autre roman anglais, français ou russe ; nulle part on n'a fait de la psychologie si profonde, d'un ton si uni, avec des moyens si simples. — Sur Tourgueneff et notamment sur *Terres Vierges*, je voudrais bien en causer avec vous ; je m'incline devant votre jugement, puisque vous connaissez et que je ne connais pas les modéles; pourtant, à distance, les personnages me semblent parfaitement cohérents, vivants, en relief net; et quant à l'art, à l'exécution, à l'emploi des procédés simples, au calcul des effets, Tourgueneff est là, comme partout, supérieur ; à côté de lui, Dostoiewsky et Tolstoï me semblent des ignorants de génie, qui font des œuvres puissantes sans savoir leur métier. Vous qui êtes un véritable artiste, un maître en fait de style, vous devriez être très sensible à ce mérite.

A MADAME H. TAINE

Champel, 2 septembre 1886

... J'ai pris ce matin ma quarante-cinquième douche ; puisque je pars dimanche, j'aurai fait mes vingt-huit jours comme un réserviste ; je vous assure que je les faits en conscience, observant la consigne de ne p penser, parler, sentir, agir, bref de ne pas faire for

tionner mon cerveau et mes nerfs en aucune façon. Il y a un peu d'amélioration, cela est certain. Je lis avec plaisir et sans fatigue environ deux heures par jour un volume que j'ai trouvé ici, *The Life of W. Penn*, par Hepworth Dixon. C'est une bonne biographie bien documentée, avec un appendice très curieux pour réfuter ce que Macaulay dit de Penn [1]. Il me semble prouvé que Macaulay a imputé à Penn deux ou trois mauvaises actions que Penn n'a pas commises et cela parce qu'il a pris pour W. Penn deux de ses homonymes, Georges Penn et Neville Penn; le texte contemporain ne donne que les noms sans les prénoms; c'est le contexte qui doit indiquer les prénoms et toutes les vraisemblances sont contre Macaulay. Visiblement il a été précipité et même partial; il avait une dent d'humaniste et de rationaliste contre les quakers, contre Penn et Fox.

Puisque les fillettes font parfois des lectures sérieuses, donnez-leur de ma part le livre d'Edouard de Suckau sur Marc-Aurèle, et le volume de Hume en anglais sur le principe de la Morale. — Je suis un peu embarrassé de les voir lire *King Lear*; il y a des grossièretés, comme presque partout dans Shakespeare; on en trouve moins dans *Coriolan*, *Hamlet* et *As you like it*. En fait de texte anglais, qu'elles lisent le premier livre de *Fairy Queen* et le premier chant du *Paradis perdu*.

1. Voir Macaulay, *History of England*, éd, Tauchnitz, vol. II. 76 et suiv.

A F. NIETZSCHE[1]

Menthon-Saint-Bernard, 17 octobre 1886

Monsieur,

Au retour d'un voyage, j'ai trouvé le livre[2] que vous aviez bien voulu m'adresser ; comme vous le dites, il est plein de « pensées de derrière ». La forme si vive, si littéraire, le style passionné, le tour souvent paradoxal ouvriront les yeux du lecteur qui voudra comprendre ; je recommanderais particulièrement aux philosophes votre premier morceau sur les philosophes et sur la philosophie (p. 14, 17, 20, 25) ; mais les historiens et les critiques feront aussi leur butin de quantité d'idées neuves (par exemple 41, 75, 76, 149, 150) ; ce que vous dites des caractères et des génies nationaux dans votre huitième Essai est infiniment *suggestif*, et je relirai ce morceau, quoiqu'il s'y trouve un mot beaucoup trop flatteur sur mon compte[3].

Vous me faites un grand honneur dans votre lettre en me mettant à côté de M. Burckhardt de Bâle que j'admire infiniment ; je crois avoir été le premier en France à

1. Friedrich Nietzsche, né à Rœcken, près Luetzen, le 15 octobre 1844 ; frappé de paralysie générale vers la fin de 1888, il acheva de mourir le 25 août 1900 à Weimar. — Sa correspondance avec M. Taine a été publiée dans le tome III de ses *Gesammelte Briefe*, p. 197 et suiv. (Berlin et Leipzig, 1904.)

2. *Jenseits von Gut und Böse*, Leipzig, 1886.

3. P. 217 : ... « *Taine's — das heisst des ersten lebenden Historikers*... »

signaler dans la presse son grand ouvrage sur la *Culture de la Renaissance en Italie.*

Veuillez agréer, avec mes vifs remerciements, etc.

A MADAME FRANCIS PONSOT

Menthon-Saint-Bernard, 15 novembre 1886

Chère Madame,

Je suis bien content qu'Armand ne soit pas entré à l'Ecole Polytechnique et suive la carrière pratique que vous lui avez ouverte. Non seulement cela sera très bon pour sa santé, mais rappelez-vous les impressions de son père; j'ai eu les mêmes dans le même métier; les carrières hiérarchiques et réglées d'avance font l'effet d'une caserne ou d'un manège; on y est parqué; l'initiative et l'invention y nuisent, quand par hasard on en a, on est forcé d'en sortir. Armand a touché les hautes mathématiques; elles lui seront une distraction pour les soirées de solitude et d'hiver, un refuge d'esprit, une oasis dans les découragements et les dégoûts, à peu près comme le grec, la philosophie ou la botanique dans d'autres carrières. S'il avait poursuivi ses études dans ce sens à l'Ecole Polytechnique, il en saurait us qu'il n'en faut pour la pratique, moins qu'il n'en faut ur la spéculation pure et il aurait avalé trop à la fois, op précipitamment et par trop gros morceaux pour sa

santé intellectuelle. Ces procédés de *bourrage* sont malfaisants, mauvais pour préparer des mathématiciens inventeurs et des ingénieurs pratiquants. Au total, je regarde presque toutes nos Écoles Supérieures comme des serres à température forcée, impropres à préparer leurs sujets à la vie à l'air libre. Je pense que ce jeune homme, une fois à Montpellier, puis avec vous, découvrira vite, par lui-même et par la conversation des hommes spéciaux, ce qui lui sera le plus utile, probablement beaucoup de botanique et de chimie agricole, la connaissance de l'espagnol et des voyages à l'étranger, à Naples, en Sicile, en Espagne et peut-être à Montévidéo.

Agréez, chère Madame, mes souhaits pour votre santé, une meilleure santé, et croyez à mon respectueux dévouement.

A M. ALPHONSE DE CANDOLLE[1]

Menthon-Saint-Bernard, 30 novembre 1886

Monsieur,

Dans sa séance du 29 novembre dernier, la Société de psychologie physiologique dont je suis membre a mis à son ordre du jour un projet de questionnaire sur l'hérédité. Ce questionnaire, que je prends la liberté de vous adresser. n'est que provisoire ; la société souhaite

1. Alphonse de Candolle, botaniste suisse, né en 1806.

le préciser, le simplifier, s'il y a lieu, et, en tout cas le perfectionner.

Nous nous sommes souvenus que, seul ou presque seul, vous avez fait une grande enquête sur ce sujet, et dans des circonstances particulièrement favorables ; vous avez pu suivre l'hérédité dans votre famille en remontant très haut, en étudiant les diverses branches, d'après des souvenirs précis et des traditions exactes, avec un talent et une pratique de naturaliste observateur et classificateur. Nous voudrions profiter de votre expérience.

Bien entendu, nous n'avons pas l'indiscrétion de vous demander des détails sur les particularités héréditaires que vous avez constatées dans votre famille. Nous savons d'ailleurs que par délicatesse, aussitôt votre livre fini, vous avez brûlé vos notes. Mais il est probable que votre travail vous a permis de découvrir la meilleure méthode ; si vous aviez à recommencer sur un second cas, vous seriez guidé par les leçons du premier ; il n'y a que la pratique qui soit vraiment instructive ; et personne n'a si bien pratiqué que vous.

Parmi les divers traits énumérés dans le questionnaire ci-joint, quels sont, à votre avis, les plus importants, les plus significatifs, les plus capables d'en entraîner avec eux un grand nombre d'autres, les plus dignes de provoquer l'attention des observateurs et d'être suivis ns la transmission héréditaire ? En quelles classes et s-classes se divisent-ils, selon leur degré d'importance ?

Toute indication ou suggestion que vous pourriez nous fournir en ce sens ou dans un autre serait reçue par nous avec gratitude, et nous sommes heureux, Monsieur, de vous présenter d'avance l'expression de notre reconnaissance et de notre respect.

A M. ALPHONSE DE CANDOLLE

Paris, 8 décembre 1886

Monsieur,

Nous vous sommes fort reconnaissants de votre réponse obligeante et des précieuses indications que vous nous faites espérer. Je m'empresse de répondre à votre question [1].

Très probablement le questionnaire sera adressé aux deux classes de personnes que vous mentionnez, et nous obtiendrons deux sortes de renseignements, les *uns* écourtés et très incomplets, les autres précis et scientifiques, selon que l'auteur, n'étant pas expert et spécial, aura ramassé chez lui ou hors de chez lui quelques faits plus ou moins décousus, mais frappants, ou selon que l'auteur, attentif, bien informé, doué du sens critique,

1. M. de Candolle, avant de rédiger ses observations sur le questionnaire dont il est question dans la lettre précédente, demandait si ce questionnaire devait être envoyé à un public nombreux ou seulement à un petit nombre de personnes compétentes et d'esprit critique.

étudiera son cercle intime et surtout sa propre famille, ascendante, collatérale et descendante. Dans aucun des deux cas, la famille et les personnes observées ne seront nommées ; l'anonymat est une condition indispensable ; seulement, sur le pli contenant une monographie, le membre de la Société qui apportera la pièce signera, pour indiquer à la Société qu'il regarde la monographie comme sérieuse et digne d'être prise en considération. Au reste sa signature ne sera connue que du bureau et de la commission spéciale ; il est convenu qu'il faut se tenir strictement en garde contre toute possibilité d'indélicatesse et d'indiscrétion. Nous comprenons comme vous que toute bonne monographie en ce genre est presque nécessairement personnelle ; un homme ne peut guère observer l'hérédité que dans sa propre famille ; c'est parce que vous avez pu étudier la vôtre dans trente et une personnes différentes que nous avons recours à votre expérience, tellement unique et complète, pour apprendre quelles sont, à votre avis, les particularités les plus importantes et les traits, physiques ou moraux, sur lesquels il faut principalement appeler l'observation.

Agréez, Monsieur, etc.

A M. ALPHONSE DE CANDOLLE

Paris, 28 décembre 1886

Monsieur,

Dans la séance mensuelle d'hier soir, j'ai lu devant la Société de Psychologie physiologique les papiers[1] que vous avez bien voulu m'adresser pour elle. La Société m'a chargé de vous faire agréer le témoignage de sa vive reconnaissance. Vous nous avez comblés ; je n'espérais pas des indications si complètes et si précises ; je n'aurais pas osé vous demander un pareil travail, circulaire, questionnaires et tableaux tout prêts pour être remplis, résumé de toute l'expérience d'un observateur, d'un classificateur et d'un statisticien.

La société va faire autographier vos questionnaires et votre circulaire pour chacun de ses membres ; s'il y a lieu, nous vous demanderons la permission d'imprimer le tout et de le publier dans une Revue, afin d'étendre l'enquête.

Agréez, Monsieur et cher collègue, avec mes remerciements personnels, l'assurance de ma respectueuse considération.

1. Questionnaire rédigé par M. de Candolle (voir la lettre du 30 novembre 1886).

A S. A. I. LA PRINCESSE MATHILDE[1]

Paris, 19 février 1887

Princesse,

Je suis très affligé de vous avoir choquée. Daignez relire mon portrait de Mme Lætitia ; je croyais n'y avoir mis qu'une impression de haute estime et même d'admiration. Daignez aussi remarquer quels sont mes auteurs ; ce ne sont pas des « pamphlétaires » ; c'est

1. La princesse Mathilde-Lætitia-Wilhelmine Bonaparte, fille du roi Jérôme, née en 1820, décédée le 4 janvier 1904. La princesse Mathilde avait écrit à M. H. Taine la lettre suivante, à la date du 17 février 1887, au surlendemain de la publication du premier article sur *Napoléon Bonaparte* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février :

Monsieur,

J'ai lu dans votre article intitulé : Napoléon Bonaparte, que ma grand'mère était parcimonieuse et qu'elle était sans souci de la propreté. Permettez-moi de relever cette double erreur.

Elle était généreuse. Ses enfants l'ont trouvée pour leur venir en aide au jour du malheur. Les événements ont assez prouvé qu'elle avait eu raison.

Quant à sa tenue, bien que très simple, elle était extrêmement soignée. Aveugle, ses petites mains blanches filaient pour occuper ses heures et pour la laisser s'absorber dans ses souvenirs.

Elle ne vivait que dans le passé. Il n'y a plus aujourd'hui e mon frère et moi qui l'ayons connue.

Je puis affirmer que vous avez été induit en erreur et que

Napoléon lui-même; tous les mots cités dans le texte et dans la note sont de lui: Stanislas Girardin n'est mentionné que pour indiquer un développement, une conversation écrite à l'instant même, et dans laquelle, si vous vous y reportez, vous verrez bien l'âme primitive, naïve, toute maternelle. — « Trop parcimonieuse, etc. » est de Napoléon; cela n'empêche pas la générosité qui, en cas de nécessité, sacrifie tout, donne tout; j'ai dit cela expressément et sur l'autorité de Napoléon lui-même. J'ai beau réfléchir, je ne vois qu'un mot qui puisse vous heurter; c'est le mot *propreté*; je vais le vérifier dans les sources, et l'ôter, s'il y a conteste; mais, en vérité, pour l'époque indiquée, c'est-à-dire en Corse et en France avant 1796, parmi tant de misères de la vie errante, une femme demi-italienne, demi-paysanne, chargée d'enfants, ruinée, ménage son linge et n'a pas le temps de soigner ses mains. J'ai vu

seuls les pamphlétaires que vous citez ont pu la colomnier ainsi.

Elle n'a jamais fait parler d'elle, s'est effacée jusqu'à l'oubli; mais cela n'a pas suffi pour garantir sa mémoire.

Son titre de gloire était d'être la mère de l'Empereur Napoléon Ier qu'elle aimait avec culte et admiration. C'est là aussi son crime.

Pourquoi faut-il que la haine puisse aujourd'hui défigurer ainsi une si grande mémoire que celle de l'Empereur et chercher à atteindre le fils jusque dans sa mère?

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de tous mes sentiments distingués.

MATHILDE.

ces mœurs et ces habitudes chez de vieilles dames que j'ai connues dans mon enfance; l'une d'elles était un vrai chef de famille, une âme commandante et digne de commander; dans sa petite ville, on l'appelait « le Colonel ». Mais, elle se souvenait toujours du temps où le savon avait manqué et où il fallait porter la même chemise toute une semaine.

Je regrette d'autant plus de vous avoir choquée que, probablement, dans mon second article, je vais vous choquer davantage. Le jour où je vous ai demandé si vous ne vous opposiez pas à la publication de mon étude, je vous ai résumé en deux mots mes conclusions sur l'Empereur: le plus grand génie des temps modernes, un égoïsme égal à son génie. Je voudrais que la première partie que vous venez de lire me servît d'excuse auprès de vous pour la seconde. Si je ne me trompe, l'immensité de ce génie n'avait pas été, jusqu'ici, mesurée avec tant d'exactitude, par des traits aussi précis, au moyen de vérifications aussi positives; ce ne sont pas des phrases que j'ai faites; je n'ai pas accumulé des adjectifs lyriques; j'ai montré « les trois atlas internes » toujours ouverts et tenus à jour dans cet esprit extraordinaire, et la faculté de combinaison plus extraordinaire encore, l'inépuisable et grandiose imagination constructive qui fait de lui un frère posthume de Dante et de Michel-Ange. Pardonnez-moi, si vous pouvez, la seconde partie, en faveur de la première. Il est dur parfois d'écrire l'histoire en historien critique et sincère; j'ai blessé à fond les royalistes en

trouvant le chiffre de l'impôt direct sous l'ancien régime, les 81 pour 100 du revenu net extorqués au paysan par les taxes royales, seigneuriales, ecclésiastiques. J'ai blessé encore plus à fond les républicains et toutes les puissances actuellement régnantes, en montrant ce qu'a été véritablement la Révolution, c'est-à-dire d'abord une Jacquerie rurale, puis une dictature de la canaille urbaine. Je vais blesser les partisans de l'Empire, et les admirateurs de la France administrative, centralisée, manœuvrée tout entière de haut en bas, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Tant pis pour moi, j'y étais résigné d'avance.

Mais, je ne me résignerais pas à perdre une amitié comme la vôtre; je l'ai éprouvée, depuis vingt ans, si constante et si loyale que je suis sûr de ma gratitude personnelle; tout ce que je vous demande c'est d'y croire, quoi qu'il advienne, et d'agréer, encore une fois et pour toujours, mon attachement et mon respect.

AU DIRECTEUR DU JOURNAL DES DÉBATS

3 mars 1887

Cher Monsieur [1],

Il est désagréable de parler de soi; ce n'est pas mon

1. Cette lettre a été publiée dans les *Débats* du 5 mars 1887.

habitude ; pourtant, aujourd'hui et par exception, j'y suis obligé. Plusieurs journaux français et anglais ont publié et commenté une conversation que l'on m'attribue ; ils me prêtent sur la science et la littérature françaises une opinion que je n'ai pas. Je croyais qu'un écrivain ne répond que des opinions qu'il écrit et signe ; il paraît que je me suis trompé.

Dans une visite inattendue que j'ai dû recevoir ces jours-ci, on m'a présenté une liste de quarante écrivains anglais, éminents ou distingués, et l'on m'a demandé s'il y avait là de quoi faire une compagnie analogue à l'Académie française ; j'ai répondu que oui. Mon interlocuteur parut trouver cela invraisemblable ; alors, en manière d'argument, je lui montrai les premiers fascicules d'un dictionnaire nouveau de la langue anglaise, œuvre admirable et colossale que publie la *Philological Society* : autour d'un pareil dictionnaire, il y a toujours une académie possible. Cela dit, je me croyais quitte ; je n'imaginais pas que d'autres paroles, mal comprises et transcrites inexactement, pussent être, sous mon nom et sans mon assentiment, livrées au public. Me voici donc conduit à dire ce que je pense moi-même, afin que l'on ne m'impute plus ce que d'autres ont daigné penser pour moi.

Sur les mérites comparatifs des savants proprement dits en France, en Allemagne et en Angleterre, je ne me permets pas d'avoir une opinion ; si je voulais en avoir une, j'irais consulter mes amis, M. Joseph Bertrand, M. Berthelot, M. Pasteur, M. Gaston Paris. Je trouve

ridicule de porter un jugement là où l'on n'a pas la compétence requise.

Dans les matières où je suis moins ignorant, par exemple, en littérature et en histoire, je crois que la poésie anglaise, surtout la poésie lyrique et narrative, depuis Byron, Keats et Shelley, jusqu'à Tennyson et aux deux Browning, est en Europe la première de toutes. En revanche, nous avons en France les plus grands dramatistes vivants, M. Augier et M. Alexandre Dumas. En prose, les Français me semblent au moins les égaux des Anglais; je regarde Balzac comme le plus puissant créateur d'âmes qui ait paru depuis Shakespeare ; aucun critique, dans aucune littérature, ne peut être comparé à Sainte-Beuve. Je considère la *Chartreuse de Parme* comme un chef-d'œuvre de psychologie littéraire, le plus grand qui ait jamais été publié dans aucune langue. Pour le style et le *rendu*, pour l'intensité et la perfection du coloris, *Madame Bovary* n'a pas d'égale. Cinq écrivains et penseurs, Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, M. Guizot et M. Renan sont à mon avis les hommes qui, depuis Montesquieu, ont le plus ajouté à la connaissance de la nature humaine et de la société humaine. En ce moment, nous sommes à la fin d'une période littéraire; pourtant, outre trois ou quatre romanciers et poètes, nous voyons croître plusieurs écrivains dont le talent est supérieur, entre autres des historiens, M. Lavisse, M. Sorel, M. Thureau-Dangin. Sans doute, quand on se juge, on doit, au préalable, quitter ses préjugés, faire abstraction de l'amour-propre national ; il ne faut pas

se surfaire. Mais il ne faut pas non plus se déprimer; on peut affirmer, je crois, que, dans l'exposition universelle des littératures, la France a présenté, depuis soixante années, autant de grandes idées et autant de belles formes que les plus illustres de ses concurrents.

A M. JULES LEMAITRE[1]

28 mars 1887

Monsieur et cher collègue, je ne m'attendais pas à un article, surtout à un article de vous dans les *Débats*[2]; personne ne m'avait prévenu. Recevez, je vous prie, mes vifs remerciements, d'abord pour le résumé du début; impossible d'en faire un plus clair et plus exact.

Voici, en premier lieu, quelques remarques à l'appui des vôtres. Je me suis servi de Bourrienne et de Mme de Rémusat, mais après critique et discussion, et avec quantité d'autres. Personne ne conteste l'authenticité du premier volume de Bourrienne, c'est surtout ce volume que j'ai cité, parce que Bourrienne a été le seul compagnon, témoin oculaire à Brienne et en juin-août 1792. Les citations du même, pour les époques ultérieures sont presque toutes favorables. De Mme de Rémusat, je n'ai guère pris que des impressions sur les

1. M. Jules Lemaître, de l'Académie française, né en 1853.
2. *Débats* du 28 mars 1887, *M. Taine et Napoléon Bonaparte*, (recueilli dans les *Contemporains*, t. IV).

façons et le ton de Napoléon (en quoi étant femme et bien élevée, elle était compétente). Ces impressions, du reste, sont les mêmes que celles de Metternich, Varnhagen, Thibaudeau, etc.

Une source excellente, à laquelle j'ai eu perpétuellement recours est de Ségur (*Histoire et Mémoires*, 7 volumes), qui est un des admirateurs, fidèle jusqu'à la dernière heure et au delà, généreux et désintéressé jusqu'au bout. Ceci répond à l'objection d'avoir surtout consulté des adversaires.

J'en viens à vos objections, ou plutôt à vos réserves. Sur les trois atlas, leur plénitude et leur exactitude, prenez la peine de lire la correspondance aux dates indiquées, et notamment les quelques lettres signalées comme spécimens ; pour donner de tels ordres si précis, de telles instructions si techniques, si détaillées, il fallait les atlas dont je parle. Mais, pour s'en convaincre, il faut passer des semaines sur la correspondance, non seulement la lire, mais y rêver, voir avec quelle insistance et compétence il suit l'exécution de chacun de ses ordres.

Je n'ai jamais nié qu'il fût capable d'émotion, de sympathie; au contraire, je l'ai marqué expressément, j'en ai donné des preuves (notamment, un texte de Bourrienne, si frappant). C'est là, justement, ce qui le distingue des autres grands hommes à volonté tenace, calculateurs, comme Frédéric II et Guillaume III d'Orange; il n'est pas de bronze ni bronzé ; aucune sensibilité n'est plus riche; il a, comme les hommes de

race neuve et vierge, toutes les passions au grand complet, et, comme un Italien, comme un artiste, des frémissements, des véhémences, des fougues, des élans, surtout des éruptions de colère, contenues ou non contenues, d'une force, d'une soudaineté extraordinaires, rien de la froideur germanique ou hollandaise, rien du flegmatique ; de là, l'étonnante beauté de sa volonté qui, à l'ordinaire, dompte et mène tous ces coursiers intérieurs, incessamment cabrés.

Sur la nuance mystique qui achève son orgueil, vous avez sans doute raison. Sur les causes de son ascendant et de son prestige, sur son rôle de *Petit Caporal*, je n'ai pu que donner en courant une indication ; il avait du génie, des victoires, et il jouait le rôle avec une attention continue, en artiste consommé ; mais, pour en expliquer tout l'effet, il aurait fallu décrire le soldat du temps, le Français de 1800 ; la place m'a manqué ; en attendant, on peut lire les *Cahiers de Coignet* ; Mérimée, dans les *Mécontents* et dans les *Espagnols en Danemark*, a bien peint le lieutenant d'alors. Sur le manque de progrès et de développement dans mon portrait, je croyais avoir suivi les étapes successives de sa conception de l'homme et de la société humaine, depuis sa première enfance, à travers ses retours en Corse, puis en France, au 10 août et en vendémiaire, puis en Italie, Égypte et encore en France, depuis le Consulat. is, là-dessus, je dois avoir tort, j'ai manqué mon et, puisque je ne le produis pas sur le lecteur, vous s devant la toile et vous pouvez juger ; moi, je suis

derrière, comme un ouvrier des Gobelins, je ne puis que conjecturer, et non vérifier les tons et les valeurs effectives de mes divers fils.

Je vous remercie particulièrement de votre *finale*. Effectivement j'ai un critérium pour l'histoire de la société; j'en avais et j'en ai d'autres pour l'histoire de l'art et de la science. Il y a une mesure pour évaluer les philosophes, les savants, une mesure différente pour évaluer les écrivains, les poètes, les peintres, les artistes. Il y a une troisième mesure pour évaluer les politiques et tous les hommes d'action pratique: l'homme qu'on examine a-t-il voulu et su diminuer, ou du moins ne pas augmenter, la somme totale, actuelle et future, de la souffrance humaine? A mon gré, telle est, à son endroit, la question fondamentale; c'est ce que j'ai fait pour l'Ancien Régime dans le chapitre du *Peuple*, et pour la Révolution dans le chapitre des *Gouvernés*. Je vous dis cela, parce que vous êtes du métier et un maître; je ne dirai jamais cela au public; la sensibilité affichée est ma bête noire; comme nous le disait le pauvre Gautier, « il ne faut jamais geindre », au moins tout haut et devant des lecteurs.

Bien cordialement à vous.

A M. J.-M. DE HEREDIA[1]

10 mai 1887

Mille remerciements, cher Monsieur, pour votre quatrième volume[2]. Cette expédition finale de deux ans et trois mois, et cette énumération homérique nominative des conquérants, achèvent le tableau. Vous nous avez rendu un vrai service en nous faisant connaître un homme comme Bernal Diaz; je ne sais pas de quoi physiquement et moralement il était fait, probablement d'acier forgé, comme l'épée antique que vous avez décrite[3]. Un pareil livre se place pour moi à côté des *Mémoires* de Cellini et des *Propos de Table* de Luther. Si seulement nous en avions un pareil pour le type humain de chaque grande époque!

Je vous serre la main bien affectueusement.

1. De l'Académie française, né à Cuba en 1842, décédé en 1905.
2. Quatrième volume de la *Véridique Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, traduction de J.-M. de Heredia. (Paris, 1887.)
3. Voir, dans les *Trophées* de J.-M. de Heredia, les sonnets intitulés *L'Estoc* et *L'Épée*.

AU COMTE DE MARTEL

Menthon-Saint-Bernard, 26 mai 1887

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre livre[1] et j'en ai déjà lu la plus grande partie. Voilà encore un brûlot que vous attachez au navire appelé le *Consulat et l'Empire*. Je crois que ce gros navire brûle et que peu à peu le public ouvrira les yeux pour regarder l'incendie. Par malheur, l'opinion a été faite d'avance; les trois écrivains qui ont eu le plus d'autorité de 1840 à 1870, M. Cousin, M. Thiers et Victor Hugo n'ont pas aimé la vérité, mais leur gloire; aucun d'eux n'est digne de confiance et dans tous il y a quelques traits du charlatan.

Vos cinquante premières pages sur les difficultés et dangers des premières années du Consulat sont bien intéressantes et bien instructives. J'avais déjà vu l'esquisse et même les détails de cette conspiration militaire dans les mémoires inédits du duc Pasquier.

P. 185, sur le nombre des réfractaires et déserteurs, fin de 1807 : ce nombre[2] est beaucoup plus considérable que celui que j'ai donné d'après le rapport du directeur général des travaux, 10 avril 1810; ce rapport dit : 160 000 réfractaires condamnés *nominativement*, probablement la différence des chiffres tient à cet adverbe;

1. *M. Thiers, IIIe partie* (1887).
2. 307 418.

ou bien c'est que la chasse aux réfractaires a été particulièrement active en 1809 ?

Encore merci et grand merci. L'histoire telle que vous la faites avec tant de pièces inédites et précieuses est la certitude qui m'attache le plus.

Croyez-moi toujours votre très obligé et dévoué serviteur.

A M. GEORGES FONSEGRIVE[1]

Menthon-Saint-Bernard, 18 juin 1887

Monsieur,

Je vous suis très obligé de l'envoi que vous avez bien voulu me faire[2]; rien de plus mérité que votre couronne académique; d'un bout à l'autre, en vous lisant, j'ai admiré la vigueur de votre dialectique et l'abondance de votre érudition.

Vous savez, dites-vous, que mes conclusions ne sont pas les vôtres. Probablement, si vous et moi nous différons sur le libre arbitre, c'est que nos méthodes de recherche ne sont pas les mêmes. A mon avis, en toute recherche, et notamment en psychologie, le premier pas consiste à préciser le sens exact des mots usuels et

[1] Philosophe, professeur de l'Université, ancien directeur de l[a] *[Q]uinzaine.*
[2] *Essai sur le libre-arbitre, sa théorie et son histoire*, ouvrage c[our]onné par l'Académie des Sciences morales et politiques, Paris, [...], 1887.

plus ou moins littéraires que l'on emploie, par exemple dans votre définition (p. 317 et 318) le sens exact des mots *pouvoir*, *possibilité*, *déterminé*, *nécessité*, *l'homme* ou le *moi*, etc. Cette opération très délicate s'exécute par deux voies : 1° par l'examen de cas très circonstanciés, de petits faits spécimens bien palpables et bien tranchés, dans lequel le caractère noté par le mot est inclus ; on assiste alors à la genèse *actuelle* de l'idée en question ; 2° par l'étymologie en français et dans les autres langues, en remontant aussi haut que possible dans les langues mères ; on assiste ainsi à la genèse historique de l'idée en question. Cela fait, presque toutes les difficultés sont levées et on s'aperçoit souvent que le problème réputé insoluble n'était qu'une question de mots, une illusion verbale. Selon moi, rien n'est plus fécond en illusions de ce genre que les mots *substance*, *âme*, *moi*, *force*, *cause*, *pouvoir*, *nécessité*, *liberté* ; ce sont des *idola specus* que fait évaporer l'idéologie.

Agréez, Monsieur, etc.

A MADAME H. TAINE

Champel, 1er juillet 1887

... Je ne sais si c'est le changement d'air ; mais, à peine arrivé ici, je me trouve dans une sorte de torpeur qui n'est pas sans bien-être ; l'air est plus plein, plus épais,

moins rare, moins excitant. Est-ce une imagination? Je retombe sur mon vieux fonds bouddhique; les gens qui se remuent autour de moi me semblent des figures de rêves; et ma propre vie me semble un rêve, rêve terne pacifié, lent.

Quand vous écrirez à Boutmy, priez-le, de ma part, de m'apporter, s'il le peut, dans sa malle, les discours de Portalis sur le Code civil et un premier livre du Code civil, écrit par ce même Portalis, mais non inséré dans le Code, comme trop théorique et composé de définitions.

A F. NIETZSCHE

Champel-sur-Arve, Genève, 12 juillet 1887

A mon grand regret, Monsieur, j'étais absent quand vos deux volumes[1] sont arrivés chez moi, et je suis encore à Genève occupé à suivre une cure hydrothérapique. Je n'aurai le plaisir de vous lire qu'à mon retour. Vous êtes plus au courant que moi de la littérature française contemporaine, car je ne connaissais pas l'article de M. Barbey d'Aurevilly dont vous me parlez. Je suis très heureux que mes articles sur Napoléon vous aient [...]ru vrais, et rien ne peut résumer plus exactement

[1]. *Morgenröthe, Gedanken über die Moralischen Vorurtheilen*, [...]ozig, 1887. — *Die Fröliche Wissenschaft*, mêmes lieu et date.

mon impression que les deux mots allemands dont vous vous servez : *Unmensch und Uebermensch*[1].

Agréez, je vous prie, etc.

A MADAME H. TAINE

Champel, 12 juillet 1887

... Je lis un roman de Mrs Craik, intitulé *Hannah*. Cela est touchant, noble, idéaliste, comme tout ce qu'elle fait, *unspotted from the world*. Mais c'est dangereux à lire pour les jeunes filles; elle reprend un *motto* de Dryden, à propos d'Antoine et Cléopâtre : *the world well lost, or all for love*; cela pousse les imaginations et les exigences du cœur au delà de toute limite; le principe est qu'il ne faut se marier qu'avec un sentiment extraordinaire, unique, éternel, que, si on ne l'éprouve pas, on commet un sacrilège. Je l'ai vue chez M. Guizot, c'est une vieille fille qui a rêvé de maternité et d'amour jusqu'à 35 ans, puis s'est mariée avec un homme plus jeune qu'elle.

Voici un écho (vrai ou faux) du *Figaro*, mais impor-

1. F. Nietzsche à H. Taine, 4 juillet 1887, à propos de l'Étude sur Napoléon : *Ich war nicht übel auf sie* (l'étude sur Napoléon) *vorbereitet durch ein neuerdings erschienenes Buch Mr. Barbey d'Aurevilly's, dessen Schlusskapitel — über neure Napoleon litteratur — wie ein langer Schrei des Verlangens klang — wonach doch? unzweifelhaft gerade nach einer solchen Erklärung und Auflösung jenes ungeheueren Problems von Unmensch und Uebermensch, wie sie sie uns gegeben haben.*

tant. S'il y avait eu un ministère Floquet-Boulanger, c'était la guerre sûre, à un mois d'échéance, avec l'Allemagne; le prince de Galles est allé exprès le dire au comte de Paris, qui a décidé la droite à soutenir le ministère Rouvier. Si cela est vrai, le comte de Paris, même absent, est encore le Français le plus utile à la France.

Vos renseignements sur la bagarre Boulanger sont curieux, ce sont ces 12 ou 15 000 gamins, voyous, oisifs, traineurs de rues et goujats de l'armée sociale, qui ont toujours fait nos révolutions parisiennes. Le mot de M. Rouvier à la tribune, hier, est bien grave; Clemenceau lui-même a lâché et plus que lâché son homme à panaches. Visiblement ces gens nous menaient à la guerre, comme les fructidoriens, pour garder leurs places. Et penser que X... restait avec eux !

14 juillet 1887

... Voici six vers de Tennyson que je vous copie, et qui me semblent beaux et originaux de mètre et d'expression :

THE EAGLE.

He clasps the rock with crooked hands
Close to the sun in lovely lands,
Ring'd with the azure world, he stands.

The wrinkled sea beneath him crawls;
He watches from his mountains walls,
And like a thunder bolt he falls.

Ceci me console des cheveux en crête de coq et des

appendices d'Hottentots que les dames d'ici étalent si impitoyablement ! Pourtant, le meilleur, c'est le mutisme, et, de temps en temps, une page de Marc-Aurèle.

Je suis inquiet de ce qui se passe aujourd'hui à Paris ; le gouvernement nouveau, avec son préfet de police et ses agents depuis longtemps gâtés et amollis, n'est pas outillé contre la folie populaire.

A MADAME H. TAINE

Champel, 20 juillet 1887

.., J'ai lu l'article de Lavisse[1] qui est bien et conclut à la patience, à la diplomatie. Au fond, c'est le danger extérieur, russe et français, et encore plus le russe, qui maintient et surtout maintiendra la monarchie militaire si pesante en Allemagne.

Le *Figaro* et le *Journal de Genève* annoncent que le prince Napoléon va publier un livre intitulé les *Détracteurs de Napoléon Ier*[2], lequel livre contient un portrait « très piquant » de votre serviteur. Cela me mettra dans un assez grand embarras. Comment répondre à un homme dont on a été l'hôte, et qui abuse contre vous de la délicatesse qui vous ferme la bouche.

Lisez, dans le *Scientific Monthly*, un article du Révé-

1. Ernest Lavisse, *L'Etat politique de l'Allemagne, à propo d'un livre récent* (*Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1887).
2. *Napoléon et ses Détracteurs*, Paris, 1887.

rend Freemantle sur la conciliation du christianisme avec la science; plût à Dieu qu'un prêtre catholique français pût écrire de pareils articles! Nous n'aurions pas les discours de M. Madier de Montjau et autres de la dernière séance.

A M. ALFRED BINET

Menthon-Saint-Bernard, 6 septembre 1887

Cher Monsieur,

Vous me faites beaucoup d'honneur en me demandant mon sentiment sur vos deux derniers articles[1]. Je les trouve, comme tout le monde, intéressants, instructifs et très bien faits. Le *fétichisme* auquel vous rattachez ces états maladifs n'est peut-être pas le terme de comparaison le plus exact; pourtant il offre des analogies suffisantes, et de plus votre définition finale, qui ramène la perversion à la prédominance d'un détail plus ou moins isolé, résume très bien le phénomène. Il serait scandaleux et pourtant vrai de ramener à la même formule : 1° l'amour proprement dit ou préférence exclusive qui rend un individu complètement insensible à tous les individus de l'autre sexe, sauf un; 2° le coup de foudre ·ès bien expliqué par Stendhal) qui est l'invasion subite sentiment exclusif ci-dessus à la suite de longues

Sur le Fétichisme dans l'Amour (*Revue Philosophique*, août ·ptembre 1887).

rêveries et d'une préparation inconsciente. Si vous suivez votre filon, vous pénétrerez dans une mine large et profonde; vous trouverez probablement que l'objet principal à déterminer, c'est l'état subjectif (physiologique et psychique), de la personne qui devient amoureuse au moment juste où elle le devient; il y a eu là un engorgement, une accumulation préalable de petites impressions, sollicitations et tendances; la comparaison de Stendhal est très juste; il se fait une cristallisation plus ou moins rapide, laquelle est déterminée par l'état, la nature et le degré de saturation du liquide. A mon sens une monographie complète et approfondie de l'Amour serait très précieuse; il faudrait, non seulement étudier ses perversions, comme votre fétichisme et l'amour grec ou lesbien, mais aussi et surtout l'amour proprement dit, notamment dans les pays où il existe, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Suède; nous n'en avons presque point d'exemple en France. Par malheur, une monographie de ce genre ne pourrait guère être faite sans détails scabreux, et je n'ose y inviter personne.

J'apprends avec beaucoup de plaisir que M. Féré et vous, vous avez expérimenté huit cas de dédoublement simultané de la personne. Le cas de L... Adrienne observé au Havre par M. P. Janet était déjà très intéressant. Le mien avait pour sujet, non une hystérique, mais une personne préparée et entraînée pendant plusieurs semaines; du reste parfaitement saine d'esprit et de corps.

A M. GEORGES PATINOT

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 22 septembre 1887

Cher Monsieur,

Je viens de lire le livre dont vous me parlez[1], et je crois, comme vous, que ce n'est pas la peine de répondre.

Il est trop clair (p. 47, 48), d'après les propres phrases que j'ai citées, que la lettre n'est pas écrite par Napoléon, mais dictée par Napoléon[2]. De même p. 49 et 50. Quant au reproche de ne pas avoir consulté Fain, Méne..... [*trous dans le manuscrit*], Gaudin, Mollien et Champagny, et d'avoir à peine ouvert la correspondance, les citations et notes sont là. A l'objection que j'ai utilisé des adversaires, parce qu'ils étaient intéressés, il suffit de remarquer qu'en ce cas il faudrait ne pas utiliser les serviteurs et partisans, parce qu'ils sont intéressés de même. Je ne suis qu'un historien; un politique ne peut pas l'être, il est engagé d'avance, comme un

1. *Napoléon et ses Détracteurs*, par le Prince Napoléon, Paris, 1887.

2. Le Prince Napoléon accusait M. Taine d'avoir cité comme étant de Napoléon une lettre de Duroc (Portrait de Napoléon paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1887). Une note figurant dans la première édition du *Régime moderne* (Paris, 1890), Livre I, *Napoléon Bonaparte*, p. 86, note reprise dans toutes les éditions ultérieures, fait bien ressortir que la lettre en question avait été écrite par Duroc sous la dictée de Napoléon.

dévot; entre deux types d'esprit aussi différents la discussion serait oiseuse.

Vous êtes bien aimable de me rappeler dans les rangs, sous le drapeau; si j'avais votre âge et votre santé, j'y reviendrais de grand cœur; mais je suis un vétéran, lassé par quarante ans de service; j'achève bien lentement et avec des forces insuffisantes, ma dernière étape. Si jamais je retrouvais mes jambes, c'est auprès de vous, vous le savez bien, que j'irais marcher; les *Débats* seront toujours pour moi le seul journal.

A M. ANDRÉ CHEVRILLON

2 octobre 1887

Mon cher enfant, ne t'inquiète pas de l'insuffisance actuelle de tes documents sur l'époque de Sydney Smith[1]; attends au moins que tu aies vérifié ce que tu trouves à Brest[2]. En tout cas, ce n'est pas par l'étude du milieu et des contemporains qu'il faut commencer; on se perd de cette façon dans les accessoires et dans l'entourage. Mon expérience m'apprend qu'il faut commencer par l'homme lui-même, par l'écrivain, et par-

1. M. Taine avait proposé à son neveu comme sujet de thèse « Sydney Smith ». Voir André Chevrillon, *Sydney Smith et la Renaissance des idées libérales en Angleterre au XIX[e] siècle*, Paris, 1894.

2. M. Chevrillon était alors professeur d'anglais à l'École navale, à Brest.

ticulièrement par son chef-d'œuvre. Voici l'ordre d'études que je te conseille : d'abord lire à fond, plusieurs fois, la plume à la main, *Peter Plymley*, noter le vocabulaire, les tours, la construction du paragraphe, la qualité des preuves, les effets littéraires, la mise en scène, les procédés pour faire un effet pratique et positif sur le lecteur. Ensuite lire en regard les autres chefs-d'œuvre de *l'humour*, le *Conte du Tonneau* et la *Lettre du Drapier*, le *Livre des Snobs*, Arbuthnot sur *Miss Écosse et M. John Bull*, deux ou trois des bonnes ironies d'Addison. Ensuite lire aussi en regard Courier (*Chambord* et *Pamphlet des Pamphlets*), Voltaire (*Candide* et début de *Jenny*), Montesquieu (*Lettres Persanes* : sur Louis XIV, sur les choses impures, les Courtisanes, — et *Esprit des Lois* : sur l'esclavage). Cela fait, tu auras toutes les caractéristiques (par opposition et similitude) du talent de Sydney Smith, et tu pourras en faire la genèse en expliquant la source commune de l'humour en général et puis de l'humour anglais. L'écrivain ainsi défini, passe à l'homme, à son caractère et à sa conduite, tels que les donne sa biographie : c'est la seconde enveloppe, elle ne fait que se mouler sur le noyau primitif, isolé par ton travail ci-dessus. Il faudra trois ou quatre mois pour ces deux recherches ; c'est alors seulement que tu devras étudier de près le milieu s al ; et note que tu en as déjà une idée par Miss Aust par lord Byron, Coleridge, Walter Scott, par ma *l érature anglaise* ; les deux volumes de Chambers sont e re plus copieux, tu pourras alors feuilleter fruc-

tueusement la *Revue d'Édimbourg* et quelques autres, avec les biographies des contemporains, Jeffrey, lord Brougham, et avec les histoires du temps, Lecky, Alison, etc.... Suis cette marche, et ne t'empêtre pas dans le détail infini de l'histoire générale du temps, politique, sociale, économique, etc...; tu aurais trop de peine à généraliser avec une précision suffisante, tu n'aboutirais pas. Crois à mon conseil, j'ai fait ainsi en débutant pour La Fontaine, pour Tite-Live, pour M. Cousin et consorts, et ensuite pour les écrivains anglais; le centre et le noyau de l'étude primitive est toujours l'écrivain, et chez l'écrivain le chef-d'œuvre. Tout le reste est ultérieur.

.... Autre spécifique auquel je n'ai pas eu recours dans ma jeunesse et à mon très grand tort : s'imposer l'obligation de faire deux ou trois fois par semaine des visites, de voir en soirées des hommes et des femmes d'un autre âge, de sortir ainsi de soi et des idées tristes; comme compensation, on peut en rentrant chez soi prendre des notes sur les intérieurs et les caractères qu'on a vus. Tu as devant toi un monde nouveau et intéressant à connaître, depuis le matelot jusqu'à l'amiral, et une organisation complète, celle de la marine française, sans compter la bourgeoisie de la ville, les voyageurs qui reviennent de loin, etc...; aucune provision n'est si utile, pour celui qui s'occupe de psychologie et d'histoire, de science morale; ce que j'ai appris ainsi à Nevers et à Poitiers m'a infiniment servi. Vois les hôpitaux militaires et civils, va voir juger et plaider,

assiste au travail des ateliers de l'État. Comprends l'état mental de tant d'hommes divers et l'utilité pour eux et le public des contraintes qu'ils subissent. Tu apprendras là plus de choses que dans les livres, et ce frottement de la réalité diminue une sensibilité excessive et souffrante....

A M. ANDRÉ CHEVRILLON

12 octobre 1887

Mon cher ami, ta tante vient d'écrire à M. Boutmy pour avoir le titre de l'ouvrage ou des ouvrages que tu désires [1]; tu trouverais certainement les renseignements en question dans les discussions au Parlement de 1825 à 1832, dans les biographies de Canning, Palmerston, etc.... Vois aussi l'autobiographie de Stuart Mill, qui a été témoin et acteur dans ce grand mouvement; je te rappelle qu'à son avis (et il est bon juge) les deux principaux initiateurs et transmetteurs des idées continentales ont été dans les deux écoles opposées, Bentham et Coleridge.

A aucun prix, il ne faut renoncer à Sydney Smith cette année, il sera ton *alibi*, ton excitation intellectuelle à Brest : ne te confine pas dans un travail de pure érudition mécanique ; tu as besoin d'une liqueur remontante, d'un bon cordial. Crois-en un vieil anatomiste :

1. En vue de la thèse sur Sydney Smith (voir la lettre précédente).

le procédé de dissection que je t'indique est le seul rationnel. Commencer par le milieu social politique, économique, serait une erreur grave ; je te donnerais le même conseil si tu passais cette année à Paris ou à Londres. Je n'ai pas le temps ni la place de te développer toutes les raisons pour étudier dans cet ordre ; si tu as quelque confiance en moi, suis-le, et commence dès à présent à traduire en prenant des notes. Aussitôt après avoir traduit *Peter Plymley*, il te faudra rassembler, dans une chemise à part, les principales opinions de Sydney sur la religion et la philosophie, sur l'Église et le Gouvernement, sur la littérature et l'art, au moins ses opinions saillantes et actives, avec les motifs qu'il donne à l'appui, et des textes caractéristiques qu'il donne de lui sur la matière. J'ai fait cela, dans mon étude sur Macaulay ; j'ai exposé et relié ses principales idées, opinions, préférences politiques, philosophiques, littéraires, et cela avant de définir et d'expliquer son talent. Relis ce morceau, tu verras qu'un tel exposé avec citation est une approche excellente. Et rien de plus facile : tu n'as qu'à extraire et classer les idées préférées de Sydney.

Surtout prends des notes (absolument secrètes, bien entendu et en déguisant les noms) sur les intérieurs, les carrières et biographies, sur tout ce que tu vois ou entends et qui te frappe. Ce que tu m'écris sur l'aspec de Brest et des villes de province en France est excel lent ; je garde ta lettre, comme j'ai gardé celle dan laquelle tu me décrivais ton entourage anglais. C'est u

document précis et coloré ; quand tu en auras une centaine du même genre, sur d'autres sujets, tu seras en possession d'un garde-manger littéraire où tu pourras puiser toute ta vie....

Courage, mon enfant ; à Nevers, il y a trente-cinq ans, j'aurais écrit ta lettre, j'avais le même spleen, la même impression à l'endroit de mon entourage physique et moral, et pas de conseils ni de guides. L'étude a été mon alibi, mon réconfort ; fais de même, et deviens un écrivain. Par là, tu supporteras le présent.

Bien affectueusement à toi.

A M. TEMPLIER

11 octobre 1887

Cher Monsieur,

M. Émile Hennequin, que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris, me prie de recommander à votre examen sérieux les deux ouvrages qu'il vient de présenter à la librairie Hachette. De ces deux ouvrages, j'ai lu l'un tout entier dans la *Revue Contemporaine* ; c'est une théorie de la critique artistique et littéraire, et l'examen des procédés que cette critique doit suivre pour être scientifique[1]. L'autre ouvrage, sur Poe, Heine, Dostoievsky, etc., m'est connu qu'en partie et par fragments[2].

[1] *La Critique Scientifique*, Paris, 1888.
[2] *Écrivains francisés*, Paris, 1889.

A mon sens, M. Hennequin a beaucoup d'idées personnelles, une originalité véritable, une force de compréhension et de coordination qui est rare. Tout ce qu'il a écrit donne à penser et vaut la peine d'être lu ; sur vingt critiques, il n'y en a pas deux dont je pourrais en dire autant. Quant à la forme et au style, son défaut, si je ne me trompe, est d'étaler ses procédés techniques ; il fait sa cuisine dans la salle à manger ; il est possible que cela soit aujourd'hui dans le goût des convives ; à vous d'en juger, puisque vous tenez la table d'hôte.

Vous savez qu'en fait de recommandations, je me fais un devoir et un scrupule de dire ma pensée exactement et toute entière ; vous l'avez là-dessus.

A M. G. PATINOT

Menthon-Saint-Bernard, 22 octobre 1887

Cher Monsieur, je vous remercie beaucoup de l'avis que vous me donnez[1]. Je n'ai pas ici le numéro du *Figaro*, mais j'écris à la maison Hachette pour qu'elle m'envoie ici le volume, aussitôt qu'il aura paru.

Bien entendu, si je réclame, c'est aux *Débats* que je demanderai l'hospitalité pour ma réponse. Pourtant, j'hésite encore à croire que M. de Goncourt m'ait mis

1. A propos de la publication du *Journal des Goncourt*, t. II, dans lequel étaient relatés les entretiens tenus jadis aux dîners de Magny, et où figurait M. Taine.

en scène : vous savez qu'après la publication de son premier volume, je lui ai écrit pour lui demander d'omettre dans le deuxième tout ce qui pouvait me concerner ; je faisais appel à sa loyauté et à notre ancienne camaraderie. J'ai gardé copie de ma lettre. Pouvez-vous savoir si MM. Renan, Berthelot, Schérer (dont les paroles seront probablement rapportées et travesties) sont, comme moi, disposés à réclamer et publiquement ? Votre très dévoué et très obligé.

AU VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ

Menthon-Saint-Bernard, 22 octobre 1887

Cher Monsieur, nous sommes obligés de promettre, le jour de l'élection, que nous n'avons pris d'engagement envers aucun des candidats. Mais, cela ne me défend pas de vous dire que je suis charmé de vous voir enfin candidat[1], qu'aucune élection ne me fera autant de plaisir que la vôtre, et que je serais très heureux et très honoré d'être un de vos deux parrains. Vous trouvez que « votre bagage est léger » ; oui, pour le poids ; mais, pour la qualité, c'est autre chose. Par exemple, votre dernier article sur ce couvent russe, au milieu des betteraves et des machines à battre, a dû toucher

1. A l'Académie française. L'élu fut cette fois l'amiral Jurien de la Gravière. Le vicomte E.-M. de Vogüé fut élu en novembre 1888 sur le fauteuil de M. Nisard (voir ci-dessous, page 275).

au cœur quiconque, avec le goût de la réalité, a le sentiment de la grandeur poétique et philosophique.

Présentez, je vous prie, mon respect et les amitiés de ma femme à Mme de Vogüé, et croyez-moi votre très dévoué serviteur. Nous serons à Paris vers le 5 novembre, et j'espère vous voir pour causer avec vous des élections.

A M. GEORGES PATINOT

Boringe, Menthon-Saint-Bernard, 25 octobre 1887

Cher Monsieur, je viens de lire le volume[1]; et je suis de l'avis de Renan et du vôtre; je ne réclamerai pas dans les *Débats*, ni ailleurs. Aussi bien, les indiscrétions qui me concernent ne sont pas offensantes; une fois ou deux, on me fait dire le contraire de ce que je pensais et de ce que je pense; mais, sans intention mauvaise; l'auteur, faute de culture suffisante, n'a pas compris ce qu'on disait devant lui. Je vous prie de croire que, si le dîner Magny avait été tel qu'on le représente, je n'y serais pas allé trois fois; heureusement, outre les rédacteurs du journal en question, il y avait Sainte-Beuve, Renan, Robin, Berthelot, Nefftzer, Schérer, Flaubert, parfois George Sand, des gens versés dans les sciences physiques ou naturelles ou philolo-

1. Le second volume du *Journal des Goncourt*.

giques, dans la philosophie ou la théologie, sachant des langues et des littératures étrangères, l'antiquité classique, l'Orient, l'histoire ; on causait de tout cela, et la conversation valait la peine d'être écoutée. Par malheur, elle passait par-dessus la tête des deux sténographes ; leur horizon était borné par Gavarni, les petits peintres du XVIII[e] siècle et les bibelots japonais ; hors de ce cercle, il n'y avait rien pour eux, et depuis le centre jusqu'à la circonférence du cercle, tout était rempli par eux-mêmes. Reste l'énormité de leur indiscrétion ; vous savez que j'avais écrit à M. de Goncourt, après son premier volume, pour le prier, en mémoire de notre ancienne camaraderie, de ne pas faire mention de moi dans le second ; il l'a fait ; tout est rompu entre nous ; désormais, si je dînais encore en ville, je m'informerais au préalable, et je refuserais le dîner, s'il y était admis ; il me semble que ses intimes et la princesse-Mathilde elle-même doivent, là-dessus, penser comme moi ; parler devant lui, c'est s'exposer à retrouver dans un livre ou dans un feuilleton des paroles qu'on n'a pas dites pour le public. A cet égard, je trouve son procédé surtout odieux envers Sainte-Beuve : Sainte-Beuve, qui a été paternel pour lui et pour son frère, qui, par ses deux articles si bienveillants, leur a donné leurs lettres de grande naturalisation en littérature ; Sainte-Beuve qui, en fondant le dîner Magny, lui avait donné comme charte l'engagement de discrétion réciproque et perpétuelle. Voyez ses propres paroles dans les *Nouveaux Lun-*

dis[1], à propos d'une indélicatesse bien moins grave de M. de Pontmartin ; s'il vivait encore, je vois d'ici sa surprise et son indignation ; décidément, les mœurs littéraires deviennent sales!

A M. ANDRÉ CHEVRILLON

Paris, 8 novembre 1887

Mon cher André, j'ai pris Sydney Smith[2] à la Bibliothèque nationale le jour de mon arrivée, et je n'ai pas cessé de le lire. Voici des indications ; mais si elles ne te suggèrent rien, s'il ne te vient pas d'idées dans ce sens ou dans un autre, si le goût et l'attrait te manquent pour ce travail, il est clair qu'il ne faut pas l'entreprendre. On ne fait bien un livre que si on l'aime d'avance, si on trouve le sujet intéressant et fertile. Sinon cherche ailleurs ; la pente de chacun lui est personnelle. Entre autres raisons d'écrire sur Sydney Smith, il y a celle-ci, que par là tu apprendras à écrire ; car le fond du sujet est une étude sur l'art d'écrire pour le public ordinaire, sur les procédés efficaces par lesquels on agit sur le lecteur, pour le persuader et le convaincre en matière politique et religieuse. Sydney Smith y a très bien réussi ; cet art a toujours été cultivé en Angleterre ; c'est l'éloquence, non pas de parade, mais

1. Tome III, page 35 et suiv.
2. Voir les lettres des 2 et 12 octobre 1887.

pratique. Il en est le représentant le plus distingué dans le premier quart du XIX[e] siècle. Démêle ses procédés, ses effets; compare-les à ceux de ses grands prédécesseurs anglais, puis à ceux des Français depuis Voltaire et Beaumarchais jusqu'à Courier; une fois ces procédés connus, classés et définis par toi, tu peux te les assimiler et t'en servir pour ton compte, et notamment dans le style et les effets littéraires de ta thèse elle-même. Je suppose que tu as le même exemplaire que moi : je te marque dans une page à part les passages qui peuvent être extraits et insérés dans le corps de ta thèse, comme illustrations et spécimens; il y en a beaucoup, non seulement dans *Peter Plymley*, mais dans les « Lettres à l'archidiacre Singleton », dans le *Speech* à Beverley et à Taunton, dans presque tous les articles.

1° Pour ta thèse, tu n'as pas besoin de plus de vingt volumes qui sont : Macaulay au complet et sa biographie par Trevelyan, Miss Austen, George Eliot (types de *clergymen* et d'aristocratie locale), biographie de Canning et Palmerston (Tauchnitz), Porter's *Progress of the Nation*, Chamber's *Cyclopedia of English Literature*, Autobiographie de Stuart Mill, Essais de Stuart Mill (sur Coleridge et Bentham), et une histoire quelconque, abrégée, positive, des grandes réformes et événements politiques de 1793 à 1832.

2° Sydney Smith n'a pas d'opinions philosophiques, esthétiques, etc.... Mais il a un système d'opinions pratiques très intéressant à dégager et à construire. C'est

l'idée de l'Angleterre réelle, sociale, politique, ecclésiastique, telle qu'elle est sous ses yeux; il y ajoute des notions d'économie politique et de morale simple; par le premier élément, il est conservateur, par le deuxième progressiste. Des phrases extraites de son livre fourniraient un tableau presque complet du monde anglais en 1820, notamment du monde ecclésiastique, avec chiffres et détails positifs qu'on ne trouverait pas ailleurs. (Lettres à l'archidiacre Singleton.)

3° Tu as raison sur la médiocrité de ses plans; ses lettres et pamphlets ne sont que des articles de journal ou des *speeches* de *meetings*. Mais tant mieux ; il donne juste la note de ce qui est nécessaire et suffisant pour persuader un auditoire moyen. Sa supériorité (et c'est en effet le procédé le plus efficace) consiste dans l'*illustration*, l'*apologue*, la *parabole*, la transcription d'une question abstraite en un petit exemple familier, en une anecdote amusante, qui reste fixée dans l'esprit et l'imagination, et que l'auditeur, de retour chez lui, conte de nouveau à ses connaissances. Même procédé dans Courier, mais avec un plan et un art bien supérieurs ; néanmoins Courier est moins convaincant, moins adapté à la masse, moins puissant pour l'effet pratique.

4° Le sentiment qui produit ces apologues et qui s'en exhale est très sain, bien plus que dans Swift ou Voltaire ou Courier. Sydney Smith est de la famille de Fielding : brave, rude, franc, avec un fond de jovialité persistante. Pas trace de misanthropie, ou hypocrisie, ou *puling*, ou *self delusion*, ou sentimentalisme. Cela

est confirmé par sa théorie de l'Église anglaise, du *clergyman* anglais (voir lettres à Singleton) qui doit être un gentleman, avec un capital, et l'espérance d'arriver haut, les grandes places ecclésiastiques étant les gros lots nécessaires dans une loterie. Et cela s'accorde très bien avec sa conduite, sa façon optimiste de prendre la vie, son esprit antidissident, antidémagogique, anti-ascétique. Impossible d'avoir un plus beau spécimen du *clergyman* anglais supérieur; Sainte-Beuve aurait été bien content de faire cette monographie.

5° Pour *Peter Plymley*, le chef-d'œuvre, tu devras, dans ton exposition, refaire le plan, classer les arguments qui se trouvent dispersés dans les différentes lettres, exposer le sujet mieux que ne l'a fait Sydney Smith, mais en insérant dans ton analyse ses réussites, qui sont ses apologues et illustrations, ainsi que ses bons mots. Le caractère d'Abraham, sa situation, ses préjugés naturels, forment un portrait préalable, le portrait du *clergyman* vulgaire, étroit, qui est comme le bon jésuite de Pascal, et qu'il faut peindre ou définir à part.

6° Grandes analogies entre les idées de Sydney Smith et de Macaulay sur toutes ces questions pendantes, politiques, ecclésiastiques, sociales, économiques. Macaulay semble avoir pris presque toutes ses idées dans Sydney ith pour les développer avec son art admirable et ssique de composition, d'élucidation.

7° Comme premier travail, commence par extraire et duire les phrases vivantes qui font un effet donnant

à l'auditeur une secousse d'illumination, de conviction ou de rire. Ce seront là tes pièces probantes, tes citations, la fleur et l'intérêt de ton livre. Classe-les et encadre-les dans des phrases à toi, du même ton ou d'un ton approchant.

A toi bien affectueusement.

A M. DE CANDOLLE

Paris, 20 janvier 1888

Monsieur,

Tous les membres de la société de psychologie physiologique, et moi particulièrement, nous vous devons de la reconnaissance[1]; mais je vis sept mois de l'année en Savoie, et en hiver, ma mauvaise santé, qui m'empêche de sortir le soir, me rend moins assidu que je ne le voudrais aux séances mensuelles de la société; de là mon silence; veuillez agréer cette excuse. Votre questionnaire a été lithographié et adressé aux divers membres; à la dernière réunion, le secrétaire a présenté le résumé des réponses qu'il a reçues; il y en a trente-cinq qu'il doit dépouiller et classer.

Je suis heureux que vous ne désapprouviez pas mon Napoléon[2]; à mon sens, on peut avec des documents

1. Voir là-dessus p. 222.
2. *Revue des Deux-Mondes* des 15 février et 1er mars 1887, *Napoléon Bonaparte.*

littéraires faire une œuvre scientifique ; comme ces documents sont des réactifs très délicats, ils donnent en psychologie des indications très précises; Sainte-Beuve le premier nous a montré ce qu'ils valaient. Si j'étais plus jeune et en meilleure santé, c'est par ce côté que j'aborderais la question de l'hérédité ; chacun doit rester dans son métier, et dans celui-là je serais moins incompétent. Plusieurs cas très beaux sont à la disposition des observateurs et critiques, par exemple celui de Mirabeau, et encore mieux celui de George Sand avec tous ses ascendants jusqu'à Auguste de Saxe et au-delà, pendant quatre générations; on peut y en ajouter deux, celle de ses enfants et celle de ses petits-enfants. Sur toutes, du côté paternel et du côté maternel, nous avons des documents abondants et précis, témoignages contemporains, portraits, écrits signés. Mais les grands sujets s'offrent trop tard, quand on ne peut plus les traiter.

A M. GEORGES BRANDÈS

Paris, 23 avril 1888

Cher Monsieur,

J'ai été bien touché de votre souvenir[2]; je voudrais vous avoir été utile, comme vous le dites, c'est la seule

1. Voir tome III, page 164, note 2.
2. G. Brandès à H. Taine, 16 avril 1888 : « Cher maître, le jour

consolation quand on vieillit. La vie, pour un travailleur s'emploie à semer; mais il ne sait pas si les graines qu'il jette dans le sillon sont bonnes et pourront germer; il a beau les choisir de son mieux, les trier une à une, souvent il se trompe et ce qui pousse n'est pas ce qu'il avait prévu.

J'apprendrai avec beaucoup de plaisir tout ce qui vous concerne; je sais que vous êtes marié, mais j'ignore si vous avez des enfants et si vous avez une situation faite à Copenhague. Votre dernier volume sur l'école littéraire de Victor Hugo à Th. Gautier[1] est le meilleur ouvrage que je connaisse sur ce sujet. Continuez-vous cette grande histoire des idées et des talents au XIXe siècle? Pour moi, j'ai deux enfants et je vis six ou sept mois de l'année au bord du lac d'Annecy, à Menthon-Saint-Bernard, en Haute-Savoie. Depuis quelques mois j'ai dû suspendre mon travail, ma tête était fatiguée; j'espère pourtant reprendre mon dernier volume et peut-être l'achever cette année; ce sera la conclusion de mes *Origines de la France contemporaine*; mes prévisions sont tristes et les événements qui m'entourent sont plus tristes encore. Votre patrie a été mutilée, comme la

approche où vous aurez soixante ans. Permettez à un de vos anciens disciples, qui écrit un peu trop tôt pour ne pas se perdre dans la foule, de prendre cette occasion pour vous exprimer ses meilleurs souhaits et sa profonde gratitude pour ce qu'il vous doit.... Je n'oublierai jamais l'impression de vos paroles, de vos conseils. Vous avez été un des bienfaiteurs de ma vie. »

1. *Die Litteratur des 19ter Jahrhunderts in ihren Hauptströmungen*. Tome V, *Die romantische Schule in Frankreich*, Leipzig, 1883.

mienne; mais elle est petite, ce qui l'abrite contre les grands dangers sanglants. Je voudrais en croire autant pour la mienne.

Je vous serre la main bien affectueusement.

A M. ARMAND LODS

Menthon-Saint-Bernard, 15 juillet 1888

Monsieur,

Je suis très honoré de la dédicace que vous avez bien voulu mettre en tête de votre livre[1], et très heureux de la confirmation que votre travail apporte au mien. Il n'y a que les monographies de *probantes*, et celle-ci l'est. Les détails que vous donnez montrent les sources de la passion jacobine, et la facilité avec laquelle le démagogue se transforme en tyran.

Bien des traits sont précieux, par exemple le parfait jésuitisme de la lettre du 17 février (p. 53), la très curieuse lettre de la citoyenne La Saudraye (p. 69), la jolie invention de Bernard pour faire coucher en prison, dans le même lit et par principe, un riche avec un pauvre. Si votre livre avait paru plus tôt, je vous aurais emprunté cette belle application de l'égalité que je n'ai

[1] Armand Lods. *Un Conventionnel en mission. Bernard de Saintes et la Réunion de Montbéliard à la France* (précédé d'une lettre dédicace à H. Taine), Paris, in-8°, 1888.

point rencontrée ailleurs. C'est dommage que vous n'ayez rien trouvé sur sa vie en province après l'amnistie de Brumaire et surtout sur son rôle au Conseil général de la Charente-Inférieure de 1800 à 1804. A-t-il voté pour le Consulat à vie et pour l'Empire? Nous avons la biographie de deux ou trois hommes de même espèce, entre autres celle du patriote Palloy par V. Fournel; c'est celui qui exploitait si bien les pierres de la Bastille. Vers la fin du Directoire, il a employé un procédé original pour marier sa fille; j'ai moi-même rencontré son nom dans un rapport de 1810 sur la saisie d'un livre dont il était l'auteur.

Nous vous devons encore le récit de l'annexion de Montbéliard; la plupart des autres annexions, Belgique, Savoie, Gênes, Piémont, ont été opérées avec des brutalités égales. Toutes les pièces inédites que vous publiez sont du plus grand intérêt, et vous avez ajouté une pierre du meilleur grain, très bien taillée, parfaitement posée, à l'édifice historique auquel nous tâchons tous de travailler.

Agréez, Monsieur, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

A MADAME H. TAINE

Menthon-Saint-Bernard, 27 juillet 1888

... M. Liard m'écrit qu'André[1] est nommé dans l'enseignement supérieur à la Faculté de Lille, comme chargé d'un cours complémentaire de langue et littérature anglaise; il y ajoute des compliments sur lui. J'ai écrit à André, j'attends sa réponse, j'imagine qu'il est content.

Vous vous rappelez M. Hennequin[2], ce grand jeune homme blond qui avait l'air d'un Anglais poète et qui venait quelquefois chez moi le samedi à cinq heures. Il y a huit jours, au moment où j'achevais son livre, un de ses amis m'annonçait sa mort subite. — J'ai reçu hier la visite de M. Léon Terrier, rédacteur des *Débats*, natif d'Annecy, qui est venu me demander une préface et une souscription; j'ai donné la souscription et refusé la préface; il s'agissait d'un livre posthume de M. Hennequin et d'une souscription pour sa veuve. Il paraît que le pauvre jeune homme est mort d'une congestion à la suite d'un bain froid et d'un refroidissement. Il venait d'entrer dans le succès : Brunetière avait parlé de son livre le 1er juillet d'une façon très honorable....

Mon impression est que le ministère Floquet et Cie s'est mis assez solidement en selle; 1° par le coup d'épée de Floquet qui fait de lui un vainqueur

1. M. André Chevrillon, neveu de M. Taine.
2. Voir ci-dessus p. 255.

corps à corps; 2° par le voyage du président Carnot, qui lui sert de décor, de bouclier; les bonnes façons et la modération du Président rassurent le public (c'est l'impression de M. Terrier qui assistait). Les conservateurs, en se mettant à la queue de Boulanger, donnent des partisans au radicalisme.

M. A. de Boislisle[1] et Gaston Paris insistent de la part de M. Patinot pour que je fasse une étude sur les *Débats* pendant la Révolution et l'Empire. Comme je suis hors d'état de travailler et que pendant quinze jours j'ai dû laisser là mon livre, j'ai refusé; je lui offre seulement pour la fin de l'année quatre ou cinq pages sur l'intérieur des *Débats* à cinq heures du soir, sur les entretiens autour de M. Édouard Bertin, etc.[2]; il me manque des notes biographiques que je trouverai sans doute à Paris auprès de Mme Bertin.

J'ai lu ces jours-ci deux traités théologiques de Bossuet.

A MADAME H. TAINE

Champel, 14 août 1888

...Nous avons ici le *Temps*, le *Figaro*, le *Journal de Genève*, la *Perseveranza*; je puis me tenir au courant des événements. Il paraît qu'il y avait un coup monté à

1. Voir tome III, page 265 note.
2. *Édouard Bertin* (*Livre du Centenaire du Journal des Débats*), article recueilli dans les *Derniers essais de critique et d'histoire*.

Paris, une vraie insurrection prête comme en juin 1848, au jour de l'enterrement d'Eudes ; en fermant la Bourse du travail, on a fermé leur place d'armes. Tout le gouvernement, y compris Floquet, est obligé, à un certain moment, de couper sa queue : Robespierre a bien dù couper la sienne, les Jacques Roux, Vincent, etc.

Temps gâté, il pleuvine à ce moment ; je lis toujours Montaigne.

A SA FILLE

15 août 1888

..... Quand tu lis un livre, par exemple les *Essais* de Renan, tu es surtout sensible à la portée des idées et des phrases que tu y trouves. Il ne faut pas traiter un livre de ce genre comme un sonnet ou une symphonie. Ce qui te manque, c'est l'habitude d'extraire les idées et vérités que l'auteur a voulu énoncer et prouver, de faire à ton usage un travail comme celui que je vous demandais jadis sur une *Provinciale*, sur un *speech* de Macaulay, sur une leçon de M. Guizot. Sans te demander une analyse méthodique, un plan complet des *Essais* de Renan, fais ceci pour moi : demande-toi quelles vérités positives et suffisamment prouvées, quelles acquisitions et opinions durables tu as retirées de cette lecture, par exemple si, d'après cet exposé, il t'est prouvé qu'il y ait un progrès possible dans la connaissance des mythologies et des religions, si on n'a là-

dessus que des conjectures, si, depuis cent ou deux cents ans, les hypothèses adoptées ne deviennent pas de plus en plus fécondes et solides, si l'étude des mœurs, la critique des textes, l'analyse psychologique ne vont pas se perfectionnant et ne constituent pas des méthodes qu'on peut nommer scientifiques, etc. Interroge-toi là-dessus, en relisant les passages importants, et ta lecture, qui jusqu'ici est passive ou même énervante, deviendra active et salubre....

A MADAME H. TAINE

21 août 1888

Si je conseille à G... le livre de M. Havet[1], c'est comme histoire, afin qu'elle lise, en citations excellentes et très bien traduites, l'histoire des idées morales et sociales de l'antiquité et complète ainsi ce qu'elle a appris dans Fustel de Coulanges. Son éducation est incomplète : elle a appris beaucoup de choses positives et techniques ; elle a, naturellement, et elle a acquis la plus vive sensibilité poétique, littéraire, musicale, pittoresque. Reste une grande lacune entre les deux, l'habitude de classer, d'aligner, de préciser les idées générales, de suivre un raisonnement un peu long et serré, d'apprécier la force ou la faiblesse d'une argu-

1. *Le Christianisme et ses Origines*, 4 vol. in-8°, 1872-1884.

mentation, bref, ce qu'on apprend au collège par la traduction, les résumés, les plans, les discours ou dissertations. Faute de cela, un jeune esprit est à la merci de ses impressions, de ses émotions; il est incapable de juger, de discerner les grandes lignes et les raisons décisives; il est comme un navire à grandes voilures, mais sans lest ni gouvernail. C'est de ce côté qu'il faut maintenant diriger tout son travail. Je lui ferai faire ce travail sur les *Essais* de Renan; nous l'avions fait, il y a deux ans, sur quelques *Provinciales* et quelques *speeches* de Macaulay.

Pour Havet qui lui déplaît, est-ce que l'histoire et les citations qui sont le fond de son livre ne lui paraissent pas intéressantes? Que l'homme soit un peu sectaire et ait un but plus ou moins polémique, peu importe! On profite des gens qui vous sont antipathiques, il suffit qu'ils soient exacts, instructifs; celui-ci est de plus très bon écrivain, et son point de vue, qui est l'admiration de l'antiquité, est un des points de vue les plus acceptables. Je la prie aussi de m'envoyer une page sur ce qui lui a semblé neuf, positif, prouvé, dans Renan, notamment sur les progrès de la méthode critique et historique, telle qu'il l'expose dans ses quatre essais sur la mythologie hellénique, sur la Bible, sur les Évangiles, et sur Mahomet. Rien de plus intéressant que cette question. — Je causerai avec G... de l'article sur [M]anning, et tout en admettant le point de vue de Renan, lui montrerai le point de vue opposé, qui n'est pas [m]oins valable. Sur l'allusion blessante d'Havet, à propos

du culte d'Adonis, vous pourriez lui faire relire la dédicace de Renan en tête de la *Vie de Jésus* ; il n'a pas craint, dans cette invocation à sa chère morte, de parler de la sainte Byblos ; le grand érudit poète savait qu'au fond de ces fêtes décriées, il y avait un mystère de douleur, de compassion, d'enthousiasme, qui peut être comparé à un autre, sans dissonance grossière, et de façon à les faire mieux comprendre tous les deux.

Un journal annonce le recueil des articles de Marcelin [1], avec une préface de moi (probablement mon article des *Débats* [2]). Les articles de Bourdeau sur Lassalle [3] sont excellents, et, dans le numéro de vendredi, la lettre du capitaine Cornacchio nous ouvre de terribles perspectives sur les sentiments de la classe cultivée, en Italie, à notre endroit : machiavélisme et besoin héréditaire de *Primato* ; cela peut s'appeler aussi une querelle d'Allemands.

A M. ÉMILE BOUTMY

9 septembre 1888

Cher ami, j'ai reçu votre lettre le lendemain de mon retour, et j'ai voulu attendre une semaine pour pouvoir

1. Marcelin, *Souvenirs de la vie parisienne*.
2. Article sur Marcelin dans les *Débats* du 3 mai 1888 (recueill dans les *Derniers essais de critique et d'histoire*).
3. *Débats* des 22 et 24 août 1888 (articles recueillis dans *L Socialisme allemand et le Nihilisme russe*, par Jean Bourdeau Paris, 1892).

vous répondre au sujet de mon travail. Il ne va guère ; tout ce que je puis espérer, c'est de rapporter en novembre la valeur de deux articles de la *Revue des Deux-Mondes*, à peu près autant que l'an dernier, deux chapitres sur les mérites de l'organisation napoléonienne, et sur ce qui a pu en subsister pendant les soixante années suivantes. Ensuite viendront les chapitres sur les vices de cette organisation, et le dernier livre sur la France contemporaine, de 1815 à 1875. Mais, en somme, c'est trop lourd pour moi ; l'ensemble est trop vaste, exige trop de connaissances techniques, et ma santé, ma capacité d'attention est trop médiocre. Je travaille en vertu de la consigne que je me suis donnée, mais sans savoir si je finirai. En ce moment, j'écris sur l'impôt indirect, Stourm et Leroy-Beaulieu me servent beaucoup, mais il faudrait en savoir autant qu'eux, et je n'en sais pas le vingtième ; ma seule ressource est de me limiter aux sommets.

Et vous ? Vous ne me dites pas un mot de votre grand ouvrage sur la Constitution anglaise [1]. Avez-vous écrit, et à peu près combien de pages ? Vous savez qu'à mon sens, votre seul danger est d'être trop difficile pour vous-même, trop scrupuleux, trop enclin à vous défier de vos idées et de votre style, trop critique à votre endroit. Je souhaite de tout mon cœur que vous ayez con-

1. Il s'agit probablement d'un projet d'étude approfondie sur a Constitution britannique, dont l'ouvrage intitulé *Le développement de la constitution et de la société politique en Angleterre*, Paris, 1887) n'aurait été que la préparation ; cette grande et nouvelle étude ne vit jamais le jour.

tinué et avancé ; soyez sûr que tout ce dont vous serez mécontent ou peu content sera encore très bon, très précieux, très instructif pour tout le monde.

Je ne vous parle pas de politique : mon impression et mes pressentiments sont aussi tristes que les vôtres ; à Champel, devant des étrangers de tout pays, je me sentais presque honteux ; notre littérature et notre gouvernement font de nous un scandale. Il faut se confiner dans la vie privée et dans la curiosité philosophique. J'avais emporté mon Évangile, Marc-Aurèle ; c'est notre Évangile, à nous autres qui avons traversé la philosophie et les sciences ; il dit aux gens de notre culture ce que Jésus dit au peuple. Mettez-le sur votre table de nuit ou sur un coin de votre bureau, et lisez-en trois ou quatre phrases tous les jours ; elles suffiront pour alimenter votre rêverie pendant toute la journée ; je vous recommande surtout les trois derniers livres. Jamais on n'a pensé et parlé avec tant de vérité et de grandeur sur la nature et sur la mort. En grec, tous les mots sont chargés de sens, de passion et d'images, et d'une telle précision que le style lapidaire des *Institutes* n'est pas au-dessus. Voilà bien le testament suprême de toute l'antiquité, d'un monde plus sain que le nôtre ; c'est à peine s'il faut y changer quelques formules pour y adapter les conclusions de nos sciences. Un vieillard comme moi y trouve juste, avec la saveur parfaite, l'aliment final qu'il lui faut.

Résignons-nous comme lui, cher ami ; les motifs qu'il allègue sont toujours valables. Je vous serre les deux

mains bien affectueusement. Ma femme embrasse votre femme et vous offre ses amitiés.

AU VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ

Boringe, 20 octobre 1888

Cher Monsieur,

Je suis bien content d'apprendre que vos affaires académiques sont en bonne voie. Tous les renseignements que j'ai d'autre part concluent dans le même sens. Nous serons à Paris vers le 15, et je voterai certainement le 22[1].

Ma santé, à laquelle vous voulez bien vous intéresser, n'a pas été bonne; physiquement, à l'extérieur, et pour les fonctions animales, elle est passable; mais dès que j'essaie d'écrire, la fatigue vient, puis l'excitation nerveuse et l'insomnie; je suis obligé d'enrayer aussitôt. Je suis d'une génération qui finit, remplacez-nous; en fait de politique et d'affaires publiques vous n'aurez pas de peine à mieux faire ou à moins mal faire. Ce final du siècle en France est lamentable, et je ne parviens pas à m'y résigner.... Vous avez bien raison de relire et

1. Le vicomte E.-M. de Vogüé fut en effet élu de l'Académie française le 22 novembre 1888, sur le fauteuil de M. Nisard.

d'aimer Macaulay[1] ; c'est la tête la plus saine et le cœur le plus sain ; et pour l'art, le style, il n'a pas son égal en Europe. En Angleterre, on le goûte moins qu'autrefois ; tant pis pour le public anglais !

Veuillez, je vous prie, présenter mon respect à Mme de Vogüé et croire à mon affectueux dévouement.

A F. NIETZSCHE

Paris, 14 décembre 1888

Monsieur,

Vous m'avez fait beaucoup d'honneur en m'envoyant votre *Götzen-Dämmerung*[2] ; j'y ai lu ces boutades, ces résumés humoristiques à la Carlyle, ces définitions spirituelles et à portée profonde que vous donnez des écrivains modernes. Mais vous avez raison de penser qu'un

1. E.-M. de Vogüé à H. Taine, 18 octobre 1888 : « Les longues journées de chemin de fer entre Kharkof et Paris m'ont paru courtes, car j'ai employé ce temps à relire l'histoire de Macaulay, dont je n'avais qu'un souvenir trop lointain. Dieu que c'est fort et substantiel ! Comme on sent là à chaque ligne la sécurité tranquille du génie anglais ! Le récit avance avec la confiance d'un de leurs vaisseaux de haut bord, qui se sent fait en bonnes planches de chêne, et ne doute pas un instant de sa royauté sur la création. Je ne crois pas qu'il y ait un meilleur livre à recommander à ses enfants, dans notre époque d'anémie et de tribulation intellectuelles ; il faudrait leur faire lire cela comme on fait prendre du fer en pilules. »

2. A paru à Leipzig à la fin de l'année 1888.

style allemand, si littéraire et si pittoresque, demande des lecteurs très versés dans la connaissance de l'allemand; je ne sais pas assez bien la langue pour sentir du premier coup toutes vos audaces et vos finesses; je n'ai guère lu en allemand que des philosophes ou des historiens. Puisque vous souhaitez un lecteur compétent, je crois pouvoir vous indiquer le nom de M. J. Bourdeau, rédacteur du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes*; c'est un esprit très cultivé, très libre, au courant de toute la littérature contemporaine; il a voyagé en Allemagne, il en étudie soigneusement l'histoire et la littérature depuis 1815, et il a autant de goût que d'instruction. Mais je ne sais pas s'il est de loisir en ce moment. Il habite à Paris, rue Marignan, 18.

Agréez, Monsieur, etc.

A MRS HUMPHRY WARD[1]

Paris, 1er février 1889

Madame,

Je suis très honoré et très reconnaissant du cadeau que vous avez bien voulu me faire[2]. Les deux photographies de Westmoreland y ajoutent un nouveau prix.

1. Mrs Humphry Ward, née le 11 juin 1851, fille de Thomas Arnold, auteur de *Robert Elsmere*, *History of David Grieve*, *Marcella*, *Lady Rose's Daughter*, etc. (voir tome III, p. 146).
2. Envoi de *Robert Elsmere*.

L'auteur de *Robert Elsmere* est un des premiers qui aient montré, par des touches délicates et justes, l'atavisme et l'influence du milieu héréditaire, le fil qui rattache l'enfant à ses ancêtres éloignés, à sa race, aux habitudes physiques et morales créées par le sol et l'atmosphère ; Robert, comme Catherine, est bien l'enfant de ses parents et grands-parents, dans les deux lignes. Il y a là une veine nouvelle de psychologie ; l'auteur l'a découverte et suivie, et ce n'est pas là le moindre de ses grands mérites.

L'article des *Débats* a semblé a tout le monde inexact, superficiel et faux. A mon sens, le roman en question est supérieur à tous ceux qui ont paru en Angleterre depuis George Eliot, et il l'emporte sur ceux d'Eliot en ce qu'il traite expressément l'un des deux problèmes capitaux du siècle, la transformation graduelle du christianisme. De plus la solution qu'il en donne est possible et même plausible; on ne peut lui demander davantage. Il n'est pas convertisseur, et son opinion ou préférence personnelle, quoique suffisamment indiquée, est sur l'arrière-plan; elle n'intervient pas, comme dans *Sibylle* d'Octave Feuillet, ou comme dans *Mlle de la Quintinie* par George Sand, pour diminuer la vérité et subordonner l'intérêt humain à une thèse préconçue. En somme, si l'on cherche le credo de l'auteur, on peut lui attribuer celui de Gray aussi bien que celui de Robert.

J'avais cru à des coupures parce que la mère de Catherine et sa sœur Agnès sont des figures tout à fait effacées à partir du second volume. Rose au contraire

prend une grande place ; il m'avait semblé que son épisode appelait comme contre-poids un épisode différent et correspondant, c'est-à-dire l'histoire d'Agnès. De même le futur mari de Rose me paraissait incomplet, et bien vite introduit; quant au squire, c'est un personnage admirable, si combattant et si ravagé, que j'ai regretté la brièveté de son histoire finale; il s'est passé, pendant les derniers mois, une étrange tragédie dans cette âme; l'auteur était digne de la raconter en détail et avec développement.

Le souvenir que vous daignez rappeler[1] se reforme en moi, avec des contours encore un peu vagues, j'entrevois une jeune fille brune et gracieuse à ce dîner chez le *Master of Balliol*, et Swinburne parmi les convives, en cravate bleue, avec des gestes saccadés et comme désarticulés.

Veuillez, Madame, faire agréer l'hommage de mon admiration à l'auteur de *Robert Elsmere* et agréer vous-même ma gratitude et mon respect.

A M. ARMAND LODS

Paris, 18 mars 1889

Mon cher Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de la correction que vous avez bien voulu m'indiquer; je viens de la faire à

1. Voir tome III, p. 146.

l'instant dans mon texte, et je vous demande la permission de citer en note le document de l'Oratoire, avec le nom de celui qui me le fournit[1].

Il me reste pourtant un scrupule : des trois groupes de protestants énumérés par ce document, le premier contient 615.000 (Réformés de l'ancienne France) et le troisième aussi 615.000 (pays annexés, c'est-à-dire Genève et provinces de la rive gauche du Rhin). Ces deux 615.000 font une coïncidence surprenante de nombres égaux; la coïncidence est possible, mais laisse un doute. Faudra-t-il vérifier?

Avez-vous des chiffres positifs ou probables pour le nombre des protestants en France sous Henri IV, après l'Édit de Nantes? A cette époque, les protestants ont dû faire une enquête là-dessus, et Henri IV, plus tard Richelieu (après la prise de la Rochelle), enfin les ministres de Louis XIV (avant la Révocation de l'Édit de Nantes) ont dû avoir des aperçus sur le nombre ou du moins sur la proportion des Calvinistes en France.

Encore une fois merci, et croyez-moi votre très obligé et dévoué serviteur.

1. Voir la note de la page 50 du tome II du *Régime moderne* (édition in-16). Il s'agit du nombre des protestants français sous Napoléon. Les trois groupes des protestants relevés par M. Armand Lods sont : 1° 615 000 calvinistes de l'ancienne France; 2° 200 000 protestants (luthériens en majorité) d'Alsace et de Franche-Comté; 3° 615 000 protestants des pays annexés par la République et le Consulat. Total 1 430 000.

A M. ÉMILE BOUTMY

29 juillet 1889

Cher ami, pardon de l'embarras que je vais vous occasionner : Voulez-vous envoyer quelqu'un de chez vous au Ministère de l'Instruction publique, pour prendre, en mon nom, le volume indiqué, moyennant le papier ci-joint.

Nous recevons ce matin une lettre de Mme Boutmy, qui se trouve très bien dans son nouveau séjour, et qui nous a quittés bien portante.... Pour moi, la fatigue et l'engourdissement me reviennent; probablement, j'irai à Champel. Je suis à peu près décidé à publier, comme premier volume du *Régime Moderne*, ce qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le second se fera, s'il plait à mon cerveau et à l'enchaînement des choses, tôt ou tard, ou pas du tout.

Mille amitiés à tous, et à vous comme toujours.

H. TAINE.

Je viens de lire le programme du futur baccalauréat. La division en deux parties et le caractère facultatif de la seconde me plaisent beaucoup. Mais, dans la première, je regrette fort l'introduction du grec qui est op difficile pour la moyenne des élèves, et qui, pour utilité idéologique, n'est qu'une superfétation ; quant la seconde, l'introduction de la philosophie en première ligne est une monstruosité malfaisante; rien de

pis que la métaphysique actuelle (demandée par M. Fouillée), pour un tiers ou moitié des candidats; à mon sens, dans le baccalauréat non scientifique, l'objet essentiel est la connaissance des langues et littératures; la philosophie ne doit y être qu'un complément et un appoint.

A M. G. PATINOT

Menthon-Saint-Bernard, 1er août 1889

Cher Monsieur, le *Journal des Débats* a dû recevoir ces jours-ci, un volume intitulé *La Question d'Alsace*, par Jean Heimweh (chez Hachette). L'auteur, que je connais depuis vingt ans, et à qui je suis attaché par toutes sortes de liens, est obligé de se cacher sous ce pseudonyme significatif; des raisons que vous devinez l'empêchent de faire lui-même les démarches nécessaires à la publicité; ses amis sont donc conduits à les faire pour lui. C'est un homme très instruit, très compétent, très sincère, très bon Français, et, comme vous le verrez par son livre, bon observateur et bon raisonneur; je vous recommande surtout la troisième et la quatrième partie; il y a là des faits et des considérations qui doivent être mises sous les yeux du public l'émotion douloureuse et pourtant contenue, l'antipathie profonde de l'Alsacien germanisé de force à l'égar de l'orgueilleuse brutalité prussienne, l'incompatibilit

foncière des deux civilisations, la persistance et l'aggravation récente de la tyrannie administrative et disciplinaire, apparaissent à toutes les pages et forment un témoignage vivant qu'il serait bon de faire connaître à l'Europe, à la Prusse elle-même[1]. Ne pourriez-vous demander un article sur ce livre ou à propos de ce livre à M. Weiss, ou à M. Kœchlin, ou à tout autre de nos collègues ? Bien entendu, l'article ne doit pas compromettre ou même engager votre journal ; il faudra, dans l'intérêt de la France et même de l'Alsace, qu'il soit écrit avec précaution, mesure et tact politique ; mais de ce côté vous êtes riche ; des politiques comme M. Dietz, comme MM. Leroy-Beaulieu ; des littérateurs comme M. Bourdeau et M. Chantavoine savent tout dire sans rien brusquer. Je crois que votre journal, seul représentant de l'opinion éclairée en France, ne doit pas laisser passer, sans s'en occuper, un livre aussi recommandable par l'intérêt du sujet que par la situation et le caractère de l'écrivain. Agréez, etc.....

1. Chez M. Taine, la douleur causée par la mutilation de la patrie en 1871 était demeurée profonde, ainsi que la compassion pour les nationalités opprimées. Nous extrayons d'une lettre adressée par lui, le 15 juillet 1875, à M. Félicien de Przewlaki, à Cracovie, les lignes suivantes : « ... Je pense comme vous qu'une race est indestructible et que chaque peuple, opprimé ou non, est un instrument spécial, précieux, unique, dans l'harmonie humaine ; quand il se tait, nous sentons une lacune, mais sa note se fera tôt ou tard entendre ; c'est là une nécessité permanente, et les combinaisons de la politique ne sont que provisoires.... »

A MADAME H. TAINE

Champel, août 1889

J'ai reçu hier les quatre volumes du *Ring and the Book*[1]..., c'est très gros et ce sera pour moi à Champel une forte occupation psychologique. Je lis la *Correspondance de Carlyle et d'Emerson* : Emerson très sympathique ; Carlyle, comme toujours, assez peu, mais digne de pitié pour sa dyspepsie habituelle et ses douze ans de pauvreté extrême.

L'article de Saint-Genest[2] est un bon symptôme, et l'article d'hier, par Lemaître[3], sur Ibsen le Norwégien, est des plus intéressants : est-ce que notre dissolution morale et sociale gagnerait aussi les gens du Nord ? Ibsen a touché le fond, la différence primitive entre les deux conceptions de la vie. Je voudrais bien causer avec Lavisse, et savoir si c'est de ce côté qu'il entrevoit une fissure probable et prochaine dans l'organisation de l'Allemagne. Vous savez que c'est de ce côté que la fissure se fait en Angleterre, par le sécularisme des ouvriers anglais.

Le texte[4] que m'envoie Mme M... me paraît extrait

1. De Robert Browning.
2. Voir tome III, page 283, note 1.
3. *Débats* du 19 août 1881 (sur *Les Revenants* et *Maison de poupée*).
4. Le descendant d'un des généraux de l'Empire croyait posséder un manuscrit inédit, et faisait demander à M. Taine s'il connaissait une vie de l'empereur commençant par le texte en question.

du *Manuscrit de Sainte-Hélène*, qui circula en secret et fut copié par beaucoup de personnes vers 1820; c'est l'œuvre d'un faussaire bonapartiste ou d'un spéculateur; personne n'en admet l'authenticité; dans les trois derniers volumes de la Correspondance de Napoléon, vous trouverez, je crois, des remarques critiques et historiques à ce sujet.

Ne m'envoyez pas la *Revue*; j'avais lu l'article de Sorel. Je suis content de voir que ses conclusions sur le caractère, la capacité, la politique et la situation de Robespierre sont les mêmes que les miennes.

Puisque notre ami[1] vous lit *Dominique*, cherchez, dans les *Nouveaux lundis*, l'article de Sainte-Beuve sur ce roman; je l'ai vu faire; il était une critique, une leçon indirecte aux truculents, aux anthropophages, aux réalistes auteurs de Salammbô et de Manette Salomon.

Je marche, par hygiène, au moins deux heures par jour. Cette ville[2] me plaît : 1° quantité de maisons et villas agréables et bien entendues, indiquant beaucoup de vies aisées ou riches; 2° pas de mendiants, pas de figures misérables ni de guenilles. Bref, l'idéal économique; 3° une femme ou jeune fille peut aller à toute heure dans toutes les rues même désertes et lointaines, sans craindre d'être abordée et insultée. Donc, bonnes mœurs et bonne police; 4° sociétés volontaires de toutes espèces, industrielles, d'agrément, de

1. M. Georges de Boislisle. Voir 315, note 1.
2. Genève.

sciences, d'éducation, de charité. Bref, ce qui nous manque....

A MADAME H. TAINE

3 septembre 1889

... J'ai lu une grande partie du *Ring and the Book*. Robert Browning est un grand poète, un profond psychologue, un puissant historien; mais il ne songe jamais au lecteur; il fait parler ses personnnages comme si personne ne lisait leurs discours; et il les fait parler pendant 1500 ou 2000 vers de suite, tant ils sont pleins de leur idée, et tant il est plein de son sujet. C'est une histoire tragique comme l'abbesse de Castro ou Vittoria Accoramboni de Stendhal, un procès italien de 1698, un drame domestique et meurtrier, raconté tour à tour à tous les points de vue possibles par les dix acteurs, patients, meurtriers, juges, etc., bref une montagne de reconstitutions psychologiques, digne d'un étudiant qui a beaucoup de loisirs, mais inaccessible au public, même intelligent.

J'ai assisté, aujourd'hui à quatre heures, 13 chemin de Florissant, à un prêche d'évangélisation populaire en plein air. Vingt-cinq bancs de bois, environ 120 assistants et assistantes, ouvriers aisés et petits boutiquiers des psaumes français dans les intervalles, très mal chantés; trois discours sur le chapitre de l'Évangile qu

raconte le repas chez Simon et la pécheresse aux pieds de Jésus, l'un par un pasteur, l'autre par un maître d'école méthodiste (ce semble) et de la société de tempérance, le troisième par un ingénieur français décoré et de passage. Beaucoup de bon sens, mais aussi de ronron; ce n'est pas *telling*; la doctrine est celle des Wesleyens : Jésus présent en personne parmi les assistants et recours à lui comme un ami intime et consolateur. Les assistants étaient assis dans le jardin devant la véranda, où le maître de la maison (50 ans), sa femme (40 ans), et une autre vieille dame entouraient les prédicateurs. Ce monsieur a l'air d'un bourgeois riche, bien élevé, sérieux et sincère; il indique et entonne lui-même les psaumes. A tout le moins, ces sortes de réunions rapprochent les classes.

...Je suis las. Je me vois ici, comme dans un miroir, dans la figure de M. X..., qui n'est pas réjouissante : ah! qu'on est heureux d'avoir le tempérament et le ressort de M. de Heredia!

A M. PAUL BOURGET

Menthon-Saint-Bernard, 29 septembre 1889

Mon cher ami,

Quand j'ai reçu *le Disciple*[1], j'étais incapable d'écrire une longue lettre; aujourd'hui encore je n'en suis guère

1. *Le Disciple*, par Paul Bourget, 1 vol., Paris, 1889.

capable, l'attention soutenue est une fatigue pour moi. Ma seconde raison, vous la devinez : pourquoi faire de la peine, et inutilement, à un homme qu'on estime, à un esprit qu'on aime ? Néanmoins, je vous dirai mon sentiment, puisque vous me le demandez.

Pour le style, le talent, la perspicacité, l'analyse psychologique d'un caractère compliqué, la recherche des plus lointaines causes morales, vous n'avez rien fait de mieux, et vous avez trouvé comme défenseur l'esprit qui ressemble le moins au vôtre, M. Brunetière ; ainsi votre succès est complet. Pour l'effet d'ensemble, il m'a été très pénible, je dirai presque, douloureux. Deux impressions surnagent, et, à mon sens, toutes deux sont regrettables.

La première, surtout pour les gens qui n'ont pas des convictions fortes et bien raisonnées en fait de morale, c'est que Greslou mérite de l'indulgence, il n'est qu'à demi coupable. Beaucoup de jeunes gens non encore enracinés dans la vie et tous les hommes plus ou moins déracinés le trouveront intéressant, presque sympathique ; ils se laisseront aller à épouser ses sentiments. Il a eu de belles ambitions, il a travaillé beaucoup, il montre du courage à la fin, et, pendant tout le cours de son récit, il expose si habilement ses combats intérieurs, la genèse de ses idées, tout le détail et le va-et-vient de ses motifs d'actions, que ces actions deviennent naturelles et semblent parfois plausibles. De plus, il innocente toute sa conduite par une théorie philosophique très séduisante, qui est présentée comme le résumé des

sciences positives, comme la vue la plus haute et la plus complète qu'on puisse avoir sur l'Univers, comme la doctrine fondamentale du Spinoza moderne, du philosophe le plus désintéressé, le plus indépendant, le plus digne de confiance et de respect. « Pour le philosophe, dit M. Sixte, il n'y a ni crime ni vertu.... La théorie du bien et du mal n'a d'autre sens que de marquer un *ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles* » (p. 51). Là-dessus, et avec l'autobiographie de Greslou à l'appui, nombre de lecteurs et de lectrices garderont vaguement dans l'arrière-fond de leur esprit la formule de Sixte; ils l'admettront, ou du moins ils la toléreront comme conclusion du livre, et cette conclusion est *contre la morale.*

La seconde impression sera surtout celle des gens engagés dans la vie pratique et munis de convictions morales bien arrêtées. Ils se sentiront pris, comme les premiers, dans l'engrenage de votre horlogerie psychologique, mais ce qu'ils éprouveront, quand ils seront tirés par le jeu des rouages, sera de la répugnance, et non de la complaisance, et, enfin, quand ils verront le grand ressort central de tout le mécanisme, je veux dire la théorie des lois naturelles et le déterminisme, ils s'y aheurteront, ils voudront le briser. Ils nieront la vérité capitale qui régit toutes les sciences; du moins ils la eront en psychologie, pour ce qui regarde la volonté; refuseront d'admettre des connexions dans les senments, ils ne voudront plus croire que les motifs, les solutions, les actes ont des conditions. Ils jugeront

que le déterminisme psychologique absout le crime, la déloyauté, les perfidies, l'hypocrisie, la barbarie de Greslou, ou tout au moins atténue sa responsabilité ; ils se diront, comme votre juge d'instruction, que la haute spéculation est une rêverie, parfois innocente comme chez Sixte, mais parfois malfaisante et corruptrice comme chez Greslou, et leur conclusion sera *contre la science*.

Discrédit de la morale, ou discrédit de la science, voilà les deux impressions totales que laisse le livre. Je viens de les éprouver une seconde fois, à la seconde lecture, elles alternaient en moi et j'en ai souffert.

A mon avis, l'origine de cette erreur est dans la façon dont vous avez conçu Sixte, le représentant de la science moderne. Vous lui avez donné un cerveau insuffisant et une éducation scientifique insuffisante. Il ne connaît que des superficies. Il a suivi des cours, et il a lu des livres, rien de plus.

En fait d'études sur le monde moral, il n'a pas fait une seule monographie historique, une seule de ces préparations anatomiques par lesquelles on étudie, de première main, avec ses propres yeux, un homme, une affaire, un fragment de société actuelle ou ancienne. On n'a pas le droit de parler sur une science spéciale, si l'on n'a pas travaillé soi-même, par des recherches originales et avec des procédés techniques, sur une ou plusieurs questions de détail. Bien plus, Sixte s'est interdit systématiquement l'expérience ; il n'a vu du monde réel que la boutique de son père et les badauds

du Jardin des Plantes; il ne lit pas les journaux, il n'a pas voyagé; sur le monde social, politique, littéraire, commerçant, industriel, sur les types humains que ce monde comporte, il en sait moins que l'épicier le plus borné, et le paysan le plus obtus. Et, avec cette ignorance colossale, il se permet de conclure sur le monde social et le moral, de réduire la notion du bien et du mal à une conviction utile ou puérile! Un vrai savant, un philosophe n'a jamais parlé ainsi; voyez sur la même question ce que disent Stuart Mill et Herbert Spencer. Les noms de bon et de mauvais, de vice et de vertu, ne sont pas des termes de convention, des qualifications arbitraires; ils expriment l'*essence* des actes et des individus. Car on ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction ou suppression factice; l'individu humain n'existe que dans la société et par elle; autant vaudrait, en décrivant une cellule dans un organisme, omettre et nier la liaison de la cellule à l'organisme; elle vit de lui, du sang qu'il lui apporte, de la santé générale du tout; même générale et philosophique, à la façon de Sixte, elle n'a commencé et ne continue à penser que par l'intégrité permanente de tout le système, grâce aux tribunaux et aux gendarmes, à la sécurité de la vente et de l'achat, parce qu'il y a des boulangers et des bouchers; si, par ses déchets, elle empoisonne quelque autre cellule, elle a tort, elle rend à l'organisme le mal pour le bien, du pus en échange du sang. Sixte s'en aperçoit trop tard; ses remords sont légitimes. Je lui conseille, pour com-

penser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire du droit, des institutions, des vérités économiques et sociales, d'aboutir lui-même à quelque écrit sur les mœurs et la morale.

Il n'aura pas besoin pour cela de renoncer au déterminisme psychologique, au contraire : selon moi, impossible sans le déterminisme de fonder le droit de punir, la justice du châtiment ; là-dessus, relisez, dans l'*Examination of sir W. Hamilton's Philosophy*, l'admirable chapitre de Stuart Mill. Personnellement, dans les *Origines de la France contemporaine*, j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique ; dans le portrait des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte, mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe, et ma conclusion terminale est rigoureusement judiciaire. Sur la conciliation et même sur l'identité foncière de la responsabilité et du déterminisme, les plus hautes autorités sont d'accord, Hume, Stuart Mill et Herbert Spencer, Leibnitz et Spinoza, saint Thomas et Calvin ; vous pouvez même constater que plus une école est déterministe, plus elle est rigide en morale.

Les puritains pendant trois cents ans, les stoïciens pendant cinq cents ans, ont été les plus pénétrants observateurs, les plus savants médecins, les plus sévères hygiénistes de l'âme ; bien mieux, ils ont donné les plu[s] beaux exemples d'austérité, de vertu, d'énergie moral[e] et ils étaient les uns prédestinatiens, les autres pa[n]théistes et fatalistes. A mon gré, la vraie science,]

philosophie complète conclut non comme Sixte, mais comme Marc-Aurèle.

Pardonnez-moi mon opposition ; elle vient de ce que votre livre m'a touché dans ce que j'ai de plus intime. — Vous admirez presque les trois volumes de Vallès[1] qui sont l'autobiographie d'une vipère par une vipère heureuse et fière de ses crocs, de son venin et de ses morsures. Je ne conclus qu'une chose, c'est que le goût a changé, que ma génération est finie, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un *noumène*, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme du christianisme. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui.

Adieu, mon cher ami, encore une fois excusez cette longue contradiction extorquée par vous, et acceptez les assurances de ma vieille amitié, de mes sympathies permanentes et du vif intérêt que je prends à tout ce que vous ferez.

A M. CHARLES DE POMAIROLS[2]

Paris, 6 décembre 1889

Cher Monsieur, si Lamartine avait pu choisir son

1. « Jacques Vingtras », *l'Enfant*, *le Bachelier*, *l'Insurgé*.
2. Charles de Pomairols, poète et critique français, né à Villefranche-de-Rouergue en 1845.

biographe, c'est vous qu'il aurait désigné. Vous avez parlé d'un poète avec une sympathie de poète[1]. Avant de vous lire j'en étais resté au mot final de Sainte-Beuve : *un improvisateur*[2]. J'avais suivi Lamartine depuis *les Girondins* et le 24 Février 1848 ; j'avais même pu connaître d'assez près la seconde partie de sa vie, le gaspillage et l'écroulement de sa fortune, de son talent et de sa réputation; comme tous les hommes de mon âge, j'avais conservé de ce spectacle une impression de pitié, mais non d'étonnement; aucun homme ne me semblait avoir tellement abusé de si grands dons naturels, ni si follement dépensé, en littérature et en politique, tant de magnifiques capitaux, innés ou acquis. « Improvisation », c'est-à-dire manque de réflexion quand on pense, et manque d'exactitude quand on écrit; manque d'attention, de sérieux, de conscience profonde; habitude de se fier à l'impression première et superficielle; impuissance en présence des difficultés de la vie et de l'art : le mot de Sainte-Beuve m'expliquait tout. — Votre volume et surtout votre chapitre sur « la spiritualité » dans Lamartine donnent une autre explication bien ingénieuse et toute favorable; j'y penserai. Pourtant je n'ose encore vous promettre une conversion complète; la plupart des morceaux que vous citez me laissent une objection; en fait de style, ce sont des à peu près; et, autant que j'en puis juge-

1. *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*, par Ch. de I mairols, Paris, 1889.
2. *Causeries du lundi*, XI, 496.

un écrivain ne subsiste que par le style. Au bout de deux ou trois générations, ses sentiments ne sont plus compris ; pour que la postérité s'en occupe, il faut qu'il ait trouvé la forme parfaite, l'expression unique et définitive : de même les insectes enchâssés et conservés dans une goutte d'ambre; c'est l'ambre qui les conserve; tous les autres, jadis aussi vivants qu'eux, sont tombés en poussière. — Au fond, en votre qualité d'écrivain et d'artiste, vous pensez comme moi sur cet article; votre prose et vos vers montrent combien vous tenez au style. Excusez un dissentiment qui n'est peut-être que temporaire, et agréez, avec mes remerciements, l'assurance de mon dévouement et de toutes mes sympathies.

A M. ANDRÉ CHEVRILLON

4 février 1890

....Mon second remède à la tristesse ne vient qu'après celui-ci : il s'agit d'avoir un but, une idée de fond et qui vous soutienne. Juste à ton âge j'ai souhaité me faire une conception de l'homme, non pas pour l'écrire ou la publier, mais pour l'avoir, et j'ai ébauché à Nevers et Poitiers ma psychologie; j'y ai pensé sans discontinuer pendant dix-huit ans, suivant les cours nécessaires et faisant les études préalables, sans me presser, me disant que la psychologie se mange très bien froide. Cela m'a soutenu; dans mes tristesses, qui ont été aussi

noires et aussi longues que les tiennes j'entrevoyais toujours une chose qui me semblait valoir la peine d'être faite, et qui gardait pour moi son premier attrait. Cherche si quelque chose de ce genre peut t'intéresser par elle-même, abstraction faite du succès scientifique et littéraire. Par tes lectures et tes voyages, tu as pris une première idée du monde, ta circumnavigation rapide t'a fourni les vues d'ensemble; maintenant que tu es à même de choisir, il s'agit de choisir la bonne place pour y bâtir, pour t'installer à demeure. En linguistique je t'ai indiqué un grand emplacement encore vide, entre la phonétique et l'étymologie, c'est la psychologie de la langue, de la syntaxe, de la construction, de l'adjectif mis avant ou après le substantif. En critique littéraire et biographie, en philosophie proprement dite, tu es au courant, tu sais la situation présente. Si tu t'intéresses à la vie sociale, tu as autour de toi, pour te préparer, des cours d'économie politique et de droit public ou privé. A mon sens l'espoir du succès, un succès même ne suffit pas pour soutenir un homme; il lui faut un but, une chose aimée pour elle-même, tantôt l'argent, la fortune, une haute place, ce qui est le cas des ambitieux ordinaires, tantôt un objet dont il jouira seul à seul, telle science qu'il veut posséder, tel problème, qui lui semble capital, et qu'il veut résoudre pour en avoir le cœur net.

....Merci des impressions que tu m'envoies et des opinions de tes amis sur mes *Origines* : détaille un peu, et rapporte-moi leur critique en toute liberté. A mon

sens, le volume le plus faible est la *Conquête jacobine*: trop de faits et de narrations; il lui manque ce que je trouve dans les autres volumes, une dissertation centrale, une théorie générale pour faire diversion et repos. La tonalité reste toujours la même, triste et monotone.

AU VICOMTE CHAPTAL

Paris, 19 février 1890

Cher Monsieur, puisque vous venez à la maison demin jeudi, j'aurai le plaisir de vous y voir, mais je tiens beaucoup à ne pas être indiscret au sujet des *Mémoires* de votre arrière-grand-père[1]. Je l'ai rencontré dans ce monde de l'an X, économiste, libéral et très actif; il a dû voir Napoléon avec des impressions originales; c'est seulement par cet endroit restreint, par le récit de certaines conversations avec l'Empereur, par la notation de quelques paroles inédites que ses Mémoires pourraient me servir; je n'ai pas la prétention d'entrer dans l'examen de la situation économique de 1801 à 1810; si ces Mémoires ne contiennent pas ce que je viens d'indiquer, je me ferais scrupule d'importuner M. votre père.

Bien cordialement à vous.

1. Publiés en 1893 par le vicomte A. Chaptal (aujourd'hui abbé Chaptal) sous le titre : *Mes Souvenirs sur Napoléon* (Paris, 8°).

CONVERSATION AVEC MONSEIGNEUR D'HULST

3 avril 1890

Il m'enverra des renseignements écrits; en attendant, voici ses réponses à mes principales questions.

1° Le clergé presque entier accepterait la séparation de l'Église et de l'État aux conditions suivantes : 1° une dotation à part, indépendante du budget, non cotée chaque année, administrée par les évêques avec concours ou surveillance de l'État. Lui et beaucoup d'autres accepteraient même le système que je lui présente : restitution à l'Église en pleine propriété des bâtiments ecclésiastiques, églises, presbytères, séminaires, et dotation diminuant chaque année pendant cinquante ans, les dons et testaments des fidèles bouchant graduellement le trou grandissant; 2° les diocèses et les paroisses (non pas l'Église Catholique française) érigées en personnes civiles, sans malveillance du Conseil d'État et des tribunaux contre les dons et legs qui leur seraient faits; 3° le système américain pour les fabriques, l'administration des biens de diocèse confiée à l'Évêque, assisté d'un grand Vicaire et d'un Curé, ces trois désignant trois laïques pour former avec eux le Conseil d'Administration.

II. Pour le mode de nomination des Évêques, il faudra le système américain: 1° les Curés de canton dressai une liste d'éligibles; 2° les Évêques de la province (

région y choisissant trois candidats; 3° le Pape nommant un des trois. Il ne veut pas du veto donné au Gouvernement; actuellement il l'a pour les curés de canton institués par l'Évêque. Si le sujet choisi par l'Évêque lui est suspect, il fait faire une enquête administrative par le préfet et celui-ci par le maire; le maire radical ou imbécile, ou ayant eu des difficultés avec le candidat, son curé, répond hostilement. Par suite il est exclu, même quand après contre-enquête de l'Évêque, les griefs sont nuls ou faux. Tendance générale du Gouvernement à exclure des cures de canton les sujets capables; il s'agit « d'abêtir le clergé ». Il préfère les timides ou serviles, et notamment ceux qui feignent d'être républicains. Pour la nomination des Évêques, c'est autrement, car c'est le Gouvernement qui présente et le Pape qui a le veto; aussi, le Gouvernement s'entend presque toujours avec le nonce, avant de nommer : il vérifie que le nonce agréera son candidat. (Difficulté en Bavière, procédés plus rudes et arbitraires du Gouvernement, selon le nonce en Bavière avec qui Saint-René[1] a causé). Ainsi danger du veto accordé au Gouvernement pour le choix des Évêques.

III. Il préfère le système belge au système français. J'objecte le témoignage d'Ernest Picard, ambassadeur revenant de Bruxelles, et l'hostilité des deux partis, catholiques et libéraux, qui aboutirait aux coups de fusil avec

1. M. G. Saint-René Taillandier était alors premier secrétaire à Munich.

les nerfs français, un boucher ou boulanger devant opter, ne fournir que les catholiques ou les libéraux. Il répond que cela vient de la balance presque égale entre les deux partis, quelques milliers de voix en plus ou en moins donnant à chacun d'eux tour à tour la majorité dans le Parlement. Rien de semblable en France où le parti catholique est une minorité. J'objecte que, par son fonds et nécessairement, tout parti catholique, minorité ou majorité, devient forcément un parti politique, parce que l'Église catholique revendique comme siennes plusieurs attributions que se réserve tout pouvoir civil, et qu'elle fait voter ses adhérents dans ce sens (maintien du pouvoir temporel du pape, prétention de gouverner toutes les écoles et tout l'enseignement, exemption du service militaire pour ses clercs, etc. Plus précisément, coalition avec le pouvoir monarchique absolu après 1815 en France, en Italie, en Espagne, en Autriche). Ici, selon lui, difficulté insoluble, pas de limites pouvant être tracées d'avance entre les deux pouvoirs, catastrophes quand le pouvoir civil usurpe ou empiète, c'est une affaire d'opportunité et de circonstances, de tact, de prudence, de concessions matérielles.

IV. Sur les Grands et Petits Séminaires. L'État n'y intervient plus pour contrôler l'enseignement et tracasser. Mais, depuis M. Grévy, il a laissé éteindre les bourses e[t] maintenant n'en paye plus une seule; les Évêques [y] suppléent comme ils peuvent par les dons des fidèles etc. Environ 10 000 Séminaristes. D'autre part, il a cess

de payer à la Sorbonne la Faculté de théologie catholique; elle n'est plus représentée dans l'Université; en revanche il y a une Faculté de théologie protestante à la Sorbonne, celle de Strasbourg transportée à Paris.

V. Dans quelles classes et conditions sociales se recrute le clergé séculier actuel? Autrefois, c'était surtout parmi les gros paysans; aujourd'hui non, ils deviennent des sortes de bourgeois, ont moins d'enfants, l'état de curé est moins respecté, moins attrayant (difficulté du recrutement, *Le Péril de l'Église* par Mgr Bougaud). On prend dans la couche inférieure, instruction des évêques en ce sens, quand un garçon d'une famille pauvre ou de petits cultivateurs est sage, rangé, docile; on paye son éducation complète, il devient clerc et prêtre gratis. Depuis la loi de 1850 et les Collèges catholiques, recrues ecclésiastiques dans la classe moyenne et élevée, mais le plus souvent pour le clergé régulier, non pour le séculier.

VI. Les contemplatives (notamment les Carmélites) ont une vie suffisamment hygiénique: 1° par le travail manuel, balayer, se blanchir, faire la cuisine, faire et raccommoder leurs habits, et de plus faire des coutures et autres qu'on vend, le tout de leurs propres mains, choristes aussi bien que converses, jusqu'à être très lasses le soir; 2° par la lecture et l'étude (comme les Chartreux) de livres de sainteté. Par exemple, telle supérieure de Carmélites [illegible] Normandie a écrit une vie de sainte Thérèse, le meilleur [illegible]vrage écrit par une femme, dit Mgr d'Hulst.

VII. Insuffisance pour la haute science, l'érudition, la culture supérieure dans le clergé français (c'est ce que lui objecte le clergé bavarois, M. l'abbé Duchesne, seul, excepté; il n'y a que trois couvents bénédictins pour les travaux d'érudition, et les chaires de sciences ecclésiastiques étaient presque désertées dans la Sorbonne non reconnue par le Pape). Pourtant progrès et réforme aujourd'hui. Pas de chaire de grec à Saint-Sulpice parce qu'on est censé le savoir en sortant du Petit Séminaire; mais chaire d'hébreu, chaire d'histoire ecclésiastique. L'École libre catholique de Mgr d'Hulst entreprend de combler cette lacune. (J'ai vu affichée, à l'intérieur, la liste des Cours, très encyclopédique, sciences mathématiques, physiques, chimiques, droit, histoire avec toutes sortes de cours.) Cette école est une Sorbonne nouvelle pour Saint-Sulpice qui y envoie une trentaine d'élèves. (Il y a, je crois, 200 élèves en tout.)

VIII. Hostilité de l'État actuel contre le Catholicisme et l'Église : 1° les fabriques étant mineures, le préfet régente leurs dépenses; par exemple, à Saint-Denis (30 000 âmes), réparations urgentes et considérables appelant, selon la loi, une subvention de la Commune et de l'État, propriétaires légaux des bâtiments, et, comme tels, tenus à payer au moins les grosses réparations. Mais arrêté de M. Herold, préfet de la Seine, disant, qu'avant de recourir à cette subvention, il faut rogner sur les autres dépenses de la fabrique, notamment sur

le traitement du vicaire (qui est de 1200 francs) que ce traitement doit être réduit à 450 (selon la loi du premier Empire). Notez que le vicaire a un logement de 600 francs par an; 2° Extorsions fiscales et interprétations de la loi ruineuses, contre les Communautés religieuses, par exemple contre les Petites Sœurs des pauvres (à étudier dans les textes récents); leur immeuble à Paris est évalué 1 200 000 francs; elles paient l'impôt foncier, mobilier, portes et fenêtres etc. Elles paient la taxe annuelle des biens de mainmorte, en remplacement des droits éventuels de mutation; à la mort d'une sœur, on évalue la part de la défunte dans la propriété collective de la Communauté, et cette part paie les droits de mutation, etc.

IX. Dépense annuelle d'un frère des Écoles chrétiennes, et d'une sœur de charité, d'après le traitement qu'on leur assure quand on les demande dans une Commune ou établissement privé, 800 francs pour un frère et 600 francs pour une sœur pouvant baisser jusqu'à 500 ou 450, — à Paris 1000 pour un frère.

X. Toutes les communautés de femmes ont pour supérieur (d'après le Concile de Trente) l'ordinaire, c'est-à-dire l'Évêque du diocèse; il leur donne leurs confesseurs, peut les relever de leurs vœux, les rendre à la vie laïque. Au contraire, les communautés d'hommes ne dépendent pour leur régime intérieur que de leur supérieur régulier; pour la prédication, l'administration

aux fidèles des sacrements, pour tout acte public, il leur faut la permission de l'Évêque.

A M. ALEXIS DELAIRE[1]

19 avril 1890

Cher Monsieur,

Si j'avais à montrer la différence qui sépare 1889 de 1789, je prierais mon lecteur de comparer deux documents : d'une part la Déclaration des droits sous la Constituante ou la Convention, et les débats qui en sont le commentaire; d'autre part le volume que vous publiez sur les différentes branches de la science sociale. Dans le premier document, on voit comment les hommes, il y a cent ans, se figuraient la société humaine : selon eux, rien n'était plus *simple* ; avec l'idée de l'homme en général, avec la notion la plus écourtée, la plus mutilée, c'est-à-dire la plus inexacte, ils construisaient leur édifice imaginaire; de là leurs mécomptes; leur procédé était bon pour abattre, non pour bâtir; effectivement, parmi leurs œuvres, une seule est restée intacte et bien viable, le système métrique, parce qu'il a pour objet, non des âmes, mais des quantités. — Au contraire, il suffit de feuilleter le second document, c'est-à-dire les

1. Cette lettre sert de préface au livre : *La Réforme sociale et le centenaire de la Révolution* (Paris, 1890).

travaux de votre Congrès, pour comprendre que, de tous les objets de science, la société humaine est probablement le plus *complexe* : famille, commune, province, État, Église, école, hôpital, entreprise agricole, commerciale, industrielle, chacun de ces groupements d'hommes, à chaque époque et dans chaque pays, est une sorte d'individu distinct, un corps vivant formé de divers organes qui dépendent les uns des autres, et dont on ne peut avoir l'idée sans une étude spéciale et prolongée, sans dissection méthodique, sans la vue physique des gens et des choses, sans l'habitude et la faculté de se représenter mentalement les pensées quotidiennes et les impulsions prépondérantes qui gouvernent la conduite, non pas des hommes en général, mais de tel homme pris dans tel milieu et à tel moment. Voilà l'utilité des monographies précises et circonstanciées dont M. Le Play a donné le modèle; de tous côtés, sur des plans divers et avec des procédés différents on en recueille ; je n'en citerai que deux récentes et très vastes, *La Russie et l'Empire des Tsars*, par M. Anatole Leroy-Beaulieu, et *The American Commonwealth*, par M. Bryce. Si l'on continue à travailler en ce sens et aussi bien, nous aurons dépassé, d'ici à un demi-siècle, la période descriptive ; en biologie, elle a duré jusqu'à Bichat et Cuvier ; en sociologie, nous y sommes encore ; tâchons de nous y tenir, avec application et intelligence, sans ambitions excessives, sans conclusions précipitées, sans théories hasardées et préconçues, pour entrer bientôt dans la période des classifications naturelles et

définitives, avec l'espoir de démêler plus tard les lois générales et de fournir un jour aux gouvernements et aux peuples des préceptes d'hygiène sociale, analogues aux prescriptions d'hygiène physique que les physiologistes et les médecins introduisent aujourd'hui dans les hôpitaux.

Dans cette recherche, en ce qui concerne l'avenir et l'avancement de la science sociale, je crois que la confiance est permise; du moins il est probable que la période descriptive, la grande entreprise des monographies, l'étude méthodique des innombrables sociétés mortes ou vivantes, va continuer, s'étendre et s'achever. Nous ne reviendrons pas aux généralités superficielles et aux formules vides de 1789. A cet égard, le goût public est décidé; ce ne sont pas seulement les spécialistes et les savants qui réclament aujourd'hui l'information exacte, la preuve, les chiffres, le détail minutieux; le public pris en masse est du même avis. Si l'on observe ses préférences involontaires et persistantes, on peut constater qu'en littérature et en peinture, dans la représentation sensible de l'homme moral et de l'homme physique, ce qui l'intéresse le plus, c'est le trait caractéristique, la physionomie individuelle, la couleur locale et originale, bref la particularité expressive qui distingue un homme de ses pareils, et le constitue à part comme une personne dans un groupe, et ne permet pas de le confondre comme une unité dans une somme arithmétique d'unités, toutes égales et semblables. Or, c'est justement la disposition contraire, c'est-à

dire l'esprit classique et simplificateur, qui, à la fin du siècle dernier, fit la politique révolutionnaire, la théorie de l'homme abstrait et du citoyen en soi, la conception anarchique et despotique du peuple souverain et de l'État omnipotent, le préjugé égalitaire et niveleur, les constitutions improvisées et rectilignes. Aujourd'hui, sauf les ignorants et les fanatiques, personne ne prend au sérieux les axiomes du *Contrat social*: des politiciens et des charlatans peuvent encore s'en servir ; mais, pour la majorité des esprits, les formules de la Révolution ne sont plus qu'une curiosité scholastique, un jeu de logique déductive, une combinaison verbale de termes abstraits auxquels rien, ou presque rien, ne correspond dans les choses. A cet égard, suivons la série des œuvres d'imagination depuis quatre-vingts ans, notamment les romans et les pièces de théâtre ; elles sont comme des flotteurs à la surface d'un courant ; on voit par elles la pente et la direction des esprits, ce qui agrée au spectateur ou lecteur ordinaire, ce qu'il demande aux écrivains, quelle conception nouvelle il se fait de l'homme. Comparez une comédie de Colin d'Harleville, de Picard ou d'Etienne avec une comédie d'Émile Augier ou d'Alexandre Dumas, et voyez comment le personnage de convention, si creux, si factice, si peu caractérisé, véritable être de raison, est devenu un homme réel, complet et vivant. Dans les romans la différence est encore plus frappante; après la *Nouvelle Héloïse*, de Rousseau, après *Delphine* et *Corinne*, de Mme de Staël, lisez les grands romanciers contemporains en France et à l'étranger;

c'est dans ce genre littéraire que l'on aperçoit le mieux, mieux que dans l'histoire et dans les sciences sociales, la distance immense qui sépare la conception classique et notre conception moderne, l'homme abstrait, réduit, appauvri jusqu'à n'être plus qu'une unité ou un zéro, et l'homme total, infiniment composé et complexe. A côté des monographies historiques et positives que vous rassemblez selon la méthode de M. Le Play, il y en a d'autres en partie imaginaires, mais non moins instructives; en tout cas, elles sont suggestives, car, lorsqu'elles sont faites avec conscience et avec génie, elles nous montrent ce que l'observation proprement dite ne peut atteindre qu'imparfaitement et n'ose exprimer qu'avec doute, je veux dire l'intérieur de l'homme, le jeu des sentiments et des idées, les profondeurs de l'esprit et de l'âme; Balzac en a fait trente ou quarante, et lorsque j'avais l'honneur de causer avec M. Le Play, j'osais parfois lui indiquer comme des collaborateurs, du moins comme des illustrateurs de son œuvre, George Eliot, avec sa peinture de tout un district anglais dans *Middlemarch*; Ivan Tourgueneff, avec sa peinture des paysans russes et des jeunes gens russes dans les *Récits d'un chasseur*, dans *Pères et enfants*, dans *Terres vierges*; Gustave Flaubert avec sa peinture d'un village normand dans *Madame Bovary*.

A MONSEIGNEUR D'HULST[1]

Paris. 11 mai 1890

Monseigneur,

Je serai très honoré de recevoir votre visite jeudi prochain, et je serai chez moi à partir de trois heures.

J'ai lu avec attention les renseignements importants que vous avez bien voulu me communiquer. Au chiffre général et approximatif que vous me donnez pour Paris[2], pourriez-vous en ajouter quelques-uns à propos de certaines paroisses, Saint-Sulpice par exemple, Saint-Eustache, la Madeleine, et par contraste la Villette, le faubourg Saint-Antoine, ou tout autre quartier rouge (bien entendu avec le chiffre des habitants de la paroisse)? J'ai déjà ces deux chiffres pour Billancourt.

Agréez, je vous prie, les sentiments de haute considération, etc.

A M. ANDRÉ CHEVRILLON

8 juillet 1890

....De Browning, sauf des morceaux de 50 à 100 vers, n'ai jamais rien goûté, excepté, bien entendu, *The*

1. Maurice Lesage d'Hautecœur d'Hulst, théologien et prédicaur, recteur de l'Institut catholique de Paris, député, né à Paris 1841, mort en 1896.
2. Il s'agissait du chiffre des communions pascales.

Ring and the Book, qui est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre intelligible et suivi. Probablement dans le reste il y a aussi du génie, mais ce qui empêche le lecteur de comprendre, c'est que l'auteur écrit sa pensée pour lui-même, sans songer qu'il aura des lecteurs, sans préparer, expliquer, sacrifier. Par exemple, *A Death in the Desert*, après cent vers incomparables, me semble un rabâchage indéfini de la même idée monotone, comme d'une source qui s'épancherait sans songer qu'il y a des vases pour la recevoir....

A M. JUSSERAND[1]

Menthon-Saint-Bernard, 19 juillet 1890

Mon cher ami, il n'y avait que vous pour faire et achever cette corvée, parmi tant d'occupations; et il n'y avait que vous pour me l'offrir et l'entreprendre[2]. Encore merci, mais toujours à la même condition, c'est que vous permettrez, en imprimant votre travail, de l'attribuer à son auteur.

Je vais écrire à MM. Hachette. Ayez l'obligeance de faire déposer chez eux votre exemplaire encollé; je me le ferai envoyer, quand la réimpression commencera. Si c'est à Paris, comme je l'espère, vers novembre, je

1. J.-J. Jusserand, diplomate et littérateur, né à Lyon, en 1855
2. M. Jusserand avait bien voulu se charger de préparer pour une réédition de la *Littérature anglaise* une table des auteurs et des ouvrages cités, qui figure aujourd'hui dans l'édition définitive

pourrai vérifier moi-même aux bibliothèques les points où les recherches que vous me signalez m'imposent des corrections (sur l'auteur de *the Flower and the Leaf*, — sur la moralité de de Foë, etc.). — Après vingt-six ans, l'histoire d'une littérature doit être bien démodée et surtout très arriérée; par bonheur je n'ai donné que les traits principaux des biographies et j'ai surtout insisté sur les œuvres elles-mêmes; à mon sens, ce qui subsiste, c'est l'impression littéraire, laquelle était alors sincère et vive: à ce titre elle peut intéresser encore, même ceux qui ont un autre thermomètre tout neuf et autrement gradué; entre un vieux Réaumur de forme surannée et un centigrade élégant, plus maniable, le raccord est possible; on peut, au moyen d'un calcul simple, transcrire les notations du premier en notations du second.

Comme j'ai l'honneur de connaître M. Ribot, je crois pouvoir vous féliciter de travailler avec lui[1]; je sais de plus que vous êtes heureux de vous retrouver en France et à Paris; tâchez, l'hiver prochain, de n'être pas trop enchaîné par votre grandeur et par vos affaires, et de nous donner parfois une de vos soirées; la rue Cassette compte sur votre présence. — Autour de moi, l'on va bien; mon fils a heureusement passé son baccalauréat ès sciences; il est à Munich pour se perfectionner dans l'allemand et avoir une première idée de l'étranger; il reviendra ici vers le 25 août et entrera en Spéciales au

1. M. Jusserand venait d'être nommé sous-directeur des affaires politiques au Ministère des affaires étrangères.

mois d'octobre. — J'écris ici deux chapitres sur l'Église catholique, et je tâche de marquer le grand changement qui s'y est fait depuis un siècle; à mesure que j'avance et que j'essaie de rattacher le présent au passé, ma tâche s'allonge et devient plus difficile.

Je vous serre les deux mains bien affectueusement.

A M. JOHN DURAND

Août 1890

.... J'ai déjà parcouru le volume d'Huxley sur Hume[1]. Il n'est pas si beau que je l'avais cru. Il omet la question fondamentale, si bien posée par Hume; il explique comment, par quel mécanisme psychologique, nous avons des « expectations »; mais, par quelle coïncidence singulière ces « expectations » sont-elles le plus souvent justifiées, sur quelle structure objective des choses se fonde notre prévision subjective, il n'examine pas cela, et c'était le point essentiel à examiner dans le sens de Hume ou dans le sens contraire.

Je reçois aujourd'hui le premier placard du *Régime moderne*, tome Ier. Le volume paraîtra du 8 au 15 novembre. Il comprend tous les articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* depuis Napoléon Bonaparte

1. *Hume, by Professor Huxley, New Edition.* London and New York, 1887.

jusques et y compris la *Société locale*, 4 livres en 10 chapitres.

.... Je crois que, comme les années précédentes, Champel me fait du bien....

A M. GEORGES BRANDÈS

Menthon-Saint-Bernard, 4 septembre 1890

Mon cher Monsieur Brandès, dans quelques jours je serai à Paris, et j'y emporte votre sixième volume[1] que je viens de recevoir. C'est un grand œuvre et de tous côtés je l'entends louer par des personnes compétentes; vous avez eu le bonheur rare de pouvoir mener à bien et à fin un travail de dix-neuf ans. Votre conclusion contre les pédants amateurs d'objectivité à outrance est aussi juste que spirituelle; avec leur procédé historique on ne ferait que des compilations de textes, des dictionnaires comme celui de Kürz[2] et vous avez grandement raison de dire que *Der wahre Procustes ist... die Kunst*[3]. Je vous remercie aussi de la place supérieure que vous donnez à Heinrich Heine. Au point de vue de l'art, le seul auquel je veuille me mettre, il est le plus grand poète de l'Allemagne depuis Gœthe et,

1. Voir p. 264, note 1. Tome VI, *Das junge Deutschland*. Leipzig, 1891.
2. Il s'agit probablement de H. Kürz, *Geschichte der deutschen Litteratur*, 4 vol. Leipzig, 1851.
3. Voir la dernière page de l'ouvrage précité.

possiblement, le poète le plus intense qui ait vécu depuis Dante, bref un cerveau et une âme d'espèce unique devant lequel tout amateur de style et de psychologie doit ôter son chapeau.

Mille amitiés et compliments de votre tout dévoué.

A M. J.-J. JUSSERAND

Menthon-Saint-Bernard, 11 septembre 1890

Mon cher ami, avec vous, je suis obligé de toujours finir et commencer de même, par le même remerciement[1]. Parmi tant de voyages et des occupations si importantes, penser à moi, et collaborer à mon vieux livre, c'est être trop obligeant. Je lis et adopte toutes vos corrections ; je transcris vos indications, en faisant les raccords nécessaires ; je renvoie souvent aux notes bibliographiques que vous mettrez à la fin du volume ; j'espère que, pour Chaucer, vous donnerez une note un peu détaillée, indiquant ce qui lui appartient définitivement et authentiquement, et ce qui n'est pas de lui. Sur quelques points, je n'ai pu faire le raccord (p. 222 et 226, sur les 30 000 écoliers d'Oxford réduits à 6 000 en 1367). Y a-t-il des chiffres donnés dans les *Monumenta academica* ? Ou faudra-t-il tout à fait supprimer l'évaluation comparative, si utile pour faire mesurer la décadence de la scolastique ?

1. Voir page 310.

J'en suis là ; la réimpression attendra ; je suis trop occupé d'ailleurs, accablé d'épreuves par les placards du *Régime moderne* dont le premier volume paraîtra vers le commencement de novembre ; j'avais espéré finir en un volume ; mais il en faudra deux, à mon grand regret. A moins que Hachette ne soit très pressé, nous pouvons reculer jusqu'à cette date la réimpression de notre *Littérature anglaise*.

Mon fils a été cueilli à Munich par sa mère et sa sœur qui étaient allées à Oberammergau. Il m'est revenu bien portant, fort, actif, capable de parler couramment l'allemand et en bonnes dispositions pour entrer en Spéciales. Ils sont, ici ou aux environs, quinze garçons ou jeunes filles qui passent leurs journées à jouer au *lawn-tennis* ou aux barres, à faire des excursions dans la montagne, à rire avec une surabondance de gaieté enfantine ou juvénile ; parmi eux, M. de Boislisle est un des plus jeunes[1]. — J'ai passé vingt-deux jours à Genève, faisant de l'hydrothérapie, et j'en suis encore engourdi ; j'espère être en état de travailler, à Paris, vers le 8 novembre, à notre rentrée. Nous regrettons fort votre voyage si brusque et si rapide ; tâchez, l'an prochain, de nous reserver quelques-unes de vos journées de vacances ou de passage.

Mille amitiés de votre très obligé et tout dévoué.

1. Le président de Boislisle, frère cadet de M. A. de Boislisle, né en 1839, mort en 1906. Cet ami très aimé de la famille Taine passait chaque année ses deux mois de vacances à Boringe.

A M. G. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Paris, 21 novembre 1890

.... Le seul point sur lequel j'insiste, c'est l'obligation d'écrire pour les *yeux*, en supposant que seuls les yeux lisent, sans aide du geste et de l'accent; effectivement, tel est l'état réel du lecteur : l'auteur n'est pas à côté de lui pour lui lire tout haut. Ce que je blâme le plus dans le style moderne, c'est que, pour des yeux livrés à eux-mêmes et à eux seuls, la phrase qu'ils écrivent est souvent difficile à comprendre, qu'elle comporte des amphibologies, des à peu près, des inexactitudes positives, que l'écrivain devrait être là, hausser ou baisser le ton, ajouter des gestes, un jeu de physionomie, se commenter lui-même par l'accent qu'il donnerait et que le papier noirci ne donne pas. Le principe est : *jamais de licences, comme on s'en donne dans le style parlé*, propriété rigoureuse des mots et clarté parfaite de la construction. X..., qui a tant d'idées et de talent, manque exprès et souvent à cette règle; c'est pour avoir l'air aisé, homme du monde, causeur, et il n'y arrive pas.

. . . .

Hors Pascal, parmi nos classiques, La Fontaine est le premier pour les effets simples, et La Bruyère pour les effets composites; la liste de nos maitres commence à Calvin et Montaigne et finit avec le XVIIe siècle. Dan l'antiquité, pour les effets simples, c'est Platon, et pou les effets composites, c'est Tacite. Je ne sache pas u

seul prosateur allemand qui soit un écrivain ; en Italie, il y a les Dialogues de Leopardi ; en Angleterre, de Swift à Macaulay, vous trouverez des chefs-d'œuvre.

A M. GEORGES FONSEGRIVE

Paris, 12 décembre 1890

On vient de m'envoyer, Monsieur, le numéro du *Monde* de lundi dernier[1] ; pour la première fois depuis trente ans, j'y lis un article dont l'auteur veut bien entendre ma pensée maîtresse et montrer au public l'objet, la méthode et la direction de toutes mes études ; en effet, comme il le dit avec une parfaite justesse, je n'ai jamais fait que de la psychologie appliquée ou de la psychologie pure, chacune des deux aidant l'autre.

Je suis allé aux bureaux du *Monde*, pour remercier l'auteur ; on m'a dit qu'il n'était pas à Paris, et que son adresse ne devait pas être donnée ; laissez-moi, faute de mieux le remercier par écrit, et agréez, etc.

1. M. Fonsegrive avait publié dans le *Monde* du 8 décembre 1890, sous le pseudonyme d'Yves Le Querdec, un article concernant M. Taine et intitulé *Positivisme et Révolution*.

A M. ANATOLE LEROY-BEAULIEU

Paris, 18 février 1890

Cher Monsieur, vous m'avez comblé; impossible d'imaginer un compte rendu[1] plus exact, plus complet, plus définitif; si je l'avais entrepris, je ne l'aurais pas fait autre; seulement, je l'aurais fait moins sympathique et moins flatteur.

Parmi tant de choses qui me touchent profondément, il y a cette liaison, que vous montrez, entre mes idées générales, séparées quelquefois par l'épaisseur de plusieurs volumes. Aucun critique n'avait pris cette peine, il fallait avoir, comme vous, des vues d'ensemble et une idée de la société totale. Rien de plus rare parmi les historiens, les critiques, les spécialistes en droit, en économie politique, etc.

Je partage ou je tâche de partager les espérances que vous exprimez à la fin. Dans deux domaines, les sciences et les affaires, la centralisation mécanique ne peut pas durer longtemps. Il se forme des journaux et revues, ne fût-ce que pour la géologie et la zoologie, et des sociétés de commerce et d'industrie, ne fût-ce que pour les cotonnades et les draps; de là des groupements : c'est de ces deux côtés (liberté de la presse, entreprises industrielles ou commerciales) que le corset napoléonien a crevé d'abord. Aujourd'hui, comme vous le montrez si

1. Deux articles de M. A. Leroy-Beaulieu sur le *Régime moderne*, parus dans le *Journal des Débats* des 10 et 17 février 1891.

bien, le besoin et la faculté d'association se réveillent de toutes parts; à mon sens, c'est là le principal et peut-être l'unique bienfait de notre régime actuel; probablement, la loi précieuse qu'il serait le plus urgent d'obtenir serait quelque chose comme la loi Dufaure, supprimant[1], en beaucoup de cas, la nécessité de l'autorisation préalable, et introduisant, en fait, la faculté d'association dans le droit commun, comme en Amérique et en Angleterre.

« En mainte région des campagnes, dites-vous, il se reforme, même autour des propriétaires résidents, comme une nouvelle clientèle et de nouvelles relations de patronage. » Tant mieux, mais je ne vois encore rien de semblable autour de moi dans ma province.

Encore merci et tout à vous.

A M. FRANTZ FUNCK-BRENTANO[2]

15 mars 1891

Cher Monsieur, vous êtes bien aimable de m'avoir en-

1. Proposition de loi sur les associations déposée au Sénat par M. Dufaure, sénateur, au mois de juin 1880. D'après ce projet, toute association ayant un but religieux, littéraire, scientifique, etc..., eût pu se constituer librement, sans autorisation préalable, sous condition d'un engagement ou déclaration excluant toute action occulte; la personnalité civile n'eût été accordée qu'aux associations reconnues d'utilité publique par une loi. Voir page 355, note 1.
2. Historien français, né en 1865.

voyé cet article[1], et je suis très heureux d'une approbation vraiment scientifique comme la vôtre. En effet, je préfère la méthode que vous appelez analytique, et voici mes raisons : sauf en matière juridique, et pour les juristes, les mots qui désignent les choses sociales et morales sont vagues, inexacts et ne transmettent jamais au lecteur l'impression précise et totale qu'avait l'auteur ; à mon sens, les seuls moyens de transmission sont : 1° les chiffres ou notations exactes des nombres et grandeurs ; 2° les petits faits, anecdotes, citations, spécimens expressifs et significatifs, *prærogativæ sententiarum*, comme disait Bacon, qui sont des morceaux vivants, des fragments intacts, extraits de la réalité. Même chez Montesquieu, le maître de l'histoire synthétique, les formules si précises ne transmettent pas exactement la pensée de l'auteur; il faut la deviner et la chercher en remontant aux sources qu'il indique, par exemple aux notes de son *Voyage en Angleterre*.

Je suis charmé que le « principe des spécialités » vous semble fécond, et je pense comme vous qu'il s'applique aux productions des lettres et des arts; je l'y ai appliqué au chapitre de la Convergence des effets, dans ma philosophie de l'art. — Tout à vous.

1. Voir *Revue critique*, 9 mars 1891. *H. Taine, Les Origines de la France contemporaine. Le Régime moderne*, tome I, par Fr. Funck-Brentano.

A MADAME H. TAINE

Barbizon, mai 1891

.... La forêt est superbe : des verdures d'une fraîcheur et d'une délicatesse admirables, même sur les grands chênes; des sous-bois d'un ton aussi tendre que de jeunes trèfles, des genêts hauts comme un homme, en fleurs, illuminés en travers par le soleil, des anémones d'une espèce à part aussi grosses et diaprées que des tulipes. Je n'avais pas vu depuis vingt ans la forêt printanière. Mes jambes sont encore bonnes, meilleures que je ne croyais; j'ai fait trois lieues de trop, m'étant égaré.

Les bouleaux sont admirables; de vraies jeunes filles en grande toilette, d'une fraîcheur éblouissante au soleil, plus que les demoiselles hier à votre bal. Mais les plus charmants sont les chênes encore jeunes, avec des feuilles longues d'un pouce, d'un ton jaune, qui, lorsqu'on les prend en travers, sont illuminées jusqu'au cœur. J'ai passé hier une heure sur le dos à en regarder une.

Tout à l'heure, à six heures et demie rentrant de la forêt, sac et gourde sur le dos, je trouve à la porte du village un grand jeune homme assez mal vêtu qui m'appelle cher Maître, se dit du *Gil-Blas*, et a passé l'après-midi à m'attendre pour *m'interviewer*. J'ai donné mon nom, ainsi que Léon Say et une cinquantaine d'autres, à la ligue anti-socialiste annoncée récemment dans les *Débats*. « Ma signature a-t-elle été surprise, et

qu'est-ce que je veux dire par là? » Je l'ai renvoyé à la société Le Play, au *Régime Moderne* et à mes prochains articles dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mais que la grande hêtraie entre Franchard et la grande route de Fontainebleau est donc belle! Les têtes des colosses encore toutes grises sur le bleu du ciel; mais tout le reste vert de verdures étagées, de plus en plus lumineuses, un infini de fraîcheurs fines et luisantes à perte de vue des deux côtés, et, à cinquante pas, une biche avec son faon qui me regarde. Cette végétation pullulente, vue des hauteurs, est comme un océan de vie infiniment *multitudinous* et joyeuse.

Je relis pour la vingtième fois le *Chasseur vert*, de Stendhal; il n'y a rien qui puisse choquer une jeune fille; j'en ferai lire à G. ce qui concerne la vie d'un officier en garnison, et les nobles de province en 1834; rien de plus intructif et amusant.

. . . .

Les vieux chênes sont encore secs; mais tout le reste est vert; les grands hêtres sont feuillés, les bouleaux en robe de dentelle semblent des jeunes filles de 15 ans à leur premier bal.... La forêt compense tout pour moi. Plus de bruit d'omnibus, la solitude certaine et indéfinie; les longs murmures du vent dans les feuillées prochaines et lointaines, des piotements, et çà et là un petit chant d'oiseau de quatre notes; et les innombrables formes de la vie végétale si tranquille, si résignée au chances, et pullulante.

. . . .

Le jeune X..., ici (30 ans) grand chasseur, peintre manqué, à peu près oisif, non marié, malgré les remontrances de ses parents, est un type moderne, un *leader* local ; il a été deux fois, cette année, délégué pour les élections sénatoriales, c'est un bon radical ; très innocemment, il appelle « républicains cléricaux » les opportunistes qui demandent quelques ménagements pour le clergé. Il lit *Pot Bouille* de Zola !

. . . .

Hier et aujourd'hui pas un rayon de soleil de toute la journée. Et, cette après-midi, pluie de deux heures ; même par ce temps, la forêt est charmante. Les grands hêtres, feuillés de haut en bas, ont une verdure bien plus molle et bien plus tendre que lorsque leurs feuilles sont adultes et luisantes. Il faudrait une palette flamande, un Rubens peintre de blondes, pour rendre la délicatesse délicieuse, la fraîcheur de cette jeune beauté végétale.

J'ai relu tout l'Évangile de saint Marc, cela est d'un pur illettré, d'un brave artisan sincère ; à peu près comme les *Cahiers* de Coignet. Mais quelle distance entre la figure qu'il fait voir et l'officielle ! Je vous montrerai des passages décisifs.

. . . .

A M. OSCAR BROWNING

Paris, 13 mai 1891

Cher Monsieur,

Ce serait pour moi un grand honneur que le titre de Docteur dans l'Université de Cambridge. En 1871, l'Université d'Oxford m'a déjà conféré la même faveur : obtenir une si haute distinction dans les deux grandes Universités d'Angleterre, ajouter cette seconde couronne à la première, il y aurait là de quoi satisfaire la plus exigeante ambition littéraire ou scientifique. Très probablement la proposition vient de vous, et je vous en suis personnellement très reconnaissant.

Mais à la date que vous indiquez, je serai sans doute en Savoie. A mon âge, et dans l'état de ma santé, les voyages me sont fort pénibles ; depuis plusieurs années je suis soumis à un régime strict, je ne sors plus le soir, je ne dîne plus en ville : le monde, les réceptions, la vie en public me fatiguent à l'excès et même me rendent malade. Mon besoin le plus impérieux et le plus continu est celui du silence et de la solitude, surtout après une saison d'hiver à Paris : je viens d'aller passer cinq jours tout seul dans la forêt de Fontainebleau pour remettre mes nerfs en équilibre ; de là le retard de cette réponse. Pour continuer et achever le long travail que j'ai entrepris sur les *Origines de la France Contemporaine*, je suis obligé de vivre presque en reclus ; en

ce moment du moins je n'oserais promettre de venir à Cambridge vers le 16 juin. Quand un homme a 65 ans et qu'il a beaucoup travaillé, il ne dispose plus à volonté de son corps et de sa personne; il fait des économies avec les restes de sa force et de santé; il les dépense à son œuvre, et non autrement. Vous qui savez les difficultés de l'histoire et ce qu'il en coûte pour l'écrire avec précision et conscience, vous apprécierez mon excuse et vous la ferez agréer à vos amis; ils ne la prendront pas pour un manque d'empressement, et, puisqu'il faut opter, ils me pardonneront de préférer leur approbation intime à leur suffrage public.

Croyez-moi, cher Monsieur, bien sincèrement à vous.

A M. A. CLEIS[1]

Menthon-Saint-Bernard, 5 juillet 1891

Je vous suis fort reconnaissant, Monsieur, de la faute que vous voulez bien me signaler. C'est bien une faute d'impression; je viens de vérifier sur mon texte manuscrit que j'ai écrit Saint-Bertin et non Saint-Martin.

Je suis très heureux que cet exposé de l'Église catholique comparée aux autres ne vous ait pas déplu[2]. J'ai

1. M. A. Cleis, pasteur de l'Église réformée de Nancy. Cette lettre a été publiée quelques jours après la mort de M. Taine dans la *Vie nouvelle*, journal religieux de Montbéliard.

2. Article sur l'*Eglise* dans la *Revue des Deux Mondes*.

tâché de faire comme un habitant de Saturne et de Jupiter descendu sur la Terre; c'est le point de vue scientifique et l'histoire est une science; du moins, telle est, selon moi, la consigne d'une histoire.

Des Russes (orthodoxes) m'ont paru contents; j'espère, d'après votre lettre, que les protestants ne me désapprouveront pas. Pour les catholiques convaincus et militants, je crois savoir que, s'ils tolèrent les deux premiers articles, ils sont très choqués du troisième. Mais je n'y puis rien; car je ne puis que tenir la plume; ce sont les faits eux-mêmes qui me dictent mon exposé; ce sont aussi les faits qui m'ont dicté mon jugement sur les rapports du protestantisme et de la science; à mon sens, toutes les probabilités sont pour leur conciliation croissante; je la souhaite de tout mon cœur, et, d'après ce que je vois en Angleterre, en Amérique, en Hollande, il me semble qu'on peut l'espérer. Agréez, etc.

A SA FILLE

Champel, août 1891

... Je suis bien content que tu sois si heureuse; profite de ta verve et de ta jeunesse. De tels souvenirs te resteront; j'en ai quelques-uns de pareils surtout rapportés de Fontainebleau; l'un des des derniers est un amphithéâtre à neuf heures du matin, au début du printemps, des myriades de jeunes arbres et des millions

de jeunes pousses dans un voile mince de vapeur bleuâtre, avec la sensation de la vie universelle. Ma mère en avait de ses promenades dans les bois de Revin près de Rocroy, en compagnie comme toi de jeunes gens et jeunes filles de ses parents et amis.

Puisque tu me parles de tes lectures, je prie André de ne pas te réciter Verlaine et toi de ne pas lire les poésies lyriques d'Elisabeth Browning. Tout cela et Rossetti, Swinburne en Angleterre, les Goncourt, Daudet, Bourget et les décadents en France, est décidément malade. Toutes ces lectures font sur l'esprit l'effet du haschich ou de la morphine. Ils omettent la moitié de l'art, et sont comme des boiteux qui, ayant atrophié une de leurs deux jambes, seraient très fiers de sautiller sur l'autre. Il y a toujours deux parties dans une œuvre, l'une sensible, qui saute aux yeux, qui consiste dans l'expression vive, familière, véhémente, de la sensation personnelle et momentanée; l'autre intellectuelle, qui consiste dans une idée générale et d'ensemble, dans un plan rigoureux, dans la coordination logique de tous les éléments, de tous les effets, en vue d'un effet total et final. Ces messieurs, Daudet en tête, n'estiment et ne comprennent que la première chose, ils nient la seconde, faute d'y pouvoir atteindre; ce sont des peintres impressionnistes qui méprisent l'anatomie, la perspective et le modelé; ils passeront, comme une mode; jamais artiste n'a subsisté que par la réunion des deux facultés, et la seconde est encore plus essentielle que la première, si l'on veut durer et être compris. — Je prie André de te lire tout

haut *The Task* de Cowper, ou mieux encore le premier chant du *Paradis perdu*, ou le récit de la Création, qui est égal à l'*Oratorio* de Haydn, ou encore le *Comus*, l'*Allegro* et le *Penseroso* de Milton. — Je suis bien content que tu goûtes la poésie de Gœthe; lis avec André le *Pêcheur*, l'*Apprenti sorcier*, l'*Imagination ou ma déesse*.

A MADAME H. TAINE

Champel, 8 août 1891

... Rien de neuf, sauf la nécessité croissante de me défendre contre les intrusions; hier, c'était un comte russe, ce matin, c'est un M. Korsono, mon ancien auditeur aux Beaux-Arts; avec une avalanche de grands mots sur ma popularité en Russie! Un peu avant mon arrivée, Maupassant[1] est venu ici très surexcité; il s'est enveloppé le soir de sept ou huit couvertures contre le refroidissement des jambes, et, la nuit, il a mouillé de sa transpiration cinq ou six chemises. Il a longuement parlé de son parapluie, qui est unique en son genre, et de sa canne, instrument merveilleux avec lequel il a déjà tué une vingtaine de chiens. Le docteur Glatz n'ayant pas voulu lui permettre du premier coup la douche froide, il est parti violemment au bout de vingt-quatre heures, disant que les médecins étaient des ânes, qu'il lui fal-

1. On sait la fin tragique de Guy de Maupassant. Ces crises d'agitation étaient les premiers symptômes de la fatale maladie.

lait des excitants et non des calmants, et qu'il allait parcourir toutes les eaux de l'Europe....

Je suis très content qu'Émile ait pris du plaisir à lire la cinquième provinciale; qu'il lise les suivantes, en se disant que Pascal était aussi un grand géomètre, et que sa méthode de raisonnement pour l'hexagone lui a servi contre les Jésuites. Il s'agit de la comprendre et de la goûter, non seulement en mathématiques, mais encore dans les choses morales, puisque, là aussi, il y a des vérités.

A M. ANDRÉ CHEVRILLON

27 novembre 1891

..... Le nouveau volume, posthume ou à peu près, de Fustel de Coulanges, *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'Histoire* [1], est digne des autres : la logique et l'analyse des textes et des faits sont admirables.

Voici le procédé qui m'est le plus utile pour écrire, et surtout pour récrire, pour convertir en une œuvre définitive une ébauche trop chargée, un peu embrouillée ou décousue. Je fais la *table analytique des matières* (celle qui est en tête de chacun de mes chapitres) et je la fais non pas en commençant ou après avoir fini, mais au *fur et à mesure*, après chaque alinéa ou paragraphe, en une ligne qui en est le *résumé* le plus exact et le

1. Paris, in-8°, 1891.

plus précis dont je suis capable. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois, pour trouver cette ligne résumante ; mais une fois trouvée, elle vous montre dans l'alinéa les trop-pleins à ôter, les trous à boucher, les manques de logique, de clarté, d'ordre ; car tout y doit converger vers le résumé. De plus, ce résumé vous suggère les résumés du paragraphe suivant, et tous ces résumés ensemble vous donnent l'essentiel du chapitre entier ; on le tient dans la main sous forme abréviative et on le manie bien plus aisément, à la façon d'une pièce d'or substituée à plusieurs pièces d'argent et à un très grand nombre de sous....

A M. CHARLES RITTER

Paris, 1er décembre 1891

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de votre envoi[1] ; il y a dans ces lettres de Sainte-Beuve trois ou quatre mots fins et pénétrants qui devraient prendre place dans une biographie détaillée et notant exactement son état mental.

Vous êtes bien obligeant de souhaiter mon étude sur

1. M. Charles Ritter avait communiqué à M. Taine des lettres de Sainte-Beuve à Reuchlin, lettres que son frère, M. Eugène Ritter, avait publiées dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur* (tome XIII).

Sainte-Beuve; je me suis laissé aller à la promettre, mais sans rien fixer pour la date; je suis vieux, fatigué, occupé; avant tout, je dois terminer mes *Origines*; je ne sais combien de temps j'y dépenserai encore, ni si j'aurai la force et la santé requises pour achever. — Sur le demi-oubli où est tombé Sainte-Beuve, je suis de votre avis, rien de plus injuste; j'en fais un reproche à mes jeunes amis; ils ne m'écoutent pas et ne le comprennent plus. Le lendemain de sa mort, j'ai dit dans les *Débats*[1] ce qui me semblait évident sur ses grands services, son grand esprit, ses titres de fondateur en critique psychologique; il faudrait relire cela avec preuves et développements; pourtant, il peut se passer d'éloges; ses trente volumes restent et parlent pour lui à qui sait les lire; j'en relis trois ou quatre tous les ans; ce sont des chefs-d'œuvre d'art, et l'un des bréviaires de quiconque veut connaître l'homme.

A M. GEORGES LYON

Paris, 9 décembre 1891

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir l'étude manuscrite[2] que vous avez bien voulu m'envoyer. Le

1. *Débats* du 17 octobre 1869 (article recueilli dans les *Derniers essais de critique et d'histoire*).
2. De M. Victor Giraud. — M. V. Giraud, né à Mâcon en 1868,

portrait est flatté; ce n'est pas à moi de m'en plaindre. Je serais très heureux si en effet mes livres avaient eu sur la jeunesse l'influence qu'on m'attribue; nous ne travaillons que pour cela, mais comme les ouvriers des Gobelins, derrière notre toile, sans jamais savoir avec exactitude si les spectateurs, qui sont devant la toile et qui en parlent avec bruit, ont daigné comprendre ou même regarder.

Je remercie donc beaucoup votre jeune ami, et je lui avoue que j'ai toujours aimé, sinon la métaphysique proprement dite, du moins la philosophie, c'est-à-dire les vues sur l'ensemble et sur le fond des choses. Mais le point de départ de mes études n'est pas une conception *a priori*, une hypothèse sur la nature; c'est une remarque tout expérimentale et très simple, à savoir que tout abstrait est un extrait retiré et arraché d'un concret, cas ou individu, dans lequel il réside; d'où il suit que, pour les bien voir, il faut l'observer dans ce cas ou individu, qui est son milieu naturel; ce qui con-

professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, secrétaire de la *Revue des Deux Mondes*, auteur de l'*Essai sur Taine* (Fribourg et Paris, 1901, 2e et 3e éditions, Paris, Hachette. 1901 et 1902) et de la *Bibliographie critique de Taine* (Paris, A. Picard, 1902), se trouvant en 1891 élève à l'École Normale supérieure, avait rédigé un travail manuscrit assez étendu sur M. Taine, travail que M. Georges Lyon, alors maître de conférences à l'École Normale, communiqua à M. Taine lui-même. M. Taine répondit à cette communication par la lettre ci-dessus (Voir *Essai sur Taine*, préface). — L'étude manuscrite de M. Victor Giraud a été publiée dans les *Annales de philosophie chrétienne* (novembre et décembre 1898 et janvier 1899) sous ce titre *La Philosophie de Taine*.

duit à pratiquer les monographies, à insister sur les exemples circonstanciés, à étudier chaque généralité dans un ou plusieurs spécimens bien choisis et aussi significatifs que possible. La doctrine, si j'en ai une, n'est venue qu'ensuite ; la méthode a précédé ; c'est par elle que mes recherches se sont trouvées convergentes. M. V. Giraud a très bien vu leur liaison et leur unité ; en somme, depuis quarante ans, je n'ai fait que de la psychologie appliquée ou pure. Je le remercie aussi de ne m'avoir pas rangé, comme l'a fait M. Bourget, parmi les pessimistes. Être pessimiste ou optimiste, cela est permis aux poètes et aux artistes, non aux hommes qui ont l'esprit scientifique.

Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. Quant au déterminisme, M. Giraud a grandement raison de dire qu'à mes yeux il n'exclut pas la responsabilité morale, bien au contraire, il la fonde ; selon moi, les difficultés apparentes de la question sont toutes verbales ; on ne fait pas attention au sens exact des mots nécessité, contrainte, initiative, obligation, etc. Très probablement je n'aurai pas la force d'écrire le Traité de la Volonté auquel il fait allusion ; je suis trop vieux et trop fatigué pour porter ce dernier fardeau ; je le laisse à d'autres plus jeunes. J'ai pris la liberté de noter au crayon sur le manuscrit quelques rectifications ou indications peu importantes.

Si vous avez autour de vous plusieurs jeunes gens comme celui-ci, je vous en félicite; de telles recrues promettent beaucoup à l'École et à la Science.

Bien cordialement à vous.

AU VICOMTE DE SPŒLBERCH DE LOVENJOUL[1]

Paris, 14 mai 1892

Monsieur,

Je regrette aussi que M. Émile Ollivier ne nous ait pas nommés l'un à l'autre; je suis chez moi les jeudis et samedis à partir de 4 h. 1/2, et je serais très heureux si, ces jours-là, quelque accident vous amenait dans ma vieille rue déserte.

A mon âge et avec l'obligation de finir le long travail que j'ai entrepris, je n'ose me promettre d'écrire ce petit livre sur Sainte-Beuve. Je sais par lui les principales lignes de sa vie intime, et, dans un article des *Débats*, publié quelques jours après sa mort, j'ai indiqué les bases solides et la grande étendue de son éducation scientifique[2]. Le reste de mon étude me serait fourni par ses livres; pour sa biographie proprement dite, je ne

1. Né à Bruxelles en 1836, créateur d'un important dépôt d'archives littéraires, auteur de travaux documentaires et critiques sur Sainte-Beuve, Balzac, George Sand, etc.

2. Voir ci-dessus page 331, note 1.

donnerais qu'une esquisse. A mon sens l'essentiel en lui, ce n'est pas la vie domestique et privée, mais la vie intellectuelle et spéculative, le rôle qu'il a eu en critique et en histoire, la justesse et la portée des idées qu'il a émises, sa méthode, ses procédés d'analyse psychologique, les deux ou trois grands pas qu'il a fait faire à la science. Là-dessus, je suis toujours son fidèle admirateur, et de plus, j'ai gardé un vif souvenir de sa bienveillance, de sa bonne grâce accueillante, une haute estime de sa parfaite probité littéraire, bref un goût pour lui, une sympathie persistante; en général, la nouvelle génération est injuste à son endroit; des témoins imbéciles ont été singulièrement ingrats; mais ses livres subsistent et montrent à qui sait les lire, qu'en conversation, à table, il ne parlait pas comme on l'a fait parler. Je vous remercie de l'offre que vous voulez bien me faire ; ce qui m'intéresserait surtout, ce sont ses *Mémoires* ; depuis longtemps, je sais combien, sur nos grands écrivains modernes, votre collection est abondante et précieuse; j'en profiterais plus tard pour Sainte-Beuve, puisque vous le voulez bien. Laissez-moi vous dire que je suis bien content de le voir entre des mains comme les vôtres; c'est une garantie contre la publication indiscrète des choses trop intimes; puisque vous avez des lettres de moi à Sainte-Beuve, je suis sûr qu'elles resteront chez vous, abritées contre MM. Charavay et contre les journaux.

A M. AMÉDÉE LEFÈVRE-PONTALIS

Menthon-Saint-Bernard, 29 juin 1892

Cher Monsieur, je vous suis très reconnaissant de votre observation, et si vous en avez d'autres, notamment à propos de mon dernier article[1] qui paraîtra le 1er juillet, je vous prie de vouloir bien me les communiquer.

Sur la lacune[2] qui séparait l'histoire Romaine de l'histoire du Moyen Age, je parlais d'après ma propre expérience, et au dire de mes camarades, il en était de même dans d'autres lycées, sinon en droit et par règlement d'en haut, du moins en fait. Vous savez que le plus souvent, le professeur, pressé par le manque de temps, sabre la fin de son cours. Probablement, en nombre d'établissements, on expédiait au galop les quatre premiers siècles ; du moins, on ne disait rien ou presque rien du Christianisme. C'est seulement en troisième, en lisant l'histoire de la civilisation en Europe et en France de M. Guizot, puis Gibbon, que j'ai appris quelque chose sur les formes successives et diverses de l'Église chré-

1. *L'École*, dans la *Revue des Deux Mondes*.

2. Vous dites que jusqu'en 1850 et au delà, l'histoire ancienne finissait en quatrième avec Auguste, et recommençait en troisième avec l'invasion des Barbares ; « on évitait ainsi les 4 siècles intermédiaires, la naissance et la formation du christianisme ». Je crois pouvoir vous affirmer que votre souvenir vous trompe. J'ai terminé ma quatrième en 1847, au même collège que vous, l'histoire romaine était enseignée jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident.... (M. Amédée Lefèvre-Pontalis à M. H. Taine, 28 juin 1892.)

tienne. Mais votre observation est décisive, et j'en tiendrai compte dans mon futur volume [1].

J'étais professeur en 1851 et 1852 ; j'ai dû quitter l'Université ; j'ai vu de mes yeux, autour de moi, aux trois degrés, l'Enseignement, les effets de la loi de 1850, très analogues à ceux du régime de 1816-1828. Mais je ne critique pas la loi ; je marque seulement les conséquences de l'institution napoléonniene et de l'entreprise de l'éducation par l'État.

Encore merci de votre très obligé et très dévoué serviteur.

A M. GASTON PARIS

Menthon-Saint-Bernard, 23 juillet 1892

Cher ami, je suis très content que mon étude [2] vous ait paru vraie pour l'ensemble ; mettez, je vous prie, des croix dans chaque numéro sur les points que vous jugez contestables ; j'examinerai et ferai les rectifications nécessaires pour l'impression en volume ; c'est à cela que sert la publication préalable dans la *Revue* ; je puis faire des corrections. Pour l'effet triste, je suis de votre avis ; j'ai seulement tâché d'écrire avec mesure, le sujet étant délicat à cause de mes obligations personnelles ; si l'Université m'a renvoyé, elle m'a élevé ; j'ai pu d'ailleurs

1. Voir *le Régime Moderne*, tome III, p. 305, note 3 (édition in-16).

2. *L'École*, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai, 1er, 15 juin, 1er juillet 1892.

apprendre beaucoup à l'École Normale, et j'ai enseigné à l'École des Beaux-Arts, en sorte que je ne dois pas être trop sévère pour les Écoles spéciales. Néanmoins, je n'ai rien dissimulé de mes objections.

Comme vous le dites très bien, chacun, dans son cas personnel, peut parer un peu et parfois beaucoup aux inconvénients ; ainsi nous avons épargné à mon fils l'internat des lycées : à l'Institut agronomique il sera externe et ne restera que deux ans ; ensuite service militaire d'un an, peut-être à portée de Paris ou de Menthon ; puis trois ans au moins d'apprentissage pratique sur place dans des exploitations agricoles. C'est tout ce que je peux faire pour lui ; à mon âge, le demeurant de la vie est bien court, et chaque année les forces baissent. — Comme les années précédentes, j'ai dû cesser d'écrire. Il me reste à exposer et à expliquer la société domestique en France, la famille telle que l'a faite le Code civil, joint aux autres institutions du Consulat et de l'Empire ; cette dernière étude, si je puis la rédiger, laissera un effet encore plus triste que les précédentes ; car elle touche à une fibre plus intime, dont l'altération est encore plus grave ; notre tendresse excessive pour nos enfants est elle-même un mal. Probablement j'ai eu tort, il y a vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches ; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique elles ne serviront à rien ; un courant énorme et rapide nous en porte ; à quoi bon faire un mémoire sur la profondeur et la rapidité du courant ?

Je partirai dans les premiers jours d'août pour Champel, où je passerai trois semaines. Ma femme et mes enfants vont bien ; leurs jeunes amis et amies arrivent par bandes et commencent avec mes enfants leurs parties de *Lawn-Tennis* et de canotage. M. et Mme Boutmy sont ici chez nous et surveillent la construction de leur maison.

Présentez, je vous prie, à Madame Gaston Paris, mon respectueux hommage. Le troisième volume de la traduction de Janssen[1] m'est arrivé ; si j'osais, en manière de remerciement, vous suggérer mon inquiétude, je vous demanderais de penser au peu d'application et de patience du lecteur français ; il lira jusqu'à la paix d'Augsbourg ; mais au delà ? J'admire le zèle, le savoir, le talent du traducteur ; mais le public ne lui ressemble pas, et l'intérêt du public français se soutiendra-t-il pendant les quatre derniers volumes ? Votre vieil ami.

A M. ÉMILE BOUTMY

25 août 1892

Cher ami, je reviens aujourd'hui de Champel ; je n'ai pas besoin de vous redire que plus tôt vous viendrez ici, vous et votre femme, mieux ce sera. Nous vous attendons lundi, et un peu plus tard, Madame Boutmy, qui choisira son jour.

1. Jean Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, traduction E. Paris.

Je suis tout à fait de votre avis sur M. N., ses croyances, sa vertu, son bonheur, etc. Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait, de même tel organe singulier, anormal, une ouïe ou vue monstrueuse, excessive, non raccordée avec le reste, dans une baleine ou un éléphant. La seule conclusion que j'en tire, c'est que la vérité scientifique n'est supportable que pour quelques-uns; il vaudrait mieux qu'on ne pût l'écrire qu'en latin.

Je reviens de Champel un peu accablé et sans forces; je me suis mis en jachère parfaite pendant trois semaines. Nous verrons fin d'octobre si la faculté productrice s'est restaurée. Vous, qui vous traitez de sceptique et d'égoïste, vous l'avez été bien peu en restant six nuits dans la chambre qui donne la fièvre de foin! Je vous reconnais bien là; moi, je serais parti après la première nuit; en notre état, tout doit être subordonné à la santé.

A lundi; tout-mon respect et les amitiés de ma femme à Madame Boutmy.

A M. JOHN DURAND

Boringe, 14 septembre 1892

...Champel ne m'a pas réussi cette année. L'extrême chaleur m'y a fait beaucoup de mal, et la réaction interne, après l'eau froide, était trop forte. J'en suis revenu affaibli, au lieu de fortifié, et avec un trouble ou désordre

renaissant, contre lequel il m'a fallu reprendre le régime le plus strict de nourriture et d'exercice. Mes forces physiques ont beaucoup baissé; j'ai tout de suite les jambes raides et lourdes pour la moindre marche, et j'ai dû réduire toutes mes promenades de moitié. La fatigue mentale n'est pas moindre, je n'écris rien: au 31 octobre, le dernier chapitre (sur la famille) sera à peine entamé. Retrouverai-je la fraîcheur d'esprit à Paris et pourrai-je finir mon livre? Je n'en sais rien, il me semble ici que la vieillesse est tombée sur moi tout d'un coup, cela n'a rien de surprenant à mon âge....

APPENDICE

AU DUC DE SERMONETA[1], A ROME

Paris, 17 mai 1864

Monsieur le Duc,

Aussitôt après mon arrivée à Paris, j'ai porté chez le prince Gabrielli[2] la lettre dont vous m'aviez chargé pour lui. Il est à Rome.

Pendant tout le reste de mon voyage en Italie, j'ai porté avec moi comme un souvenir charmant la pensée de l'accueil que vous m'aviez fait et des bontés dont vous m'aviez comblé. J'en profiterai, je l'espère; à Pérouse, à Bologne, à Ravenne, dans toute la Romagne et dans la Haute Italie, j'ai beaucoup causé avec des gens de toute classe, et j'ai tâché de voir l'Italie présente en même temps que l'Italie passée. En ce moment à Paris, je lis beaucoup, et je tâche de comprendre votre situation en étudiant de nouveau votre histoire. Quant à mes sympathies, j'ose dire que vous les connaissez. Il est impossible de voir une nation si riche d'intelligence et de génie, sans lui souhaiter l'unité et l'indépendance, que ses voisines, presque toutes inférieures pour les dons naturels, ont conquises sans grands efforts. Il me semble que la cause de tout le mal c'est que le moyen âge, j'entends le moyen âge germanique, vous a manqué. Les

1. Dom Michel-Ange Caetani, duc de Sermoneta, né en 1804, décédé en 1882, père du duc actuel et de la comtesse Ersilia Lovatelli.

2. Le prince Placido Gabrielli, né à Rome en 1832, petit-fils de Lucien Bonaparte.

Barbares n'ont fait que vous découvrir, ils ne se sont point substitués à vous, ils vous ont laissés Latins, vous êtes restés engagés dans le régime municipal antique; vous n'avez point eu de féodalité prépondérante et organisée; vous n'avez point connu le sentiment de fidélité chevaleresque, puis de loyauté monarchique, qui, en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne, a groupé les vassaux autour de leur suzerain, puis les sujets autour du trône : sauf à Naples, vous n'avez eu que des essais de république à l'antique, puis de petits tyrans à l'antique. Faute d'une conquête suffisante, vous n'avez pas eu l'organisation convenable, et à la fin vous vous êtes trouvés plus faibles parce qu'au commencement vous étiez demeurés plus forts.

Mais depuis 1789, si je ne me trompe, l'organisation des États européens se transforme. L'ancien sentiment de fidélité monarchique disparaît : le roi ou l'empereur n'est plus qu'un grand juge de paix, une sorte de sergent de ville commode, obéi tant qu'il fait bien son office, au besoin remplacé par d'autres, et une nation n'est plus qu'une multitude de bourgeois ou de paysans, occupés à préserver leur terre ou leurs rentes, et payant des fonctionnaires de toute sorte avec un grand fonctionnaire central, pour jouir en paix de ce qu'ils ont acquis. Ce sentiment d'intérêt bien entendu, cette habitude de garder son bien, cette colère contre les voleurs domestiques et les pillards étrangers sont des sentiments qui peuvent se rencontrer en Italie aussi bien qu'au delà des Alpes. Ils ont pour source l'industrie et la culture générales, l'industrie qui enrichissant les hommes leur donne des biens à défendre, la culture qui en éclairant et en relevant les hommes leur persuade qu'ils ont des droits, et que des droits doivent être défendus. Ces deux circonstances font leur effet chez vous comme chez nous, et l'on peut en conclure que chez vous et chez nous l'issue sera la même. Si nous avons les éléments d'un État indépendant et régulièrement administré, vous les avez aussi. Si nous

pouvons nous grouper autour d'un juge de paix assis sur un fauteuil de velours, ou bien autour d'un sergent de ville assisté de trois cent mille soldats, vous le pouvez aussi. Les conditions sociales étant changées, l'avenir change; vous n'aviez pas comme nous les matériaux d'un état monarchique à la façon de Louis XIV; vous avez comme nous les éléments d'une espèce de démocratie centralisée, à la façon de Louis-Philippe ou de Napoléon III, et il me semble que si votre courant coule dans un lit plus obstrué que le nôtre, néanmoins, comme il coule sur la même pente, vous devez arriver tôt ou tard vers le même bas-fond.

Pardonnez-moi ce dernier mot; nous qui sommes arrivés, nous voyons nos misères; elles sont moindres que les vôtres, mais elles n'en sont pas moins réelles, et je trouve qu'on n'a guère en ce monde que le choix des maux, et non le choix des biens. Pardonnez-moi encore ce long raisonnement, et les erreurs qu'il peut contenir; je tâtonne, je cherche, et je vous soumets mes conjectures. Il me semble que je suis encore dans le grand salon demi-éclairé, où j'ai reçu tant de témoignages de votre obligeance, où votre famille m'a accueilli avec une grâce si prévenante, où j'ai joui si librement de votre science, de votre aménité et de votre esprit. Que ne puis-je vous avoir à Paris! Je sais bien d'autres gens que moi qui vous demanderaient la faveur des conversations que vous m'avez accordées. Si monsieur votre fils vient cet été ou cet automne à Paris, j'espère qu'il n'oubliera pas la rue Bretonvilliers, le n° 3; c'est un quartier perdu, une maison d'écrivain, et ce qu'il y trouvera de mieux, c'est le souvenir plein de gratitude et d'attachement que j'ai gardé de vous et des vôtres.

Mille respects affectueux.

A CHARLES BAUDELAIRE[1]

30 mars 1865

Cher Monsieur, je suis tellement occupé et ma santé est si médiocre, que je ne puis me charger d'un article important comme celui que vous me proposez. J'admire beaucoup Poë ; c'est le type germanique anglais à profondes intuitions, avec la plus étonnante surexcitation nerveuse. Il n'a pas beaucoup de cordes, mais les trois ou quatre qu'il a vibrent d'une façon terrible et sublime. Il approche de Heine; seulement tout, chez lui, est poussé au noir, l'alcool a fait son office. Mais quelle délicatesse et quelle justesse dans l'analyse! — Je n'aime pas *Eureka*, qui est de la philosophie comme celle de Balzac dans *Seraphita*, et de Hugo dans ses *Contemplations*. Puisque vous le demandez, c'est le seul des cinq volumes que j'aie reçu, et encore c'était de votre main; M. Lévy ne m'en a envoyé aucun. Mais je l'ai lu tout entier.

Quel malheur que vous n'ayez pas inséré en anglais les 108 vers de *Nevermore*! Mais quel traducteur vous faites, et comme l'accent y est avec toute son âpreté, toute son intensité et toutes ses inflexions!

Mille remerciements; j'ai lu déjà la moitié de ce nouveau volume[2] et je vais faire votre commission à Flaubert. Croyez-moi votre très obligé et dévoué.

1. Cette lettre est extraite du volume intitulé : *Charles Baudelaire. Etude biographique*, par Eugène Crépet, Paris, Léon Vanier, 1907.

2. Antérieurement déjà, Baudelaire avait demandé à Taine une préface pour Eureka. (Voir *Lettres*, 6 octobre 1863). Ici il s'agit évidemment d'un article sur Poë.

A M. LOUIS DÉPRET[1]

Châtenay par Antony, 26 juin (1872?)

Cher Monsieur, vous êtes bien obligeant et vous me comblez. Je n'ai pas besoin de vous dire que si jamais il vous plaît de faire une revue générale de mes livres, je ne puis tomber en meilleures mains.

Le *Séjour en France*[2]... que j'ai fait en étudiant pour mon compte la Révolution Française. J'ai lu beaucoup de dossiers manuscrits aux Archives, et quantité de livres inconnus à la Bibliothèque. Je voulais voir les gens face à face et les scènes par le détail. Je vous assure que la physionomie vraie des événements n'a encore été montrée par personne, mais il faudrait un écrivain comme Macaulay pour la faire voir. Pour moi, je n'ai cherché qu'à me faire une opinion sur la France contemporaine et voilà qu'après quinze mois le sujet est trop riche, et je ne sais si j'aboutirai. Si un homme comme vous, habitué à chercher la vérité critique et professeur de la mise en scène se jetait dans cette étude, il y trouverait de quoi payer son travail.

J'ai fait des recherches infructueuses jusqu'ici pour savoir le nom de mon Anglaise. C'est une demoiselle arrêtée avec une jeune veuve marquise. Le conservateur des Archives d'Arras veut bien chercher pour moi sur les registres d'écrou ; mais ces registres manquent en partie et elle n'est restée que peu de temps dans cette prison. Sa plus longue détention est à Amiens ; l'Archiviste d'Amiens à qui j'avais envoyé mon livre avec toutes les indications ne m'a pas répondu.

. Littérateur français, né à Lille en 1837, mort en 1905.
. Voir ci-dessus p. 63, et t. III, p. 157. — Il manque quelques
n s dans le manuscrit.

A M. ANGELO DE GUBERNATIS, A FLORENCE

Paris. 20 décembre 1873

Cher Monsieur,

J'ai reçu hier votre lettre et votre *Romolo*; merci mille fois ; je vois que vous avez dédié votre drame au duc Sermoneta, j'en suis charmé ; il m'a reçu à Rome avec une extrême bonté, j'ai pour lui autant d'amitié que de respect.

Vous êtes bien heureux d'être poète ; c'est la plus belle langue. La prose est bien au-dessous. J'ai lu le premier acte : vous maniez tous les rythmes. Voilà de quoi rendre les étrangers et lointains sentiments des âges religieux et héroïques ; j'ai admiré l'*effet* de la prophétie d'*Acca Larentia*. Je n'ai pas reçu, au mois de septembre ni plus tard, le volume des *Ricordi Biografici* dont vous me parlez, non plus que la *Rivista Europea* que vous m'annonciez. J'ai vérifié chez mon concierge et à l'École des Beaux-Arts qu'aucun de ces hommages ne m'était arrivé et je le regrette. Que ceci serve d'excuse à mon long silence. D'ailleurs divers dérangements sont survenus.

Mes prévisions politiques sont tristes. Vous êtes bien heureux en Italie de pouvoir aimer la liberté franchement et avec sincérité. Chez nous un libéral sincère est tout de suite arrêté dans son élan, parce qu'il sent l'abus que la queue radicale veut en faire ; et 1793 nuit à 1789. Dans mon opinion, nous ne pouvons d'ici à vingt ans que vivoter comme un convalescent *poco a poco*.

Mille grâces, de ce que vous voulez bien faire pour l'*Intelligence*[1]. J'en prépare une troisième édition, où [illegible] aura beaucoup d'additions ; c'est là une étude continu[illegible]

1. Un article sur *L'Intelligence* était annoncé dans la *Riv*[illegible] *europea*.

et favorite ; en somme, je n'ai jamais écrit que de la psychologie pure ou appliquée.

Ma femme a passé pour sa santé quatre mois au bord du lac d'Annecy, en Savoie, et moi deux mois avec elle. Nous avons perdu sa grand'mère qui vivait avec nous, et depuis huit jours j'ai un fils. Vous voyez qu'en ce point nos destinées sont semblables. Mais vous l'emportez de beaucoup sur nous par la verve et l'espérance ; la gaîté et la confiance manquent à mon tempérament ; j'ai dépassé la haute colline de la vie, et je descends le second versant....

Le lecteur trouvera ci-dessous, avec deux ébauches de plans relatifs à l'Association et à la Famille, les quelques pages que M. Taine avait commencé d'écrire sur l'Association et par lesquelles devait s'ouvrir le dernier volume des *Origines de la France Contemporaine*. Ces pages sont les dernières qu'il ait écrites. (*Note des éditeurs.*)

L'Association (fragment).

I. Condition des Sociétés autres que l'État. — Comment le législateur français a conçu l'association humaine. — II. Le Code pénal de 1810. — La loi de 1834. — La jurisprudence établie.

I

Commune, département, église, école, ce sont là dans une nation, à côté de l'État, les principales sociétés qui peuvent grouper des hommes autour d'un intérêt commun et les conduire vers un but marqué ; d'après ces quatre exemples, on voit déjà de quelle façon, à la fin du dix-huitième siècle et à la fin du dix-neuvième, nos politiques

et nos législateurs ont compris l'association humaine. Pareillement, à l'endroit des autres entreprises collectives et en vertu de la même conception, quelle que soit l'entreprise, locale ou morale, et quel qu'en soit l'objet, sciences, lettres et beaux-arts, bienfaisance désintéressée ou assistance mutuelle, .agriculture, industrie ou commerce, plaisir ou profit, ils sont méfiants et même hostiles. Ils n'admettent pas que le corps social soit un composé d'organes distincts et spéciaux, tous également naturels et nécessaires, chacun d'eux adapté par sa structure particulière à un emploi défini et restreint, chacun d'eux spontanément produit, formé, entretenu, renouvelé et stimulé par l'initiative, par les affinités réciproques, par le libre jeu de ses cellules. Selon eux, parmi ces organes, il en est un d'espèce supérieure, l'État, siège de l'intelligence ; en lui seul résident la raison, la connaissance des principes, le calcul et la prévision des conséquences; dans les autres, il n'y a que des poussées brutes, tout au plus un instinct aveugle. C'est pourquoi l'État sait mieux qu'eux ce qui leur convient ; il a donc le droit et le devoir, non seulement d'inspecter et de protéger leur travail, mais encore de le diriger ou même de le faire; à tout le moins d'y intervenir, d'opérer, par des excitations et des répressions systématiques, sur les tendances qui accolent et ordonnent en tissus vivants les cellules individuelles. A ces tissus, il impose une forme et prescrit une œuvre ; par suite, sur chaque organe, il applique, du dehors et d'en haut, ses ligatures, ses appareils mécaniques de direction et de compression, de beaux cadres systématiques et rigides; tous ces cadres prohibitifs et préventifs, il les maintient en place; partant, sous prétexte de conduire le travail organique, il le dévie ou l'enraye ; à force d'ingérence, de refoulements et de tiraillements, il parvient à fabriquer des organes artificiels et médiocres qui tiennent la place des bons et empêchent les bons de repousser. Ainsi s'est fait, à la longue, un corps social développé à faux et demi

factice, dont les proportions ne sont plus normales et dont l'économie interne subit les troubles qu'on a décrits, avortements et déformations, étranglements et engorgements, appauvrissement vital et arrêt de croissance, çà et là, l'atrophie aggravée par l'hypertrophie, inflammations partielles, irritation générale, malaise permanent et sourd. Ces troubles, qui sont des symptômes, indiquent une altération profonde de tout l'organisme, un vice introduit dans sa texture intime, un défaut contracté par les éléments contributifs, une diminution et une perversion des aptitudes par lesquelles les individus s'agrègent, adhèrent les uns aux autres, et agissent de concert. Le mal est ancien, héréditaire, il date de l'ancienne monarchie; mais ce sont les législateurs modernes qui l'ont institué à demeure, par système, et qui, pour l'entretenir, l'étendre, l'empirer au delà de toute mesure, ont employé la précision, la rigueur, l'universalité, la contrainte impérative et les plus savantes combinaisons de la loi.

II

« Nulle Association de plus de vingt personnes, dont le but sera de se réunir tous les jours ou à certains jours marqués, pour s'occuper d'objets religieux, littéraires, politiques *ou autres*, ne pourra se former qu'avec l'agrément du gouvernement et sous les conditions qu'il plaira à l'autorité publique d'imposer à la Société.... Toute Association de la nature ci-dessus exprimée, qui se sera formée sans autorisation ou qui, après l'avoir obtenue, aura enfreint les conditions à elle imposées, sera dissoute. Les chefs, directeurs ou administrateurs de l'Association seront en outre punis d'une amende de 16 francs à 200 francs[1] ». Avec l'autorisation du gouvernement, il faut en plus la

1. Code pénal, articles 291 et suivants. (Exposé des motifs par Berlier, 6 février 1810.) Et rapport de Noailles au Corps législatif, 16 février 1810.

permission de « l'autorité municipale ». « Tout individu qui, sans cette permission, aura accordé ou consenti l'usage de sa maison ou de son appartement, en tout ou en partie pour la réunion des membres d'une Association *même autorisée*, ou pour l'exercice d'un culte, sera puni d'une amende de 16 francs à 200 francs. » Et ces dispositions du Code pénal sont encore précisées et aggravées par la loi du 10 avril 1834 ; désormais, elles seront applicables dans tous les cas, alors même que, par une échappatoire, l'Association se subdiviserait en sections comprenant moins de vingt personnes, alors même que, par une autre échappatoire, ses membres éviteraient de se réunir à « certains jours marqués », à des dates périodiques ; en cas d'infraction, non seulement les chefs, mais encore tous les associés sont punis[1]. Du même coup, le chiffre de l'amende grossit, il sera de 50 à 1,000 francs, et une autre peine s'y ajoute : les délinquants subiront un emprisonnement de deux mois à un an ; en cas de récidive, « les deux peines pourront être portées au double, et le condamné pourra être placé sous la surveillance de la haute police ». Pour que la répression soit sûre, on en charge, non le jury, mais le tribunal correctionnel. Pour que l'Association, même autorisée, ancienne et inoffensive, n'oublie jamais ses origines et sa dépendance, pour qu'elle n'apparaisse jamais comme l'exercice d'un droit, pour qu'elle ne soit jamais que ce qu'elle doit être, c'est-à-dire une simple concession, la jouissance d'une grâce, elle restera indéfiniment précaire, et « l'autorisation sera toujours révocable ». — Encore aujourd'hui, disent les jurisconsultes, les articles du Code pénal et la loi de 1834 sont en vigueur : « Dans notre droit actuel[2] on désigne généra-

1. Loi du 10 avril 1834; article Ier et suivants.

2. Dalloz, *Répertoire de législation*, article : *Association*; V, 278. — Becquet, *Répertoire du droit administratif* (1884); II, 486 : « Actuellement encore, toutes les Associations, sauf celles soumises à des lois spéciales, sont régies par la loi de 1834 et

lement par le mot d'Associations *illicites* toutes les Associations formées, sans l'autorisation de l'autorité, par plus de vingt personnes, *dans quelque but que ce soit* », non seulement les Associations politiques, mais les autres de toute espèce, religieuses, scientifiques, littéraires, charitables, Sociétés d'éducation, d'enseignement, de secours mutuels, de prévoyance ou d'assurance.

En vain, et à plusieurs reprises, des esprits libéraux ont voulu abolir ou atténuer ce régime discrétionnaire, soustraire les associations à l'arbitraire administratif, ne plus subordonner leur droit de naître et de vivre à une permission individuelle, à une tolérance temporaire, abriter leur éclosion sous un statut, leur accorder, moyennant les formalités, les déclarations et les limitations convenables, la pleine faculté de se former, de subsister et d'agir, reconnaître en elles sinon des personnes collectives et des individus complets, du moins des groupements licites, déterminés par un contrat privé, constitué à demeure par la seule volonté des contractants[1], légaux et valables sans l'agrément d'un supérieur et l'intervention d'un tiers. Toutes ces tentatives ont échoué, et la troisième République vient de reprendre à son compte les prétentions et les procédés du premier Empire ;

par les articles 291-294 du Code pénal. » Les nouvelles lois spéciales (1884) concernent les chambres syndicales professionnelles et les Syndicats agricoles. — Alphonse Jouet, *les Clubs depuis 1789*, 1891, p. 207.

1. *Journal officiel*, 8 juillet 1880. — Projet de loi présenté par M. Dufaure, le 7 juin 1880; article 6 : « Toute Association ainsi déclarée est licite, et ses membres pourront se réunir, quel que soit leur nombre, et vivre en commun. Mais l'Association ne pourra contracter, ni ester en justice, et les actes juridiques où elle sera intéressée ne pourront être faits que sous le nom et la responsabilité d'un des sociétaires. » — En conséquence, dit ce projet, les articles 291-294 du Code pénal et la loi de 1834 sont abrogés.

Ibid. Rapport de M. Jules Simon au Sénat, 27 juin 1882. Ces projets ont échoué.

par un acte éclatant, le 29 mars 1880, sur le point le plus contestable et le plus contesté, elle a fixé la jurisprudence au sens napoléonien[1]. Dorénavant, par cela seul qu'une Association religieuse n'est pas formellement autorisée, elle est prohibée, interdite à tous, aux femmes comme aux hommes, et le gouvernement a toujours le droit de la dissoudre. A la vérité, cette fois, par une indulgence spéciale, il veut bien n'user de son droit que contre les hommes ; mais, de fait, il en use publiquement et violemment. Peu lui importe que les 384 Associations d'hommes visées par son décret soient contemplatives et inoffensives, ou laborieuses et utiles, que les maristes et les dominicains soient des instituteurs très aimés, que les trappistes travaillent à la terre et assainissent les marécages, que la vie de ces

1. Décret du 3 messidor an XII, article 1 et 4 : L'agrégation ou association connue sous le nom de *Pères de la foi, d'Adorateurs de Jésus* ou Paccanaristes... sera et demeurera dissoute. — Seront pareillement dissoutes toutes autres agrégations ou associations formées sous prétexte de religion et non autorisées.... Aucune agrégation ou association d'hommes ou de femmes ne pourra se former à l'avenir, sous prétexte de religion, à moins qu'elle n'ait été formellement autorisée par un décret impérial.... » Décret du 18 février 1809, article 3. « Toute congrégation d'hospitalières, dont les statuts n'auront pas été approuvés et publiés avant le 1er janvier 1810 sera dissoute. » Ch. Jacquier : *De la condition légale des Associations religieuses* (1869), p. 351 et 406. La loi du 24 mars 1825 ne s'applique qu'aux congrégations de femmes ; pour les congrégations d'hommes, point de loi précise et spéciale ; elles sont soumises au régime général prescrit par le décret du 3 messidor an XII ; un arrêt de la Cour de cassation du 26 février 1849 prononce que ce décret est encore en vigueur. De plus, et en général, « les congrégations religieuses sont soumises aux articles 291 et suivants du Code pénal, complétés par la loi de 1834 ; en conséquence, elles sont licites toutes les fois qu'il n'y a pas plus de 20 membres domiciliés dans le lieu de la réunion ». — Cf. dans le même sens Em. Ollivier : *Manuel de droit ecclésiastique*, p. 684 et suivantes ; *l'Église et l'État au Concile du Vatican*, I, p. 162 et suivantes. Dans le sens contraire, Edmond Rousse, *Consultations sur les décrets du 29 mars* 1880.

7,440 religieux[1] soit sobre, chaste, désintéressée, fraternelle, que, pour persévérer dans cette vie pénible et de bon exemple, ils aient besoin de s'encourager et de s'édifier les uns les autres tous les jours et tout le jour, partant de vivre, travailler, prier, manger, habiter ensemble, il ne leur faut que cela, ils ne demandent que cela, rien de plus, et ils allèguent que la cohabitation volontaire, sous une règle acceptée est l'exercice le plus ordinaire et le plus innocent du droit le plus naturel et le plus universel; en effet, continue ou intermittente, sous une règle expresse ou tacite, la cohabitation est le régime normal de toute famille, ferme, usine, atelier, ou même pension bourgeoise et table d'hôte. Mais c'est justement la cohabitation que le décret leur interdit; en vertu du décret, le commissaire de police se présente à leur domicile ; par les mains d'un serrurier, il force la porte de la maison qui est leur propriété, ou dont ils sont propriétaires par bail authentique ; il les en expulse et, de peur qu'ils ne rentrent, il pose les scellés. Quelques tribunaux devant lesquels les expulsés portent plainte ont le courage de recevoir cette plainte et d'y donner suite; mais le tribunal des conflits, jugeant en dernier ressort, décide que les magistrats ont en cela dépassé leur compétence, et que « leurs arrêts doivent être considérés comme non avenus »[2]. — Après cet exemple significatif et récent, puisque d'ailleurs ces exécutions sont acceptées ou commandées par les autorités législatives, et que, par une sentence terminale, l'intervention des autorités judiciaires est écartée, il est sûr que, désormais, en matière d'association, l'autorité exécutive et administrative a les coudées franches et les

1. *État des Congrégations, Communautés et Associations religieuses autorisées et non autorisées*; 1878.

2. Émile Ollivier. *Manuel de droit ecclésiastique*, p. 470. — Décisions du tribunal des conflits contre les arrêts du tribunal de Lille, 6 novembre 1880, et de la Cour de Poitiers, 22 décembre 1880.

mains libres ; il lui suffira maintenant de trouver dans la législation du Consulat et de l'Empire des principes et des précédents commodes ; et, sans beaucoup chercher, elle en trouvera ; le plus proche parent de l'esprit napoléonien est l'esprit jacobin....

. , ...

Plan de l'association et famille.

I. Communes, départements, Églises, écoles, ces spécimens suffisent pour montrer comment l'État français comprend son rôle vis-à-vis des sociétés collatérales. Compagnie centrale, préposée à la protection de la Communauté contre l'étranger et des individus les uns contre les autres, il ne se regarde pas comme le protecteur (*N. B.* — Protecteur : empêcher les administrateurs de voler, par inspecteurs des finances) des autres compagnies locales ou morales les unes contre les autres et contre les individus; il regarde ces compagnies comme ses agents ou comme des mineurs commis à sa garde ; elles ne sont pas pour lui des personnes ; elles ne le deviennent qu'avec sa permission et des limites très restreintes.

Autres spécimens en abrégé, les uns grotesques, les autres lamentables : 1° Les Beaux-Arts, Académies française et des Beaux-Arts, École des Beaux-Arts, École de Rome, Conservatoire, théâtres subventionnés, notamment Opéra. (Et textes de Dunoyer) ; 2° Hospices, hôpitaux, bureaux de bienfaisance. Lois sur la fondation et l'administration d'une maison de charité.

II. Article 291 Code pénal, et loi de 1834[1]. *Trustees* e

1. Consultation par Ed. Rousse, p. 79. Affaire des Saint-Sim

Angleterre et Amérique, non-sens du mot *autorisé* :

1° Le gouvernement autorise une association. Cela signifie permettre, ne pas empêcher de se former, déclarer que les individus pourront s'assembler, délibérer, agir ensemble, sans commettre un délit, sans être en butte aux tribunaux, au préfet, aux gendarmes;

2° Cela signifie aussi reconnaître l'association comme valable, comme pouvant réclamer la protection des tribunaux, etc.; partant, mettre sous la protection de la loi et de la force publique le statut qui lie les membres entre eux, leurs engagements réciproques, tel mode d'admission, telle façon d'élire le chef, tel droit du chef pour exclure un membre, telle dot à fournir, etc.; ils font entre eux un contrat : le Conseil d'État examine si ce contrat n'est pas contraire en quelque point aux articles du Code civil, de la Constitution, etc.;

3° Cela signifie enfin, et en plus, reconnaître l'association pour un corps, pour un individu collectif, lui concéder en cette qualité la faculté d'ester en justice, d'acheter, de vendre, de recevoir des dons ou legs.

Cf. Décret du 3 Messidor an XII. A mon sens, l'article 291 et la loi de 1834 ne comportent que le premier sens.

Cf. Décret du 18 février 1809 (Duvergier, XVI, 385), sur les congrégations hospitalières de femmes : « Toute congrégation d'hospitalières dont les statuts n'auront pas été approuvés (par nous) et publiés avant le 1er janvier 1810, sera dissoute ». — Prescription sur les vœux, leur durée, l'âge, la condition civile de chaque sœur, les donations à faire à la Congrégation, le droit fiscal à acquitter ;

4° Le Code civil, organisation de la famille française (Discours préliminaire de Portalis), portion restante de

niens, 8 juillet 1832; ils prêchent sur la propriété et le divorce. — Barthe, Persil, Guizot, sur la loi de 1834 qui n'est que pour préciser l'article 291.

l'esprit égalitaire jacobin et niveleur (Napoléon moins niveleur que ses légistes, au moins pour les fortunes au-dessous de 100.000 francs), la propriété (usine, commerce, fonds de terre) considérée comme un simple moyen de jouissance, non comme l'établissement d'une famille, tendance à empêcher les établissements à perpétuité, partage égal, forcé, en nature, quotité disponible insuffisante, recours pendant trente ans contre les partages effectués (Le Play et Cheysson).

5° Effet du Code civil et des autres institutions de 1800 (Universités, Institutions locales, etc.) sur la famille; la famille française actuelle.

(*a*) Sur la tendance au mariage[1].

Le jeune homme[2] en cage trop longtemps, par le régime d'instruction prolongée et forcée, ou trop indépendant comme étudiant sur le pavé des grandes villes, trop habitué à s'amuser, à vivre d'une pension, ne veut pas entrer en cage, regarde le mariage comme une prison, pension trop petite pour se marier, ne peut qu'entretenir (et à plusieurs) une fille ou grisette.

Une fois les diplômes conquis, insuffisance du traitement, lenteur de l'avancement, le fonctionnaire étant par essence à la portion congrue, impossible d'entreprendre une famille (3.000 francs à 30 ans, 5.000 à 40); ne peut suivre son cœur ou son goût, nécessité d'une dot (dans le militaire 1.200 fr. de rente); donc manque d'impulsion, retard, habitudes de célibataire déjà prises.

Par le Code civil et l'ensemble des institutions, le principal attrait de la famille manque; n'a pas l'idée d'être un fonda-

1. 1° Motifs contre. 2° Motifs pour (présents et absents). (*Note marginale.*)

2. L'idéal sain pour le jeune homme est de fonder une famille et maison de durée indéfinie, et non, comme l'y pousse toute l'Institution française, de primer dans sa carrière. (*Note marginale.*)

teur à perpétuité, d'avoir un *home* véritable; le système pousse à primer et à s'amuser, non à créer et à gouverner; manque des primes auxiliaires, l'importance locale (par la loi communale et départementale) et les hauts intérêts collatéraux (école et hôpital). Le mariage considéré comme une fin, un rangement, avec résignation, non comme un commencement, l'entrée de la vraie carrière, avec enthousiasme, les autres carrières professionnelles ou pécuniaires n'étant que des moyens.

(*b*) Sur la tendance à la paternité[1] (nombreuse). Coût énorme des enfants, dot de la fille, éducation du fils jusqu'à 25 ans et au delà, souffrance de la fille qui attend, risques pour le fils de se gâter ou de ne pas arriver, manque de débouchés par carrières encombrées et barrières de plus en plus hautes à l'entrée de chacune d'elles.

Tendresse excessive pour les enfants, par suppression des autres grands intérêts (famille à perpétuité, atelier, domaine, maison, aimés pour eux-mêmes, importance locale et œuvres locales durables). Tout le cœur se reporte sur les enfants visibles, indifférence pour la postérité indéfinie non visible. Perte de l'autorité par la familiarité croissante et la padolâtrie.

D'où limitation des naissances; détails, statistiques de la décroissance de la natalité.

1. 1° Motifs contre. 2° Motifs pour (absents et présents). (*Note marginale*.)

L'association et la famille (autre plan).

A. l'Association.

1. Spécimens jusqu'ici; mais id. pour le reste, pour :
Beaux-Arts.
Bienfaisance.
Secours mutuels.

(Rien de libre que la société de gain, et par force, avec beaucoup de restrictions; deux types réussis, la Banque de France et les Compagnies de chemins de fer).

2. En principe et préventivement, le législateur est hostile.

Article 292 du Code pénal.

Autorisation préalable, beaucoup de statuts sont interdits. Donations cassées ou réduites.

Droits fiscaux énormes (Dunoyer et cas dans *Dalloz*), monopoles ou concurrences... [mot illisible].

3. Effet, stagnation et ennuis de la province[1], grandeur des forces perdues, manque de centres pour groupements, et manque de l'éducation sociale et politique.

B. La famille.

1. Nature de la famille.

(*a*) La nutrition, tendance de chaque cellule à durer en se renouvelant. *Id*, la reproduction, tendance de chaque individu à durer en se répétant. Le côté physique, envers du côté moral qui est l'endroit. Du côté physique, les centres nerveux sont des concentrateurs, répercusseurs et représentants de tout l'organisme. Du côté moral, le moi dans les centres nerveux est le concentrateur, répercusseur et représentant de toutes les tendances de l'organisme.

1. 1° Le désœuvrement. Causes qui désœuvrent. 2° Effet social ou forces perdues, non employées ni développées. 3° Effet politique, incapacité, et facilité des révolutions. (*Note marginale*.)

(*b*) Le sexe et l'amour. Comme le besoin de nourriture, d'air respirable, de chaleur, etc., l'amour (psychologique) est la tendance de la couche primordiale la plus profonde, ayant pour objet la durée illimitée de l'individu par la conjonction des deux sexes, seul remède à la mort.

(*c*) Dans l'homme addition de l'intelligence à l'instinct, et d'autant meilleure qu'elle le corrobore et le dirige en l'interprétant à fond, de manière à collaborer avec lui pour le conduire au but suprême et latent, dont il n'a pas connaissance, lequel but est la durée illimitée de l'individu par la reproduction, ce qui entraîne l'observation des conditions requises pour cet effet.

(*d*) De là monogamie, gravité et perpétuité du mariage, pudeur de la femme (Montlozier), réciprocité des engagements et diversité des fonctions, la famille aryenne autour du foyer (Fustel), par suite et pour achever, perpétuité du foyer, la famille souche (Le Play), lois à cet effet sur les successions et testaments (Anglo-Saxons, Allemagne du Nord).

2° Détruite par le principe jacobin sous la Révolution; lois jacobines sur mariage, divorce, puissance paternelle et maritale, éducation publique forcée, héritage, testament, quotité disponible, etc. C'est le chef-d'œuvre de la logique abstraite, de la politique déductive et de l'imbécillité raisonnante.

3° Réparation sous Napoléon par Code civil, mais partielle, par survivance partielle de la méthode *à priori*, et de l'aversion jacobine pour le groupement à perpétuité qui est dans l'essence de la famille.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

PREMIER VOLUME DE LA « RÉVOLUTION »
ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CHAPITRE II

LES DEUX DERNIERS VOLUMES DE LA « RÉVOLUTION »

CHAPITRE III

« LE RÉGIME MODERNE » — LA MALADIE ET LA MORT

APPENDICE

(*Voir à la page 4 la Table de l'ouvrage.*)

A NOS LECTEURS

Depuis qu'ont été écrites les dernières grandes Histoires de France, depuis Henri Martin et Michelet, sur nos provinces et sur nos villes, sur les règnes et les institutions, sur les personnes et sur les événements, un immense travail a été accompli.

Le moment était venu d'établir le résumé de ce demi-siècle d'études et de coordonner dans une œuvre d'ensemble les résultats de cette incomparable enquête.

Une pareille tâche ne pouvait être entreprise que sous la direction d'un historien qui fût en même temps un lettré. Nous nous sommes adressés à M. E. Lavisse, qui a choisi ses collaborateurs parmi les maîtres de nos jeunes Universités.

D'accord sur les principes d'une même méthode, ils ont décrit les transformations politiques et sociales de la France, l'évolution des mœurs et des idées et les relations de notre peuple avec l'étranger, en s'attachant aux grands faits de conséquence longue et aux personnages dont l'action a été considérable et persistante.

Ils n'ont eu ni passions ni préjugés.

Le temps n'est pas encore lointain où l'histoire de l'ancienne France était un sujet de polémique entre les amis et les ennemis de la Révolution.

A présent tous les hommes libres d'esprit pensent qu'il est puéril de reprocher aux ancêtres d'avoir cru à des idées et de s'être passionnés pour des sentiments qui ne sont pas les nôtres. L'historien, sachant que, de tout temps, les hommes ont cherché de leur mieux les meilleures conditions de vie, essaie de ne les pas juger d'un esprit préconçu.

Pourtant l'historien n'est pas — il n'est pas d'ailleurs souhaitable qu'il soit — un être impersonnel, émancipé de toute influence, sans date et sans patrie. L'esprit de son temps et de son pays est en lui; il a soin de décrire aussi exactement que possible la vie de nos ancêtres comme ils l'ont vécue; mais à mesure qu'il se rapproche de nos jours il s'intéresse de préférence aux questions qui préoccupent ses contemporains.

S'il étudie le règne de Louis XIV, il s'arrête plus longtemps à l'effort tenté par Colbert pour réformer la société française et faire de la France le grand atelier et le grand marché du monde, qu'à l'histoire diplomatique et militaire de la guerre de Hollande, affaire depuis longtemps close. On ne s'étonnera donc pas si Colbert — et ceci n'est qu'un exemple choisi entre beaucoup — occupe dans notre récit une place plus grande que de Lionne ou Louvois.

Ainsi, à mesure que la vie générale se transforme et que varie l'importance relative des phénomènes historiques, la curiosité de l'historien, emportée par le courant de la civilisation, se déplace et répond à des sentiments nouveaux.

Les éditeurs de l'Histoire de France ont voulu donner à la génération présente la plus sincère image qui puisse lui être offerte de notre passé, glorieux de toutes les gloires, traversé d'heures sombres, parfois désespérées, mais d'où la France toujours est sortie plus forte, en quête de destinées nouvelles et entraînant les peuples vers une civilisation meilleure.

Ils souhaitent avoir réussi.

Table de l'Histoire de France

Les volumes en vente sont précédés d'un astérisque

TOME I.

*I. — **Tableau géographique de la France**, par M. *P. Vidal de La Blache*, professeur à l'Université de Paris.

*II. — **Les origines; la Gaule indépendante et la Gaule romaine**, par M. *G. Bloch*, professeur à l'Université de Lyon, chargé de conférences d'Histoire ancienne à l'École normale supérieure.

TOME II.

*I. — **Le Christianisme, les Barbares. — Mérovingiens et Carolingiens**, par MM. *E. Bayet*, directeur de l'Enseignement supérieur, ancien professeur à l'Université de Lyon, *Pfister*, professeur à l'Université de Nancy, et *Kleinclausz*, chargé de cours à l'Université de Dijon.

*II. — **Les premiers Capétiens (987-1137)**, par M. *A. Luchaire*, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.

TOME III.

*I. — **Louis VII, Philippe Auguste et Louis VIII (1137-1226)**, par M. *A. Luchaire*, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris.

*II. — **Saint Louis, Philippe le Bel, les derniers Capétiens directs (1226-1328)**, par M. *Ch.-V. Langlois*, professeur adjoint à l'Université de Paris.

TOME IV.

*I. — **Les premiers Valois et la Guerre de Cent Ans (1328-1422)**, par M. *A. Coville*, professeur à l'Université de Lyon.

*II. — **Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII (1422-1492)**, par M. *Ch. Petit-Dutaillis*, professeur à l'Université de Lille.

TOME V.

*I. — **Les guerres d'Italie. — La France sous Charles VIII, Louis XII et François Ier (1492-1547)**, par M *H. Lemonnier*, professeur à l'Université de Paris.

*II. — **La lutte contre la Maison d'Autriche. — La France sous Henri II (1519-1559)**, par M. *H. Lemonnier*.

TOME VI.

*I. — **La Réforme et la Ligue. — L'Édit de Nantes (1559-1598)**, par M. *Mariéjol*, professeur à l'Université de Lyon.

*II. — **Henri IV et Louis XIII (1598-1643)**, par M. *Mariéjol*.

TOME VII.

*I. — **Louis XIV. La Fronde. Le Roi. Colbert (1643-1685)**, par M. *E. Lavisse* de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris.

*II. — **Louis XIV. La Religion. Les Lettres et les Arts. La Guerre (1643-1685)**, par M. *E. Lavisse*.

TOME VIII.

I. — **Louis XIV. La fin du règne (1685-1715)**, par MM. *E. Lavisse*, *A. Rébelliau*. bibliothécaire de l'Institut, et *P. Sagnac*, maître de conférences à l'Univer de Lille.

II. — **Louis XV (1715-1774)**, par M. *H. Carré*, professeur à l'Université de Poiti

TOME IX.

I. — **Louis XVI (1774-1789)**, par M. *H. Carré*.

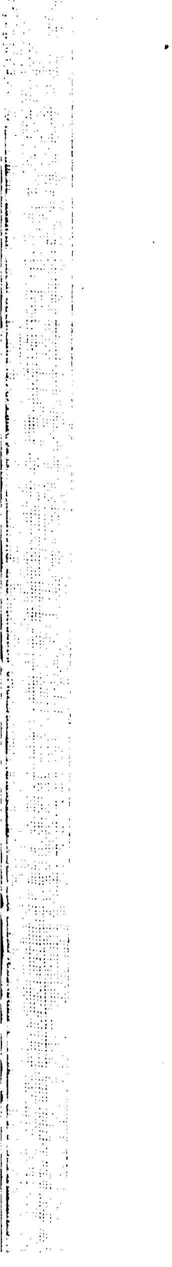
II. — **Conclusions**, par M. *E. Lavisse*, et Tables analytiques.

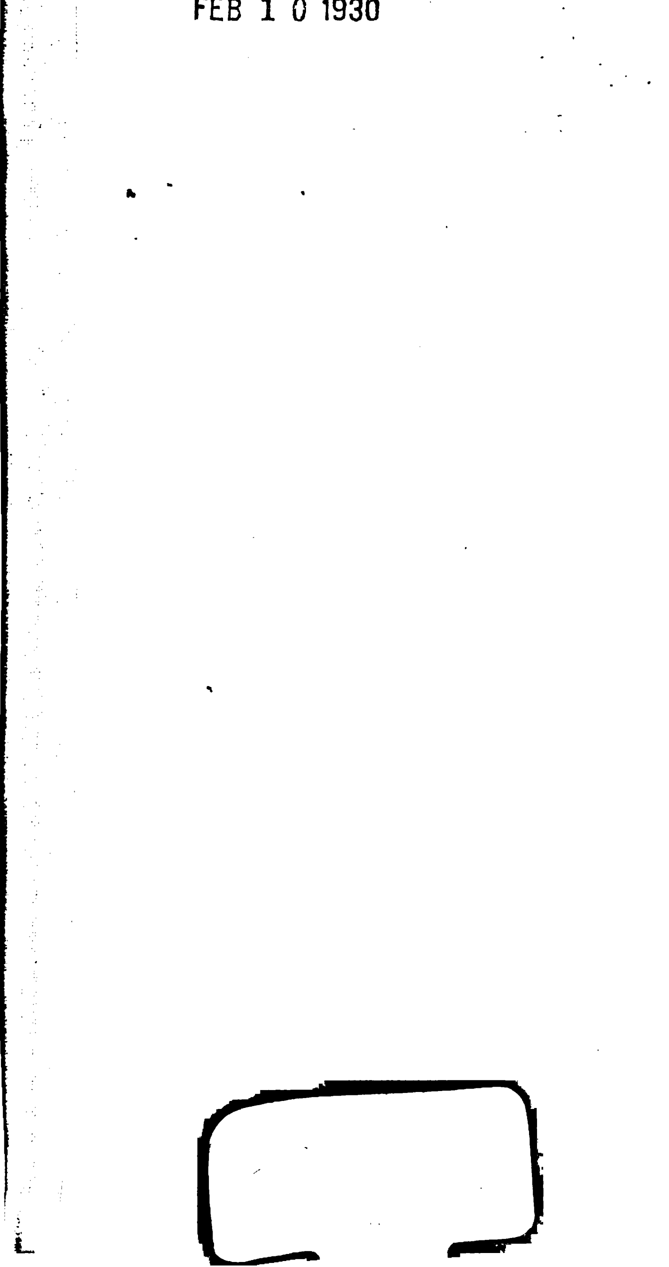
Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris. — 4-1907.

59131. — PARIS. IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

JK.
JL.




FEB 1 0 1930